





OEUVRES

COMPLÈTES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME VINGT-NEUVIÈME.

PIÈCES DIVERSES. TOME CINQUIÈME.



T. 29. *Pièces diverses.* Tome V.

OEUVRES

COMPLÈTES

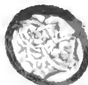
DE

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

PIÈCES DIVERSES. TOME CINQUIÈME.





AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

GENÈVE,

OU

DESCRIPTION ABRÉGÉE

DU GOUVERNEMENT

DE CETTE RÉPUBLIQUE,



Tirée de l'Encyclopédie (*a*).

La ville de Genève est située sur deux collines, à l'endroit où finit le lac qui porte aujourd'hui son nom, et qu'on appeloit autrefois *Lac Leman*. La situation en est très-agréable: on voit d'un côté le lac, de l'autre le Rhône; aux environs une campagne riante, des côteaux couverts de maisons de campagne le long du lac, et à quelques lieues les sommets toujours glacés des Alpes, qui paroissent des montagnes d'argent, lorsqu'ils sont éclairés par le soleil dans les beaux jours. Le port de Genève sur le lac avec des jetées,

(*a*) L'article GENÈVE de l'Encyclopédie ayant été l'occasion de la lettre de M. Rousseau à l'Auteur, qui se trouve à la page 115 du premier volume des Mélanges, et des réflexions que M. d'Alembert lui adresse sur cette lettre, qui se trouveront ci-après, de même que la déclaration des Ministres de Genève, nous avons cru devoir remettre cet article sous les yeux du lecteur.

ses barques, ses marchés, et sa position entre la France, l'Italie et l'Allemagne, la rendent industrieuse, riche et commerçante. Elle a plusieurs beaux édifices et des promenades agréables; les rues sont éclairées la nuit, et on a construit sur le Rhône une machine à pompes fort simple, qui fournit de l'eau jusqu'aux quartiers les plus élevés, à cent pieds de haut. Le lac est d'environ dix-huit lieues de long, et de quatre à cinq dans sa plus grande largeur. C'est une espece de petite mer, qui a ses tempêtes, et qui produit d'autres phénomenes curieux.

Jules-César parle de Genève comme d'une ville des Allobroges, alors province Romaine; il y vint pour s'opposer au passage des Helvétiens, qu'on a depuis appelés *Suisses*. Dès que le christianisme fut introduit dans cette ville, elle devint un siege épiscopal, suffragant de Vienne. Au commencement du V.e siecle l'Empereur Honorius la céda aux Bourguignons, qui en furent dépossédés en 534 par les Rois Francs. Lorsque Charlemagne, sur la fin du IX.e siècle, alla combattre les Rois des Lombards, et délivrer le Pape (qui l'en récompensa bien par la couronne Impériale), ce Prince passa à *Genève*, et en fit le rendez-vous général de son armée. Cette ville fut ensuite annexée par héritage à l'Empire Germanique, et Conrad y vint prendre la couronne Impériale en 1034. Mais les Empereurs ses successeurs, occupés d'affaires très-importantes, que leur susciterent les Papes pendant plus de trois cents ans, ayant négligé d'avoir les yeux sur cette ville, elle secoua insensiblement le joug, et devint une ville Impériale,

qui eut son Evêque pour prince, ou plutôt pour seigneur; car l'autorité de l'Evêque étoit tempérée par celle des citoyens. Les armoiries qu'elle prit dès-lors exprimoient cette constitution mixte; c'étoit un aigle Impérial d'un côté, et de l'autre une clef représentant le pouvoir de l'Eglise, avec cette devise, *post tenebras lux.* La ville de *Genève* a conservé ces armes après avoir renoncé à l'Eglise Romaine; elle n'a plus de commun avec la Papauté que les clefs qu'elle porte dans son écusson: il est même assez singulier qu'elle les ait conservées, après avoir brisé avec une espèce de superstition tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome; elle a pensé apparemment que la devise, *post tenebras lux*, qui exprime parfaitement, à ce qu'elle croit, son état actuel par rapport à la religion, lui permettoit de ne rien changer au reste de ses armoiries.

Les Ducs de Savoye, voisins de *Genève*, appuyés quelquefois par les Evêques, firent insensiblement et à différentes reprises des efforts pour établir leur autorité dans cette ville; mais elle y résista avec courage, soutenue de l'alliance de Fribourg et de celle de Berne. Ce fut alors, c'est-à-dire vers 1526, que le Conseil des CC. fut établi. Les opinions de Luther et de Zuingle commençoient à s'introduire. Berne les avoit adoptées; *Genève* les goûtoit: elle les admit enfin en 1535. La Papauté fut abolie; et l'Evêque qui prend toujours le titre d'*Evêque de Genève*, sans y avoir plus de jurisdiction que l'Evêque de Babylone n'en a dans son diocèse, est résidant à Annecy depuis ce temps-là.

On voit encore entre les deux portes de l'hôtel-de-ville de *Genève*, une inscription latine en mémoire de l'abolition de la religion catholique. Le Pape y est appelé l'*Antechrist :* cette expression, que le fanatisme de la liberté et de la nouveauté s'est permise dans un siecle encore à demi barbare, nous paroit peu digne aujourd'hui d'une ville aussi philosophe. Nous osons l'inviter à substituer à ce monument injurieux et grossier, une inscription plus vraie, plus noble et plus simple. Pour les Catholiques, le Pape est le chef de la véritable Eglise; pour les Protestans sages et modérés, c'est un Souverain qu'ils respectent comme un Prince, sans lui obéir: mais dans un siecle tel que le nôtre, il n'est plus l'Antechrist pour personne.

Genève, pour défendre sa liberté contre les entreprises des Ducs de Savoye et de ses Evêques, se fortifia encore de l'alliance de Zurich, et surtout de celle de la France. Ce fut avec ces secours qu'elle résista aux armes de Charles Emmanuel, et aux trésors de Philippe II, Prince dont l'ambition, le despotisme, la cruauté et la superstition assurent à sa mémoire l'exécration de la postérité. Henri IV, qui avoit secouru *Genève* de trois cents soldats, eut bientôt après besoin lui-même de son secours; elle ne lui fut pas inutile dans le temps de la Ligue et dans d'autres occasions : de là sont venus les privileges dont les *Genevois* jouissent en France comme les Suisses.

Ces peuples voulant donner de la célébrité à leur ville y appelerent Calvin, qui jouissoit avec justice d'une grande réputation; homme

de lettres du premier ordre, écrivant en Latin aussi bien qu'on le peut faire dans une langue morte, et en François avec une pureté singulière pour son temps: cette pureté que nos habiles grammairiens admirent encore aujourd'hui, rend ses écrits bien supérieurs à presque tous ceux du même siecle, comme les ouvrages de MM. de Port-Royal se distinguent encore aujourd'hui par la même raison, des rapsodies barbares de leurs adversaires et de leurs contemporains. Calvin, jurisconsulte habile et théologien aussi éclairé qu'un hérétique le peut être, dressa de concert avec les Magistrats un recueil de lois civiles et ecclésiastiques, qui fut approuvé en 1543 par le peuple, et qui est devenu le code fondamental de la République. Le superflu des biens ecclésiastiques, qui servoit avant la réforme à nourrir le luxe des Evêques et de leurs subalternes, fut appliqué à la fondation d'un hôpital, d'un college, et d'une académie : mais les guerres que *Genève* eut à soutenir pendant près de soixante ans, empêcherent les arts et le commerce d'y fleurir autant que les sciences. Enfin le mauvais succès de l'escalade, tentée en 1602 par le Duc de Savoye, a été l'époque de la tranquillité de cette République. Les *Genevois* repousserent leurs ennemis, qui les avoient attaqués par surprise; et pour dégoûter le Duc de Savoye d'entreprises semblables, ils firent pendre treize des principaux généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin, des hommes qui avoient attaqué leur ville sans déclaration de guerre: car cette politique singuliere et nouvelle,

qui consiste à faire la guerre sans l'avoir déclarée, n'étoit pas encore connue en Europe; et eût-elle été pratiquée dès-lors par les grands Etats, elle est trop préjudiciable aux petits, pour qu'elle puisse jamais être de leur goût.

Le Duc Charles Emmanuel se voyant repoussé et ses généraux pendus, renonça à s'emparer de *Genève.* Son exemple servit de leçon à ses successeurs; et depuis ce temps, cette ville n'a cessé de se peupler, de s'enrichir et de s'embellir dans le sein de la paix. Quelques dissentions intestines, dont la derniere a éclaté en 1738, ont de temps en temps altéré légerement la tranquillité de la République; mais tout a été heureusement pacifié par la médiation de la France et des Cantons confédérés, et la sûreté est aujourd'hui établie au dehors plus fortement que jamais, par deux nouveaux traités, l'un avec la France en 1749, l'autre avec le Roi de Sardaigne en 1754.

C'est une chose très-singuliere, qu'une ville qui compte à peine 24000 ames, et dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages, ne laisse pas d'être un Etat Souverain, et une des villes les plus florissantes de l'Europe. Riche par sa liberté et par son commerce, elle voit souvent autour d'elle tout en feu sans jamais s'en ressentir; les événemens qui agitent l'Europe ne sont pour elle qu'un spectacle, dont elle jouit sans y prendre part. Attachée aux François par ses alliances et par son commerce, aux Anglois par son commerce et par sa religion, elle prononce avec impartialité sur la justice des guerres que ces deux nations puissantes se font l'une

à l'autre (quoiqu'elle soit d'ailleurs trop sage pour prendre aucune part à ces guerres) et juge tous les Souverains de l'Europe, sans les flatter, sans les blesser, et sans les craindre.

La ville est bien fortifiée, surtout du côté du Prince qu'elle redoute le plus, du Roi de Sardaigne. Du côté de la France, elle est presque ouverte et sans défense. Mais le service s'y fait comme dans une ville de guerre; les arsenaux et les magasins sont bien fournis; chaque citoyen y est soldat, comme en Suisse et dans l'ancienne Rome. On permet aux *Genevois* de servir dans les troupes étrangères; mais l'Etat ne fournit à aucune puissance des compagnies avouées, et ne souffre dans son territoire aucun enrôlement.

Quoique la ville soit riche, l'Etat est pauvre par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts, même les moins onéreux. Le revenu de l'Etat ne va pas à cinq cent mille livres monnoie de France; mais l'économie admirable avec laquelle il est administré, suffit à tout, et produit même des sommes en réserve pour les besoins extraordinaires.

On distingue dans *Genève* quatre ordres de personnes: les *Citoyens* qui sont fils de Bourgeois et nés dans la ville; eux seuls peuvent parvenir à la Magistrature: les *Bourgeois* qui sont fils de Bourgeois ou de Citoyens, mais nés en pays étranger, ou qui étant étrangers ont acquis le droit de Bourgeoisie que le Magistrat peut conférer; ils peuvent être du Conseil-Général, et même du Grand-Conseil, appelé *des Deux Cents*. Les *Habitans* sont des étrangers, qui ont permission du Magistrat de

demeurer dans la ville, et qui n'y font rien autre chose. Enfin les *Natifs* sont les fils des Habitans; ils ont quelques privileges de plus que leurs peres, mais ils sont exclus du Gouvernement.

A la tête de la République sont quatre Syndics, qui ne peuvent l'être qu'un an, et ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux Syndics est joint le Petit-Conseil, composé de vingt Conseillers, d'un Trésorier et de deux Secrétaires d'Etat, et un autre Corps qu'on appelle *de la Justice.* Les affaires journalières et qui demandent expédition, soit criminelles, soit civiles, sont l'objet de ces deux Corps.

Le Grand-Conseil est composé de deux cent cinquante Citoyens ou Bourgeois : il est Juge des grandes causes civiles, il fait grâce, il bat monnoie, il élit les membres du Petit-Conseil, il délibere sur ce qui doit être porté au Conseil-Général. Ce Conseil-Général embrasse le Corps entier des Citoyens et des Bourgeois, excepté ceux qui n'ont pas vingt-cinq ans, les banqueroutiers, et ceux qui ont eu quelque flétrissure. C'est à cette assemblée qu'appartiennent le pouvoir législatif, le droit de la guerre et de la paix, les alliances, les impôts, et l'élection des principaux Magistrats, qui se fait dans la cathédrale avec beaucoup d'ordre et de décence, quoique le nombre des Votans soit d'environ 1500 personnes.

On voit par ce détail que le Gouvernement de *Genève* a tous les avantages et aucun des inconvéniens de la Démocratie; tout est sous la direction des Syndics, tout émane du

Petit-Conseil pour la délibération, et tout retourne à lui pour l'exécution : ainsi il semble que la ville de *Genève* ait pris pour modèle cette loi si sage du Gouvernement des anciens Germains : *de minoribus rebus Principes consultant, de majoribus omnes; ita tamen, ut ea quorum penes plebem arbitrium est, apud Principes prætractentur.* Tacite, *de mor. German.*

Le Droit Civil de *Genève* est presque tout tiré du Droit Romain, avec quelques modifications : par exemple, un pere ne peut jamais disposer que de la moitié de son bien en faveur de qui il lui plaît, le reste se partage également entre ses enfans. Cette loi assure d'un côté l'indépendance des enfans, et de l'autre elle prévient l'injustice des pères.

M. de Montesquieu appelle avec raison une *belle loi*, celle qui exclut des charges de la République les citoyens qui n'acquittent pas les dettes de leur père après sa mort, et à plus forte raison ceux qui n'acquittent pas leurs dettes propres.

On n'étend point les degrés de parenté qui prohibent le mariage au-delà de ceux que marque le Lévitique : ainsi les cousins-germains peuvent se marier ensemble; mais aussi point de dispense dans les cas prohibés. On accorde le divorce en cas d'adultère ou de désertion malicieuse, après des proclamations juridiques.

La justice criminelle s'exerce avec plus d'exactitude que de rigueur. La question, déjà abolie dans plusieurs Etats, et qui devroit l'être partout, comme une cruauté inutile, est proscrite à *Genève*; on ne la donne qu'à

des criminels déjà condamnés à mort, pour découvrir leurs complices, s'il est nécessaire. L'accusé peut demander communication de la procédure, et se faire assister de ses parens, et d'un Avocat pour plaider sa cause devant les Juges à huis ouverts. Les sentences criminelles se rendent dans la place publique par les Syndics, avec beaucoup d'appareil.

On ne connoit point à *Genève* de dignité héréditaire; le fils d'un premier Magistrat reste confondu dans la foule, s'il ne s'en tire par son mérite. La noblesse ni la richesse ne donnent ni rang ni prérogatives, ni facilité pour s'élever aux charges: les brigues sont séverement défendues. Les emplois sont si peu lucratifs, qu'ils n'ont pas de quoi exciter la cupidité; ils ne peuvent tenter que des ames nobles, par la considération qui y est attachée.

On voit peu de procès; la plupart sont accommodés par des amis communs, par les Avocats même, et par les Juges.

Des lois somptuaires défendent l'usage des pierreries et de la dorure, limitent la dépense des funérailles, et obligent tous les citoyens à aller à pied dans les rues: on n'a de voitures que pour la campagne. Ces lois, qu'on regarderoit en France comme trop sévères et presque comme barbares et inhumaines, ne sont point nuisibles aux véritables commodités de la vie, qu'on peut toujours se procurer à peu de frais; elles ne retranchent que le faste, qui ne contribue point au bonheur, et qui ruine sans être utile.

Il n'y a peut-être point de ville où il y ait plus de mariages heureux; *Genève* est sur ce

point à deux cents ans de nos mœurs. Les règlemens contre le luxe font qu'on ne craint point la multitude des enfans; ainsi le luxe n'y est point, comme en France, un des grands obstacles à la population.

On ne souffre point à *Genève* de comédie : ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes; mais on craint, dit-on, le goût de parure, de dissipation et de libertinage que les troupes de comédiens répandent parmi la jeunesse. Cependant ne seroit-il pas possible de remédier à cet inconvénient, par des lois séveres et bien exécutées sur la conduite des comédiens? Par ce moyen *Genève* auroit des spectacles et des mœurs, et jouiroit de l'avantage des uns et des autres : les représentations théâtrales formeroient le goût des citoyens, et leur donneroient une finesse de tact, une délicatesse de sentiment, qu'il est très-difficile d'acquérir sans ce secours. La littérature en profiteroit, sans que le libertinage fit des progrès; et *Genève* réuniroit à la sagesse de Lacédémone la politesse d'Athènes. Une autre considération, digne d'une République si sage et si éclairée, devroit peut-être l'engager à permettre les spectacles. Le préjugé barbare contre la profession de comédien, l'espece d'avilissement où nous avons mis ces hommes si nécessaires au progrès et au soutien des arts, est certainement une des principales causes qui contribue au déreglement que nous leur reprochons : ils cherchent à se dédommager par les plaisirs, de l'estime que leur état ne peut obtenir. Parmi nous, un comédien qui a des mœurs est doublement respectable; mais à

peine lui en sait-on quelque gré. Le traitant qui insulte à l'indigence publique et qui s'en nourrit, le courtisan qui rampe et qui ne paie point ses dettes, voilà l'espece d'hommes que nous honorons le plus. Si les comédiens étoient non-seulement soufferts à *Genève*, mais contenus d'abord pas des reglemens sages, protégés ensuite, et même considérés dès qu'ils en seroient dignes, enfin absolument placés sur la même ligne que les autres citoyens, cette ville auroit bientot l'avantage de posséder ce qu'on croit rare, et ce qui ne l'est que par notre faute, une troupe de comédiens estimables. Ajoutons que cette troupe deviendroit bientôt la meilleure de l'Europe: plusieurs personnes pleines de goût et de dispositions pour le théâtre, et qui craignent de se déshonorer parmi nous en s'y livrant, accourroient à *Genève* pour cultiver non-seulement sans honte, mais même avec estime, un talent si agréable et si peu commun. Le séjour de cette ville, que bien des François regardent comme triste par la privation des spectacles, deviendroit alors le séjour des plaisirs honnêtes, comme il est celui de la Philosophie et de la liberté; et les étrangers ne seroient plus surpris de voir que dans une ville où les spectacles décens et réguliers sont défendus, on permette des farces grossières et sans esprit, aussi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout: peu-à-peu l'exemple des comédiens de *Genève*, la régularité de leur conduite, et la considération dont elle les feroit jouir, serviroient de modèle aux comédiens des autres nations, et de leçon à ceux qui les ont traités jusqu'ici

avec tant de rigueur, et même d'inconséquence. On ne les verroit pas d'un côté pensionnés par le Gouvernement, et de l'autre un objet d'anathême; nos Prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, et nos bourgeois de les regarder avec mépris; et une petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point, plus important peut-être qu'on ne pense.

Genève a une université qu'on appelle *Académie*, où la jeunesse est instruite gratuitement. Les Professeurs peuvent devenir Magistrats, et plusieurs le sont en effet devenus, ce qui contribue beaucoup à entretenir l'émulation et la célébrité de l'Académie. Depuis quelques années on a établi aussi une École de Dessin. Les Avocats, les Notaires, les Médecins, forment des Corps auxquels on n'est agrégé qu'après des examens publics; et tous les Corps de métiers ont aussi leurs réglemens, leurs apprentissages, et leurs chef-d'œuvres.

La bibliotheque publique est bien assortie; elle contient vingt-six mille volumes, et un assez grand nombre de manuscrits. On prête ces livres à tous les citoyens; ainsi chacun lit et s'éclaire: aussi le peuple est-il beaucoup plus instruit à *Genève* que partout ailleurs. On ne s'apperçoit pas que ce soit un mal, comme on prétend que c'en seroit un parmi nous. Peut-être les Genevois et nos Politiques ont-ils également raison.

Après l'Angleterre, *Genève* a reçu la premiere l'inoculation de la petite vérole, qui a tant de peine à s'établir en France, et qui pourtant s'y établira, quoique plusieurs de

nos Médecins la combattent encore, comme leurs prédécesseurs ont combattu la circulation du sang, l'émétique, et tant d'autres vérités incontestables ou de pratiques utiles.

Toutes les Sciences et presque tous les Arts ont été si bien cultivés à *Genève*, qu'on seroit surpris de voir la liste des savans et des artistes en tout genre que cette ville a produits depuis deux siecles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de posséder des étrangers célebres, que sa situation agréable, et la liberté dont on y jouit, ont engagés à s'y retirer. M. de Voltaire, qui depuis quatre ans y a établi son séjour, retrouve chez ces Républicains les mêmes marques d'estime et de considération qu'il a reçues de plusieurs Monarques.

La fabrique qui fleurit le plus à *Genève*, est celle de l'horlogerie; elle occupe plus de cinq mille personnes, c'est-à-dire plus de la cinquième partie des citoyens. Les autres Arts n'y sont pas négligés, entr'autres, l'agriculture; on remédie au peu de fertilité du terroir, à force de soin et de travail.

Toutes les maisons sont bâties de pierre; ce qui prévient très-souvent les incendies, auxquels on apporte d'ailleurs un prompt remède, par le bel ordre établi pour les éteindre.

Les Hôpitaux ne sont point à *Genève*, comme ailleurs, une simple retraite pour les pauvres malades et infirmes: on y exerce l'hospitalité envers les pauvres passans; mais surtout on en tire une multitude de petites pensions qu'on distribue aux pauvres familles, pour les aider à vivre sans se déplacer, et sans renoncer à leur travail. Les Hôpitaux dé-

pensent par an plus du triple de leur revenu, tant les aumones de toute espece sont abondantes.

Il nous reste à parler de la religion de *Genève* : c'est la partie de cet article qui intéresse peut-être le plus les Philosophes. Nous allons donc entrer dans ce détail ; mais nous prions nos lecteurs de se souvenir que nous ne sommes ici qu'historiens, et non controversistes. Nos articles de théologie sont destinés à servir d'antidote à celui-ci, et raconter n'est pas approuver. Nous renvoyons donc nos lecteurs aux *mots* EUCHARISTIE, ENFER, FOI, CHRISTIANISME, pour les prémunir d'avance contre ce que nous allons dire.

La constitution ecclésiastique de *Genève* est purement presbytérienne ; point d'Evêques, encore moins de Chanoines : ce n'est pas qu'on désapprouve l'Episcopat ; mais comme on ne le croit pas de droit divin, on a pensé que des Pasteurs moins riches et moins importans que des Evêques, convenoient mieux à une petite République.

Les Ministres sont ou *Pasteurs*, comme nos Curés, ou *Postulans*, comme nos Prêtres sans bénéfice. Le revenu des Pasteurs ne va pas au-delà de 1200 livres, sans aucun casuel ; c'est l'Etat qui le donne, car l'Eglise n'a rien. Les Ministres ne sont reçus qu'à vingt-quatre ans, après des examens qui sont très-rigides quant à la science et quant aux mœurs, et dont il seroit à souhaiter que la plupart de nos églises catholiques suivissent l'exemple.

Les Ecclésiastiques n'ont rien à faire dans les funérailles ; c'est un acte de simple police, qui se fait sans appareil : on croit à *Genève*

qu'il est ridicule d'être fastueux après la mort. On enterre dans un vaste cimetière assez éloigné de la ville, usage qui devroit être suivi par-tout.

Le Clergé de *Genève* a des mœurs exemplaires : les Ministres vivent dans une grande union ; on ne les voit point, comme dans d'autres pays, disputer entr'eux avec aigreur sur des matières inintelligibles, se persécuter mutuellement, s'accuser indécemment auprès des Magistrats : il s'en faut cependant beaucoup qu'ils pensent tous de même sur les articles qu'on regarde ailleurs comme les plus importans à la religion. Plusieurs ne croient plus la divinité de Jésus-Christ, dont Calvin leur chef étoit si zélé défenseur, et pour laquelle il fit brûler Servet. Quand on leur parle de ce supplice, qui fait quelque tort à la charité et à la modération de leur Patriarche, ils n'entreprennent point de le justifier ; ils avouent que Calvin fit une action très-blâmable, et ils se contentent (si c'est un catholique qui leur parle) d'opposer au supplice de Servet cette abominable journée de la S. Barthélemi, que tout bon François desireroit effacer de notre histoire avec son sang, et ce supplice de Jean Huss, que les catholiques même, disent-ils, n'entreprennent plus de justifier, où l'humanité et la bonne foi furent également violées, et qui doit couvrir la mémoire de l'Empereur Sigismond d'un opprobre éternel.

„ Ce n'est pas, dit M. de Voltaire, un petit „ exemple du progrès de la raison humaine, „ qu'on ait imprimé à *Genève* avec l'approba- „ tion publique (dans l'essai sur l'histoire uni- „ verselle du même Auteur), que Calvin

„ avoit

„ avoit une ame atroce, aussi bien qu'un „ esprit éclairé. Le meurtre de Servet paroît „ aujourd'hui abominable". Nous croyons que les éloges dûs à cette noble liberté de penser et d'écrire, sont à partager également entre l'Auteur, son siecle et *Genève*. Combien de pays où la Philosophie n'a pas fait moins de progrès, mais où la vérité est encore captive; où la raison n'ose élever la voix pour foudroyer ce qu'elle condamne en silence; où même trop d'Ecrivains pusillanimes, qu'on appelle *sages*, respectent les préjugés qu'ils pourroient combattre avec autant de décence que de sûreté?

L'enfer, un des points principaux de notre croyance, n'en est pas un aujourd'hui pour plusieurs ministres de *Genève*; ce seroit, selon eux, faire injure à la divinité, d'imaginer que cet Etre plein de bonté et de justice, fût capable de punir nos fautes par une éternité de tourmens : ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les passages formels de l'Ecriture qui sont contraires à leur opinion, prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les Livres saints, tout ce qui paroît blesser l'humanité et la raison. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie, mais pour un temps; ainsi le purgatoire, qui a été une des principales causes de la séparation des Protestans d'avec l'Eglise Romaine, est aujourd'hui la seule peine que plusieurs d'entr'eux admettent après la mort : nouveau trait à ajouter à l'histoire des contradictions humaines.

Pour tout dire en un mot, plusieurs Pasteurs de *Genève* n'ont d'autre religion qu'un

socinianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle *mysteres*, et s'imaginant que le premier principe d'une religion véritable, est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison : aussi quand on les presse sur la nécessité de la révélation, ce dogme si essentiel du Christianisme, plusieurs y substituent le terme d'*utilité*, qui leur paroît plus doux ; en cela s'ils ne sont pas orthodoxes, ils sont au moins conséquens à leurs principes.

Un Clergé qui pense ainsi, doit être tolérant, et l'est en effet assez pour n'être pas regardé de bon œil par les Ministres des autres Eglises réformées. On peut dire encore, sans prétendre approuver d'ailleurs la religion de *Genève*, qu'il y a peu de pays où les Théologiens et les Ecclésiastiques soient plus ennemis de la superstition. Mais en récompense, comme l'intolérance et la superstition ne servent qu'à multiplier les incrédules, on se plaint moins à *Genève* qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité ; ce qui ne doit pas surprendre : la religion y est presque réduite à l'adoration d'un seul Dieu, du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple ; le respect pour J. C. et pour les Ecritures, sont peut-être la seule chose qui distingue d'un pur déisme le christianisme de *Genève*.

Les Ecclésiastiques font encore mieux à *Genève* que d'être tolérans ; ils se renferment uniquement dans leurs fonctions, en donnant les premiers aux citoyens l'exemple de la soumission aux lois. Le Consistoire établi pour veiller sur les mœurs, n'inflige que des peines spirituelles. La grande querelle du Sacerdoce et de l'Empire, qui dans des siecles d'igno-

rance a ébranlé la couronne de tant d'Empereurs, et qui, comme nous ne le savons que trop, cause des troubles fâcheux dans des siècles plus éclairés, n'est point connue à *Genève;* le Clergé n'y fait rien sans l'approbation des Magistrats.

Le culte est fort simple; point d'images, point de luminaires, point d'ornemens dans les Eglises. On vient pourtant de donner à la cathédrale un portail d'assez bon goût; peut-être parviendra-t-on peu-à-peu à décorer l'intérieur des temples. Où seroit en effet l'inconvénient d'avoir des tableaux et des statues, en avertissant le peuple, si l'on vouloit, de ne leur rendre aucun culte, et de ne les regarder que comme des monumens destinés à retracer d'une maniere frappante et agréable les principaux événemens de la religion? Les arts y gagneroient, sans que la superstition en profitât. Nous parlons ici, comme le lecteur doit le sentir, dans les principes des Pasteurs Genevois, et non dans ceux de l'Eglise catholique.

Le service divin renferme deux choses: les prédications et le chant. Les prédications se bornent presqu'uniquement à la morale, et n'en valent que mieux. Le chant est d'assez mauvais goût; et les vers françois qu'on chante, plus mauvais encore. Il faut espérer que *Genève* se réformera sur ces deux points. On vient de placer un orgue dans la cathédrale, et peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur langage et en meilleure musique. Du reste, la vérité nous oblige de dire que l'Être Suprême est honoré à Genève avec une dé-

cence et un recueillement qu'on ne remarque point dans nos Eglises.

Nous ne donnerons peut-être pas d'aussi grands articles aux plus grandes Monarchies ; mais aux yeux du philosophe, la république des abeilles n'est pas moins intéressante que l'histoire des grands Empires, et ce n'est peut-être que dans les petits Etats qu'on peut trouver le modèle d'une parfaite administration politique. Si la religion ne nous permet pas de penser que les Génevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre monde, la raison nous oblige à croire qu'ils sont à peu-près aussi heureux qu'on le peut être dans celui-ci.

O fortunatos nimium, sua si bona nôrint !

EXTRAIT

DES

REGISTRES

De la VÉNÉRABLE COMPAGNIE *des Pasteurs et Professeurs de l'Eglise et de l'Académie de* GENÈVE, *du* 10 *Février* 1758.

LA *Compagnie informée que le* VIIe *Tome de* l'Encyclopédie, *imprimé, depuis peu à Paris, renferme au mot* GENÈVE *des choses qui intéressent essentiellement notre église, s'est fait lire cet article; et ayant nommé des Commissaires pour l'examiner plus particulierement, oüi leur rapport, après mûre délibération, elle a cru se devoir à elle-même et à l'édification publique, de faire et de publier la Déclaration suivante.*

La Compagnie a été également surprise et affligée, de voir dans ledit article de l'*Encyclopédie*, que non-seulement notre culte est représenté d'une maniere défectueuse, mais que l'on y donne une très-fausse idée de notre doctrine et de notre foi. On attribue à plusieurs de nous sur divers articles, des sentimens qu'ils n'ont point, et l'on en défigure d'autres. On avance, contre toute vérité, que *plusieurs ne croient plus la divinité de Jesus-Christ... et n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle mystere*, etc. Enfin comme pour

nous faire honneur d'un esprit tout philosophique, on s'efforce d'exténuer notre christianisme par des expressions qui ne vont pas à moins qu'à le rendre tout-à-fait suspect; comme quand on dit que parmi nous *la religion est presque réduite à l'adoration d'un seul Dieu, du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple*, et que *le respect pour* Jesus Christ *et pour* l'Ecriture, *sont peut-être la seule chose qui distingue du pur déisme le christianisme de Genève.*

De pareilles imputations sont d'autant plus dangereuses et plus capables de nous faire tort dans toute la Chrétienté, qu'elles se trouvent dans un livre fort répandu, qui d'ailleurs parle favorablement de notre ville, de ses mœurs, de son Gouvernement, et même de son Clergé et de sa constitution ecclésiastique. Il est triste pour nous que le point le plus important soit celui sur lequel on se montre le plus mal informé.

Pour rendre plus de justice à l'intégrité de notre foi, il ne falloit que faire attention aux témoignages publics et authentiques que cette Eglise en a toujours donnés, et qu'elle en donne encore chaque jour. Rien de plus connu que notre grand principe et notre profession constante de tenir *la doctrine des saints Prophètes et Apôtres, contenue dans les livres de l'ancien et du nouveau Testament*, pour une doctrine divinement inspirée, seule regle infaillible et parfaite de notre foi et de nos mœurs. Cette profession est expressément confirmée par ceux que l'on admet au saint Ministère, et même par tous les membres de notre Troupeau, quand ils rendent raison de leur foi, comme catéchumenes, à la face de

l'église. On sait aussi l'usage continuel que nous faisons du *Symbôle des Apôtres*, comme d'un abrégé de la partie historique et dogmatique de l'Evangile, également admis de tous les chrétiens. Nos ordonnances ecclésiastiques portent sur les mêmes principes : nos prédications, notre culte, notre liturgie, nos Sacremens, tout est relatif à l'œuvre de notre rédemption par Jésus-Christ. La même doctrine est enseignée dans les leçons et les theses de notre Académie, dans nos livres de piété, et dans les autres ouvrages que publient nos Théologiens, particulierement contre l'incrédulité, poison funeste dont nous travaillons sans cesse à préserver notre Troupeau. Enfin nous ne craignons pas d'en appeller ici au témoignage des personnes de tout ordre, et même des étrangers qui entendent nos instructions tant publiques que particulieres, et qui en sont édifiés.

Sur quoi donc a-t-on pu se fonder, pour donner une autre idée de notre doctrine? Ou si l'on veut faire tomber le soupçon sur notre sincérité, comme si nous ne pensions pas ce que nous enseignons et ce que nous professons en public, de quel droit se permet-on un soupçon si odieux? et comment n'a-t-on pas senti, qu'après avoir loué *nos mœurs* comme *exemplaires*, c'étoit se contredire, c'étoit faire injure à cette même probité, que de nous taxer d'une hypocrisie où ne tombent que des gens peu consciencieux, qui se jouent de la religion?

Il est vrai que nous estimons et que nous cultivons la Philosophie. Mais ce n'est point cette Philosophie licencieuse et sophistique

dont on voit aujourd'hui tant d'écarts. C'est une Philosophie solide, qui, loin d'affoiblir la foi, conduit les plus sages à être aussi les plus religieux.

Si nous prêchons beaucoup la morale, nous n'insistons pas moins sur le dogme. Il trouve chaque jour sa place dans nos chaires; nous avons même deux exercices publics par semaine, uniquement destinés à l'explication du catéchisme. D'ailleurs cette morale est la morale chrétienne, toujours liée au dogme, et tirant de-là sa principale force, particulierement des promesses de pardon et de félicité éternelle que fait l'Evangile à ceux qui s'amendent, comme aussi des menaces d'une condamnation éternelle contre les impies et les impénitens. A cet égard, comme à tout autre, nous croyons qu'il faut s'en tenir à la sainte Ecriture, qui nous parle, non d'un Purgatoire, mais du Paradis et de l'Enfer, où chacun recevra sa juste rétribution selon le bien ou le mal qu'il aura fait dans cette vie. C'est en prêchant fortement ces grandes vérités, que nous tâchons de porter les hommes à la sanctification.

Si on loue en nous un esprit de modération et de tolérance, on ne doit pas le prendre pour une marque d'indifférence ou de relâchement. Grâces à Dieu, il a un tout autre principe. Cet esprit est celui de l'Evangile, qui s'allie très-bien avec le zèle. D'un côté la charité chrétienne nous éloigne absolument des voies de contrainte, et nous fait supporter sans peine quelque diversité d'opinions qui n'atteint pas l'essentiel, comme il y en a eu de tout temps dans les Eglises
même

même les plus pures: de l'autre, nous ne négligeons aucun soin, aucune voie de persuasion, pour établir, pour inculquer, pour défendre les points fondamentaux du christianisme.

Quand il nous arrive de remonter aux principes de la loi naturelle, nous le faisons à l'exemple des Auteurs sacrés, et ce n'est point d'une maniere qui nous approche des deistes, puisqu'en donnant à la théologie naturelle plus de solidité et d'étendue que ne font la plupart d'entr'eux, nous y joignons toujours la révélation, comme un secours du ciel très nécessaire, et sans lequel les hommes ne seroient jamais sortis de l'état de corruption et d'aveuglement où ils étoient tombés.

Si l'un de nos principes est de *ne rien proposer à croire qui heurte la raison*, ce n'est point là, comme on le suppose, un caractere de socinianisme. Ce principe est commun à tous les protestans; et ils s'en servent pour rejeter des doctrines absurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Ecriture sainte bien entendue. Mais ce principe ne va pas jusqu'à nous faire *rejeter tout ce qu'on appelle mystere*; puisque c'est le nom que nous donnons à des vérités d'un ordre surnaturel, que la seule raison humaine ne decouvre pas, ou qu'elle ne sauroit comprendre parfaitement, qui n'ont pourtant rien d'impossible en elles mémes, et que Dieu nous a révélées. Il suffit que cette révélation soit certaine dans ses preuves, et précise dans ce qu'elle enseigne, pour que nous admettions de telles vérités, conjointement avec celles de la religion naturelle; d'autant mieux qu'elles se lient fort bien entr'elles, et que l'heureux

assemblage qu'en fait l'Evangile, forme un corps de religion admirable et complet.

Enfin, quoique le point capital de notre religion soit *d'adorer un seul* Dieu, on ne doit pas dire qu'elle *se réduise presque à cela*, *chez presque tout ce qui n'est pas peuple*. Les personnes les mieux instruites sont aussi celles qui savent le mieux quel est le prix de l'alliance de grâce, et que *la vie éternelle consiste à connoître le seul vrai* Dieu, *et celui qu'il a envoyé*, Jésus-Christ, *son fils*, en qui *a habité corporellement toute la plénitude de la Divinité*, et qui nous a été donné pour sauveur, pour médiateur et pour juge, *afin que tous honorent le fils comme ils honorent le pere*. Par cette raison, le terme de *respect pour* Jésus-Christ *et pour l'Ecriture*, nous paroissant de beaucoup trop foible, ou trop équivoque, pour exprimer la nature et l'étendue de nos sentimens à cet égard, nous disons que c'est avec foi, avec une vénération religieuse, avec une entiere soumission d'esprit et de coeur, qu'il faut écouter ce divin Maître et le Saint-esprit parlant dans les Ecritures. C'est ainsi qu'au lieu de nous appuyer sur la sagesse humaine, si foible et si bornée, nous sommes fondés sur la *parole de* Dieu, seule capable de *nous rendre véritablement sages à salut*, *par la foi en* Jésus-Christ: ce qui donne à notre religion un principe plus sûr, plus relevé, et bien plus d'étendue, bien plus d'efficace, en un mot, un tout autre caractere que celui sous lequel on s'est plû à la dépeindre.

Tels sont les sentimens unanimes de cette Compagnie, qu'elle se fera un devoir de manifester et de soutenir en toute occasion, comme

il convient à de fidèles serviteurs de Jésus-Christ. Ce sont aussi les sentimens des Ministres de cette Eglise qui n'ont pas encore cure d'ames, lesquels étant informés du contenu de la présente déclaration, ont tous demandé d'y être compris. Nous ne craignons pas non plus d'assurer que c'est le sentiment général de notre Eglise; ce qui a bien paru par la sensibilité qu'ont témoignée les personnes de tout ordre de notre Troupeau, sur l'article du dictionnaire qui cause ici nos plaintes.

Après ces explications et ces assurances, nous sommes bien dispensés, non-seulement d'entrer dans un plus grand détail sur les diverses imputations qui nous ont été faites; mais aussi de répondre à ce que l'on pourroit encore écrire dans le même but. Ce ne seroit qu'une contestation inutile, dont notre caractere nous éloigne infiniment. Il nous suffit d'avoir mis à couvert l'honneur de notre Eglise et de notre ministere, en montrant que le portrait qu'on a fait de notre religion est infidèle, et que notre attachement pour la saine doctrine évangélique n'est ni moins sincere que celui de nos peres, ni différent de celui des autres Eglises réformées, avec qui nous faisons gloire d'être unis par les liens d'une même foi, et dont nous voyons avec beaucoup de peine que l'on veuille nous distinguer.

J. TREMBLEY, *secrétaire*.

LETTRE
DE
M. D'ALEMBERT,
A M. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage.

LA FONT. L. XII. Fab. XX.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, Monsieur, sur l'article *Genève* de l'Encyclopédie, a eu tout le succès que vous deviez en attendre. En intéressant les Philosophes par les vérités répandues dans votre ouvrage, et les gens de goût par l'éloquence et la chaleur de votre style, vous avez encore su plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle, et que vous eussiez peut-être marqué davantage en affectant moins de le montrer.

Je ne me propose pas de répondre précisément à votre lettre, mais de m'entretenir avec vous sur ce qui en fait le sujet, et de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaises: il seroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la vôtre, et je ne cherche point à écrire des choses brillantes, mais des choses vraies.

Une autre raison m'engage à ne pas demeurer dans le silence ; c'est la reconnoissance que je vous dois des égards avec lesquels vous m'avez combattu. Sur ce point seul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux gens de Lettres un exemple digne de vous, et qu'ils imiteront peut-etre enfin quand ils connoitront mieux leurs vrais intérêts. Si la satire et l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique, elle seroit plus honorable à ceux qui l'exercent, et plus utile à ceux qui en sont l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant ; on ne songeroit qu'à s'éclairer avec une candeur et une estime réciproque : la vérité seroit connue, et personne ne seroit offensé ; car c'est moins la vérité qui blesse, que la maniere de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois objets principaux : d'attaquer les spectacles pris en eux-mêmes ; de montrer que quand la morale pourroit les tolérer, la constitution de Genève ne lui permettroit pas d'en avoir ; de justifier enfin les Pasteurs de votre Eglise sur les sentimens que je leur ai attribués en matiere de religion. Je suivrai ces trois objets avec vous, et je m'arrêterai d'abord sur le premier, comme sur celui qui intéresse le plus grand nombre des lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere, je tâcherai d'être le plus court qu'il me sera possible ; il n'appartient qu'à vous d'être long et d'être lu, et je ne dois pas me flatter d'être aussi heureux en écarts.

Le caractere de votre Philosophie, Monsieur, est d'être ferme et inexorable dans sa marche. Vos principes posés, les conséquen-

ces sont ce qu'elles peuvent: tant pis pour nous si elles sont fâcheuses; mais à quelque point qu'elles le soient, elles ne vous le paroissent jamais assez pour vous forcer à revenir sur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez ces objections en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me semble voir en vous (la comparaison ne vous offensera pas sans doute) ce chef intrépide des Réformateurs, qui pour se défendre d'une hérésie en avançoit une plus grave, qui commença par attaquer les Indulgences, et finit par abolir la Messe. Vous avez prétendu que la culture des Sciences et des Arts est nuisible aux moeurs: on pouvoit vous objecter que dans une Société policée cette culture est du moins nécessaire jusqu'à un certain point, et vous prier d'en fixer les bornes; vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le noeud, et vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux et parfaits, qu'en nous réduisant à l'état de bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéra François avoient si bien prouvé avant vous, que nous n'avons point de musique, vous avez déclaré *que nous ne pouvions en avoir*, *et que si nous en avions une, ce seroit tant pis pour nous.* Enfin, dans la vue d'inspirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la comédie, vous la représentez comme une des plus pernicieuses inventions des hommes, et, pour me servir de vos propres termes, comme un divertissement *plus barbare que les combats des gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre, et ne portez pas

d'abord les grands coups. A ne regarder les spectacles que comme un amusement, cette raison seule vous paroît suffire pour les condamner. *La vie est si courte*, dites-vous, *et le tèmps si précieux*. Qui en doute, Monsieur? Mais en même temps la vie est si malheureuse et le plaisir si rare! Pourquoi envier aux hommes, destinés presque uniquement par la nature à pleurer et à mourir, quelques délassemens passagers, qui les aident à supporter l'amertume ou l'insipidité de leur existence? Si les spectacles, considérés sous ce point de vue, ont un défaut à mes yeux, c'est d'être pour nous une distraction trop légere et un amusement trop foible, précisément par cette raison qu'ils se présentent trop à nous sous la seule idée d'amusement, et d'amusement nécessaire à notre oisiveté. L'illusion se trouvant rarement dans les représentations théâtrales, nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laisse presque entierement à nous. D'ailleurs le plaisir superficiel et momentané qu'elles peuvent produire, est encore affoibli par la nature de ce plaisir même, qui tout imparfait qu'il est, a l'inconvénient d'être trop recherché et, si on peut parler de la sorte, appellé de trop loin. Il a fallu, ce me semble, pour imaginer un pareil genre de divertissement, que les hommes en eussent auparavant essayé et usé de bien des especes; quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraisemblablement un Prince) doit avoir eu la premiere idée de cet amusement râfiné, qui consiste à représenter sur des planches les infortunes et les travers de nos semblables pour



nous consoler ou nous guérir des nôtres; et à nous rendre spectateurs de la vie, d'acteurs que nous y sommes, pour nous en adoucir le poids et les malheurs. Cette réflexion triste vient quelquefois troubler le plaisir que je goûte au théâtre; à travers les impressions agréables de la scene, j'apperçois de temps en temps, malgré moi et avec une sorte de chagrin, l'empreinte fâcheuse de son origine; sur-tout dans ces momens de repos, où l'action suspendue et refroidie laissant l'imagination tranquille, ne montre plus que la représentation au lieu de la chose, et l'acteur au lieu du personnage. Telle est, Monsieur, la triste destinée de l'homme jusques dans les plaisirs même; moins il peut s'en passer, moins il les goûte; et plus il y met de soins et d'étude, moins leur impression est sensible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du théâtre, jettons les yeux sur ces maisons décorées par la vanité et par l'opulence, que le vulgaire croit un séjour de délices, et où les rafinemens d'un luxe recherché brillent de toutes parts; elles ne rappellent que trop souvent au riche blazé qui les a fait construire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces rafinemens nécessaires.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, nous avons trop besoin de plaisirs, pour nous rendre difficiles sur le nombre ou sur le choix. Sans doute tous nos divertissemens forcés et factices, inventés et mis en usage par l'oisiveté, sont bien au-dessous des plaisirs si purs et si simples que devroient nous offrir les devoirs de citoyen, d'ami, d'époux, de fils et de pere;

mais rendez nous donc, si vous le pouvez, ces devoirs moins pénibles et moins tristes ; ou souffrez qu'après les avoir remplis de notre mieux, nous nous consolions de notre mieux aussi des chagrins qui les accompagnent. Rendez les peuples plus heureux, et par conséquent les citoyens moins rares, les amis plus sensibles et plus constans, les peres plus justes, les enfans plus tendres, les femmes plus fidèles et plus vraies ; nous ne chercherons point alors d'autres plaisirs que ceux qu'on goûte au sein de l'amitié, de la patrie, de la nature et de l'amour. Mais il y a long-temps, vous le savez, que le siecle d'Astrée n'existe plus que dans les fables, si même il a jamais existé ailleurs. Solon disoit qu'il avoit donné aux Athéniens, non les meilleures loix en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils pussent observer. Il en est ainsi des devoirs qu'une saine Philosophie prescrit aux hommes et des plaisirs qu'elle leur permet. Elle doit nous supposer et nous prendre tels que nous sommes, pleins de passions et de foiblesse, mécontens de nous-mêmes et des autres, réunissant à un penchant naturel pour l'oisiveté, l'inquiétude et l'activité dans les desirs. Que reste-t-il à faire à la Philosophie, que de pallier à nos yeux par les distractions qu'elle nous offre, l'agitation qui nous tourmente, ou la langueur qui nous consume ? Peu de personnes ont, comme vous, Monsieur, la force de chercher leur bonheur dans la triste et uniforme tranquillité de la solitude. Mais cette ressource ne vous manque-t-elle jamais à vous-même ? N'éprouvez-vous jamais au sein du repos, et quel-

quefois du travail, ces momens de dégoût et d'ennui qui rendent nécessaires les délassemens ou les distractions? La société seroit d'ailleurs trop malheureuse, si tous ceux qui peuvent se suffire ainsi que vous, s'en bannissoient par un exil volontaire. Le sage en fuyant les hommes, c'est-à-dire, en évitant de s'y livrer (car c'est la seule maniere dont il doit les fuir), leur est au moins redevable de ses instructions et de son exemple; c'est au milieu de ses semblables que l'Être suprême lui a marqué son séjour, et il n'est pas plus permis aux Philosophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaisirs du théâtre. Vous avez laissé avec raison aux déclamateurs de la chaire, cet argument si rebattu contre les spectacles, qu'ils sont contraires à l'esprit du christianisme, qui nous oblige de nous mortifier sans cesse. On s'interdiroit sur ce principe les délassemens que la religion condamne le moins. Les Solitaires austeres de Port-Royal, grands prédicateurs de la mortification chrétienne, et par cette raison grands adversaires de la comédie, ne se refusoient pas dans leur solitude, comme l'a remarqué Racine, le plaisir de faire des sabots, et celui de tourner les Jésuites en ridicule.

Il semble donc que les spectacles, à ne les considérer encore que du côté de l'amusement, peuvent être accordés aux hommes, du moins comme un jouet qu'on donne à des enfans qui souffrent. Mais ce n'est pas seulement un jouet qu'on a prétendu leur donner, ce sont des leçons utiles déguisées sous l'apparence du plai-

sir. Non-seulement on a voulu distraire de leurs peines ces enfans adultes; on a voulu que ce théâtre, où ils ne vont en apparence que pour rire ou pour pleurer, devînt pour eux, sans qu'ils s'en apperçussent, une école de moeurs et de vertu. Voilà, Monsieur, de quoi vous croyez le théâtre incapable; vous lui attribuez même un effet absolument contraire, et vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous que les écrivains dramatiques ont pour but principal de plaire, et que celui d'être utiles est tout au plus le second: mais qu'importe, s'ils sont en effet utiles, que ce soit leur premier ou leur second objet? Soyons de bonne foi, Monsieur, avec nous-mêmes, et convenons que les Auteurs de théâtre n'ont rien en cela qui les distingue des autres. L'estime publique est le but principal de tout écrivain; et la premiere vérité qu'il veut apprendre à ses lecteurs, c'est qu'il est digne de cette estime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ses ouvrages; l'indifférence se tait, et ne fait point tant de bruit: les injures même dites à une nation ne sont quelquefois qu'un moyen plus piquant de se rappeller à son souvenir; et le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés et les Rois, si les Athéniens eussent passé leur chemin sans le regarder et sans l'entendre. La vraie philosophie ne consiste point à fouler aux pieds la gloire, et encore moins à le dire; mais à n'en pas faire dépendre son bonheur, même en tâchant de la mériter. On n'écrit donc, Monsieur, que pour être lu, et on ne

veut être lu que pour être estimé; j'ajoute, pour être estimé de la multitude, de cette multitude même dont on fait d'ailleurs (et avec raison) si peu de cas. Une voix secrette et importune nous crie, que ce qui est beau, grand et vrai, plait à tout le monde, et que ce qui n'obtient pas le suffrage général manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainsi quand on cherche les éloges du vulgaire, c'est moins comme une récompense flatteuse en elle-même, que comme le gage le plus sûr de la bonté d'un ouvrage. L'amour-propre qui n'annonce que des prétentions modérées, en déclarant qu'il se borne à l'approbation du petit nombre, est un amour-propre timide qui se console d'avance, ou un amour-propre mécontent qui se console après coup. Mais quel que soit le but d'un écrivain, soit d'être loué, soit d'être utile, ce but n'importe gueres au public, ce n'est point là ce qui regle son jugement; c'est uniquement le degré de plaisir ou de lumiere qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'instruisent, il encourage ceux qui l'amusent, il applaudit ceux qui l'instruisent en l'amusant. Or, les bonnes pieces de théâtre me paroissent réunir ces deux derniers avantages. C'est la morale mise en action, ce sont les préceptes réduits en exemples: la tragédie nous offre les malheurs produits par les vices des hommes, la comédie les ridicules attachés à leurs défauts; l'une et l'autre mettent sous les yeux ce que la morale ne montre que d'une maniere abstraite et dans une espece de lointain. Elles développent et fortifient par les mouvemens qu'elles excitent

en nous, les sentimens dont la nature a mis le germe dans nos ames.

On va, selon vous, s'isoler au spectacle; on y va oublier ses proches, ses concitoyens et ses amis. Le spectacle est au contraire celui de tous nos plaisirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous présente de la vie humaine, et par les impressions qu'il nous donne et qu'il nous laisse. Un Poëte dans son enthousiasme, un Géometre dans ses méditations profondes, sont bien plus isolés qu'on ne l'est au théâtre. Mais quand les plaisirs de la scene nous feroient perdre pour un moment le souvenir de nos semblables, n'est-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache, de tout amusement qui nous entraîne? Combien de momens dans la vie, où l'homme le plus vertueux oublie ses compatriotes et ses amis sans les aimer moins; et vous-même, Monsieur, n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres que pour y penser toujours?

Vous avez bien de la peine, ajoutez-vous, à concevoir cette regle de la poétique des anciens, que le théâtre purge les passions en les excitant. La regle, ce me semble, est vraie, mais elle a le défaut d'être mal énoncée; et c'est sans doute par cette raison qu'elle a produit tant de disputes, qu'on se seroit épargnées si on avoit voulu s'entendre. Les passions dont le théâtre tend à nous garantir, ne sont pas celles qu'il excite; mais il nous en garantit en excitant en nous les passions contraires: j'entends ici par *passion*, avec la plupart des écrivains de morale, toute affection vive et

profonde qui nous attache fortement à son objet. En ce sens, la tragédie se sert des passions utiles et louables, pour réprimer les passions blâmables et nuisibles : elle emploie, par exemple, les larmes et la compassion dans Zaïre, pour nous précautionner contre l'amour violent et jaloux ; l'amour de la Patrie dans Brutus, pour nous guérir de l'ambition ; la terreur et la crainte de la vengeance céleste dans Sémiramis, pour nous faire haïr et éviter le crime. Mais si avec quelques Philosophes on n'attache l'idée de passion qu'aux affections criminelles, il faudra pour lors se borner à dire que le théâtre les corrige en nous rappellant aux affections naturelles ou vertueuses, que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes passions.

„ Voilà, objectez-vous, un remede bien „ foible et cherché bien loin : l'homme est na„ turellement bon ; l'amour de la vertu, quoi „ qu'en disent les Philosophes, est inné dans „ nous ; il n'y a personne, excepté les scélé„ rats de profession, qui avant d'entendre une „ tragédie ne soit déjà persuadé des vérités „ dont elle va nous instruire ; et à l'égard des „ hommes plongés dans le crime, ces vérités „ sont bien inutiles à leur faire entendre, et „ leur coeur n'a point d'oreilles. „ L'homme est naturellement bon, je le veux ; cette question demanderoit un trop long examen ; mais vous conviendrez du moins que la société, l'intérêt, l'exemple, peuvent faire de l'homme un être méchant. J'avoue que quand il voudra consulter sa raison, il trouvera qu'il ne peut être heureux que par la vertu ; et c'est

en ce seul sens que vous pouvez regarder l'amour de la vertu comme inné dans nous; car vous ne croyez pas apparemment que le *foetus* et les enfans à la mamelle aient aucune notion du juste et de l'injuste. Mais la raison ayant à combattre en nous des passions qui étouffent sa voix, emprunte le secours du théâtre pour imprimer plus profondément dans notre ame les vérités que nous avons besoin d'apprendre. Si ces vérités glissent sur les scélérats décidés, elles trouvent dans le coeur des autres une entrée plus facile; elles s'y fortifient, quand elles y étoient déjà gravées: incapables peut-être de ramener les hommes perdus, elles sont au moins propres à empêcher les autres de se perdre; car la morale est comme la médecine, beaucoup plus sûre dans ce qu'elle fait pour prévenir les maux, que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

L'effet de la morale du théâtre est donc moins d'opérer un changement subit dans les coeurs corrompus, que de prémunir contre le vice les ames foibles par l'exercice des sentimens honnêtes, et d'affermir dans ces mêmes sentimens les ames vertueuses. Vous appellez passagers et stériles les mouvemens que le théâtre excite, parce que la vivacité de ces mouvemens semble ne durer que le temps de la piece; mais leur effet, pour être lent et comme insensible, n'en est pas moins réel aux yeux du Philosophe. Ces mouvemens sont des secousses par lesquelles le sentiment de la vertu a besoin d'être réveillé dans nous; c'est un feu qu'il faut de temps en temps ranimer et nourrir pour l'empêcher de s'éteindre.

Voilà, Monsieur, les fruits naturels de la morale mise en action sur le théâtre; voilà les seuls qu'on en puisse attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués, croyez-vous que la morale réduite aux préceptes en produise beaucoup davantage? Il est bien rare que les meilleurs livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y sont pas disposés d'avance; est-ce une raison pour proscrire ces livres? Demandez à nos prédicateurs les plus fameux, combien ils font de conversions par an; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par siecle, encore faut-il que le siecle soit bon: sur cette réponse leur défendrez-vous de prêcher, et à nous de les entendre?

„ Belle comparaison, direz-vous: je veux „ que nos prédicateurs et nos moralistes n'aient „ pas des succès brillans; au moins ne font-ils „ pas grand mal, si ce n'est peut-être celui „ d'ennuyer quelquefois; mais c'est précisément parce que les auteurs de théâtre nous „ ennuient moins, qu'ils nous nuisent davantage. Quelle morale, que celle qui présente si souvent aux yeux des spectateurs „ des monstres impunis et des crimes heureux? Un Atrée, qui s'applaudit des horreurs qu'il a exercées contre son frere; un „ Néron, qui empoisonne Britannicus pour „ regner en paix; une Médée, qui égorge „ ses enfans, et qui part en insultant au désespoir de leur pere; un Mahomet, qui séduit et qui entraîne tout un peuple, victime „ et instrument de ses fureurs? Quel affreux „ spectacle à montrer aux hommes que des „ scélérats triomphans? „ Pourquoi non, Monsieur,

Monsieur, si on leur rend ces scélérats odieux dans leur triomphe même? Peut-on mieux nous instruire à la vertu, qu'en nous montrant d'un côté les succès du crime, et en nous faisant envier de l'autre le sort de la vertu malheureuse? Ce n'est pas dans la prospérité ni dans l'élévation qu'on a besoin d'apprendre à l'aimer; c'est dans l'abjection et dans l'infortune. Or, sur cet effet de théâtre j'en appelle avec confiance à votre propre témoignage: interrogez les spectateurs l'un après l'autre au sortir de ces tragédies que vous croyez une école de vice et de crime; demandez-leur lequel ils aimeroient mieux être, de Britannicus ou de Néron, d'Atrée ou de Thyeste, de Zopire ou de Mahomet. Hésiteront-ils sur la réponse? et comment hésiteroient-ils? Pour nous borner à un seul exemple, quelle leçon plus propre à rendre le fanatisme exécrable, et à faire regarder comme des monstres ceux qui l'inspirent, que cet horrible tableau du quatrieme acte de Mahomet, où l'on voit Séide, égaré par un zèle affreux, enfoncer le poignard dans le sein de son pere? Vous voudriez, Monsieur, bannir cette tragédie de notre théâtre? Plût à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cents ans! L'esprit philosophique qui l'a dictée seroit de même date parmi nous, et peut-être eût épargné à la nation Françoise, d'ailleurs si paisible et si douce, les horreurs et les atrocités religieuses auxquelles elle s'est livrée. Si cette tragédie laisse quelque chose à regretter aux sages, c'est de n'y voir que les forfaits causés par le zèle d'une fausse religion, et non les malheurs encore plus déplorables,

où le zèle aveugle pour une religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet, je crois pouvoir le dire de même des autres tragédies qui vous paroissent si dangereuses. Il n'en est, ce me semble, aucune qui ne laisse dans notre ame après la représentation, quelque grande et utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans Oedipe un Prince fort à plaindre sans doute, mais toujours coupable, puisqu'il a voulu, contre l'avis même des Dieux, braver sa destinée; dans Phedre, une femme que la violence de sa passion peut rendre malheureuse, mais non pas excusable, puisqu'elle travaille à perdre un Prince vertueux dont elle n'a pu se faire aimer; dans Catilina, le mal que l'abus des grands talens peut faire au genre-humain; dans Médée et dans Atrée, les effets abominables de l'amour criminel et irrité, de la vengeance et de la haine. D'ailleurs, quand ces pieces ne nous enseigneroient directement aucune vérité morale, seroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuses? Il suffiroit pour les justifier de ce reproche, de faire attention aux sentimens louables, ou tout au moins naturels, qu'elles excitent en nous; Oedipe et Phedre l'attendrissement sur nos semblables, Atrée et Médée le frémissement et l'horreur. Quand nous irions à ces tragédies, moins pour être instruits que pour être remués, quel seroit en cela notre crime et le leur? Elles seroient pour les honnêtes gens, s'il est permis d'employer cette comparaison, ce que les supplices sont pour le peuple, un spectacle où ils assisteroient par

le seul besoin que tous les hommes ont d'être émus. C'est en effet ce besoin, et non pas, comme on le croit communément, un sentiment d'inhumanité, qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit au contraire ces exécutions avec un mouvement de trouble et de pitié, qui va quelquefois jusqu'à l'horreur et aux larmes. Il faut à ces ames rudes, concentrées et grossieres, des secousses fortes pour les ébranler. La tragédie suffit aux ames plus délicates et plus sensibles; quelquefois même, comme dans Médée et dans Atrée, l'impression est trop violente pour elles: mais bien loin d'être alors dangereuse, elle est au contraire importune; et un sentiment de cette espece peut-il être une source de vices et de forfaits? Si dans les pieces où l'on expose le crime à nos yeux, les scélérats ne sont pas toujours punis, le spectateur est affligé qu'ils ne le soient pas: quand il ne peut en accuser le Poëte, toujours obligé de se conformer à l'histoire, c'est alors, si je puis parler ainsi, l'histoire elle-même qu'il accuse; et il se dit en sortant:

Faisons notre devoir, et laissons faire aux Dieux.

Aussi dans un spectacle qui laisseroit plus de liberté au Poëte, dans notre Opéra, par exemple, qui n'est d'ailleurs ni le spectacle de la vérité ni celui des moeurs, je doute qu'on pardonnât à l'auteur de laisser à jamais le crime impuni. Je me souviens d'avoir vu autrefois en manuscrit un opéra d'Atrée, où ce monstre périssoit écrasé de la foudre, en criant avec une satisfaction barbare:

Tonnez, Dieux impuissans, frappez, je suis vengé.

Cette situation vraiment théâtrale, secondée par une musique effrayante, eût produit, ce me semble, un des plus heureux dénouemens qu'on puisse imaginer au théâtre lyrique.

Si dans quelques tragédies on a voulu nous intéresser pour des scélérats, ces tragédies ont manqué leur objet ; c'est la faute du Poëte et non du genre : vous trouverez des historiens même qui ne sont pas exempts de ce reproche ; en accuserez-vous l'histoire ? Rappellez-vous, Monsieur, un de nos chef-d'oeuvres en ce genre, la Conjuration de Venise, de l'Abbé de St. Réal, et l'espece d'intérêt qu'il nous inspire (sans l'avoir peut être voulu) pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur Patrie : on s'afflige presque après cette lecture de voir tant de courage et d'habileté devenus inutiles ; on se reproche ce sentiment, mais il nous saisit malgré nous, et ce n'est que par réflexion qu'on prend part au salut de Venise. Je vous avouerai à cette occasion (contre l'opinion assez généralement établie), que le sujet de *Venise sauvée* me paroit bien plus propre au théâtre que celui de Manlius Capitolinus, quoique ces deux pieces ne different gueres que par les noms et l'état des personnages ; des malheureux qui conspirent pour se rendre libres, sont moins odieux que des sénateurs qui cabalent pour se rendre maîtres.

Mais ce qui paroit, Monsieur, vous avoir choqué le plus dans nos pieces, c'est le rôle qu'on y fait jouer à l'amour. Cette passion, le grand mobile des actions des hommes, est en effet le ressort presque unique du théâtre François ; et rien ne vous paroit plus contraire à la

saine morale que de réveiller par des peintures et des situations séduisantes un sentiment si dangereux. Permettez-moi de vous faire une question avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la société? Ce seroit, je crois, pour elle un grand bien et un grand mal. Mais vous chercheriez en vain à détruire cette passion dans les hommes; il ne paroit pas d'ailleurs que votre dessein soit de la leur interdire, du moins si on en juge par les descriptions intéressantes que vous en faites, et auxquelles toute l'austérité de votre philosophie n'a pu se refuser. Or, si on ne peut, et si on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le coeur des hommes, que reste-t-il à faire, sinon de le diriger vers une fin honnête, et de nous montrer dans des exemples illustres ses fureurs et ses foiblesses, pour nous en défendre ou nous en guérir? Vous convenez que c'est l'objet de nos tragédies; mais vous prétendez que l'objet est manqué par les efforts même que l'on fait pour le remplir, que l'impression du sentiment reste, et que la morale est bientôt oubliée. Je prendrai, Monsieur, pour vous répondre, l'exemple même que vous apportez de la tragédie de Bérenice, où Racine a trouvé l'art de nous intéresser pendant cinq actes avec ces seuls mots, *je vous aime, vous êtes Empereur, et je pars;* et où ce grand Poëte a su réparer par les charmes de son style le défaut d'action et la monotonie de son sujet. Tout spectateur sensible, je l'avoue, sort de cette tragédie le coeur affligé, partageant en quelque maniere le sacrifice qui coûte si cher à Titus, et le désespoir de Béré-

nice abandonnée. Mais quand ce spectateur regarde au fond de son ame, et approfondit le sentiment triste qui l'occupe, qu'y apperçoit-il, Monsieur? un retour affligeant sur le malheur de la condition humaine, qui nous oblige presque toujours de faire céder nos passions à nos devoirs. Cela est si vrai qu'au milieu des pleurs que nous donnons à Bérénice, le bonheur du monde attaché au sacrifice de Titus, nous rend inexorables sur la nécessité de ce sacrifice même dont nous le plaignons; l'intérêt que nous prenons à sa douleur, en admirant sa vertu, se changeroit en indignation s'il succomboit à sa foiblesse. En vain Racine même, tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du coeur, eût essayé de nous représenter ce Prince, entre Bérénice d'un côté et Rome de l'autre, sensible aux prieres d'un peuple qui embrasse ses genoux pour le retenir, mais cédant aux larmes de sa maîtresse: les adieux les plus touchans de ce Prince à ses sujets ne le rendroient que plus méprisable à nos yeux; nous n'y verrions qu'un monarque vil, qui pour satisfaire une passion obscure, renonce à faire du bien aux hommes, et qui va dans les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque chose au contraire adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'est le spectacle de tout un peuple devenu heureux par le courage du Prince: rien n'est plus propre à consoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui souffrent, et l'homme vertueux suspend le cours de ses larmes en essuyant celles des autres. Cette tragédie, Monsieur, a d'ailleurs un autre avantage, c'est de nous rendre

plus grands à nos propres yeux en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puissante et la plus douce de toutes les passions, que pour nous apprendre à la vaincre, en la faisant céder, quand le devoir l'exige, à des intérêts plus pressans et plus chers. Ainsi elle nous flatte et nous éleve tout à la fois, par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendresse de notre ame, et par le courage qu'elle nous inspire pour réprimer ce sentiment dans ses effets, en conservant le sentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour sur nos théâtres étoient dangereuses, ce ne pourroit être tout au plus que chez une nation déjà corrompue, à qui les remedes même serviroient de poison: aussi suis-je persuadé, malgré l'opinion contraire où vous êtes, que les représentations théâtrales sont plus utiles à un peuple qui a conservé ses moeurs, qu'à celui qui auroit perdu les siennes. Mais quand l'état présent de nos moeurs pourroit nous faire regarder la tragédie comme un nouveau moyen de corruption, la plupart de nos pieces me paroissent bien propres à nous rassurer à cet égard. Ce qui devroit, ce me semble, vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons si fréquemment sur nos théâtres, ce n'est pas la vivacité avec laquelle il est peint, c'est le rôle froid et subalterne qu'il y joue presque toujours. L'amour, si on en croit la multitude, est l'ame de nos tragédies; pour moi, il m'y paroît presque aussi rare que dans le monde. La plupart des personnages de Racine même, ont

à mes yeux moins de passion que de métaphysique, moins de chaleur que de galanterie. Qu'est-ce que l'amour dans Mithridate, dans Iphigénie, dans Britannicus, dans Bajazet même, et dans Andromaque, si on en excepte quelques traits des roles de Roxane et d'Hermione? Phedre est peut-être le seul ouvrage de ce grand homme, où l'amour soit vraiment terrible et tragique; encore y est-il défiguré par l'intrigue obscure d'Hippolite et d'Aricie. Arnaud l'avoit bien senti, quand il disoit à Racine: *pourquoi cet Hippolite amoureux?* Le reproche étoit moins d'un casuiste que d'un homme de goût; on sait la réponse que Racine lui fit: *eh, Monsieur, sans cela qu'auroient dit les petits-maitres?* Ainsi c'est à la frivolité de la nation que Racine a sacrifié la perfection de sa piece. L'amour dans Corneille est encore plus languissant et plus déplacé: son génie semble s'être épuisé dans le Cid à peindre cette passion, et il n'y a presqu'aucune de ses autres tragédies que l'amour ne dépare et ne refroidisse. Ce sentiment exclusif et impérieux, si propre à nous consoler de tout, ou à nous rendre tout insupportable, à nous faire jouir de notre existence ou à nous la faire détester, veut être sur le théâtre comme dans nos cœurs, y régner seul et sans partage. Par-tout où il ne joue pas le premier role, il est dégradé par le second. Le seul caractere qui lui convienne dans la tragédie, est celui de la véhémence, du trouble et du désespoir: otez-lui ces qualités, ce n'est plus, si j'ose parler ainsi, qu'une passion commune et bourgeoise. Mais, dira-t-on, en peignant l'amour de la sorte, il deviendra

viendra monotone, et toutes nos pieces se ressembleront. Et pourquoi s'imaginer, comme ont fait presque tous nos auteurs, qu'une piece ne puisse nous intéresser sans amour? Sommes-nous plus difficiles ou plus insensibles que les Athéniens? et ne pouvons-nous pas trouver, à leur exemple, une infinité d'autres sujets capables de remplir dignement le théâtre: les malheurs de l'ambition, le spectacle d'un héros dans l'infortune, la haine de la superstition et des tyrans, l'amour de la patrie, la tendresse maternelle? Ne faisons point à nos Françoises l'injure de penser que l'amour seul puisse les émouvoir, comme si elles n'étoient ni citoyennes ni meres. Ne les avons-nous pas vues s'intéresser à la mort de César, et verser des larmes à Mérope?

Je viens, Monsieur, à vos objections sur la comédie. Vous n'y voyez qu'un exemple continuel de libertinage, de perfidie et de mauvaises moeurs; des femmes qui trompent leurs maris, des enfans qui volent leurs peres, d'honnêtes bourgeois dupés par des fripons de Cour. Mais je vous prie de considérer un moment sous quel point de vue tous ces vices nous sont représentés sur le théâtre. Est-ce pour les mettre en honneur? Nullement; il n'est point de spectateur qui s'y méprenne; c'est pour nous ouvrir les yeux sur la source de ces vices, pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui en eux-mêmes ne blessent point l'honnêteté) une des causes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *George Dandin?* que le

déreglement des femmes est la suite ordinaire des mariages mal assortis, où la vanité a présidé ; dans le *Bourgeois Gentilhomme?* qu'un bourgeois qui veut sortir de son état, avoir une femme de la Cour pour maitresse, et un grand Seigneur pour ami, n'aura pour maîtresse qu'une femme perdue, et pour ami qu'un honnête voleur; dans les scenes d'*Harpagon* et de son fils? que l'avarice des peres produit la mauvaise conduite des enfans; enfin dans toutes, cette vérité si utile, *que les ridicules de la société y sont une source de désordres.* Et quelle maniere plus efficace d'attaquer nos ridicules, que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchans à nos dépens? En vain direz-vous que dans la comédie nous sommes plus frappés du ridicule qu'elle joue, que des vices dont ce ridicule est la source. Cela doit être, puisque l'objet naturel de la comédie est la correction de nos défauts par le ridicule, leur antidote le plus puissant, et non la correction de nos vices, qui demande des remedes d'un autre genre. Mais son effet n'est pas pour cela de nous faire préférer le vice au ridicule; elle nous suppose pour le vice cette horreur qu'il inspire à toute ame bien née : elle se sert même de cette horreur pour combattre nos travers; et il est tout simple que le sentiment qu'elle suppose nous affecte moins (dans le moment de la représentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous, sans que pour cela elle nous fasse prendre le change sur celui de ces deux sentimens qui doit dominer dans notre ame. Si quelques comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable,

et sont presqu'uniquement une école de mauvaises moeurs, on peut comparer leurs auteurs à ces hérétiques, qui pour débiter le mensonge, ont abusé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez, comme une satire cruelle de la vertu, le *Misanthrope* de Moliere, ce chef-d'oeuvre de notre théâtre comique; si néanmoins le *Tartuffe* ne lui est pas encore supérieur, soit par la vivacité de l'action, soit par les situations théâtrales, soit enfin par la variété et la vérité des caracteres. Je ne sais, Monsieur, ce que vous pensez de cette derniere piece, elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous, ne fût-ce que par l'aversion dont on ne peut se défendre pour l'espece d'hommes si odieuse que Moliere y a joués et démasqués. Mais je viens au Misanthrope. Moliere, selon vous, a eu dessein dans cette comédie de rendre la vertu ridicule. Il me semble que le sujet et les détails de la piece, que le sentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre, que l'esprit et la vertu ne suffisent pas pour la société, si nous ne savons compâtir aux foiblesses de nos semblables, et supporter leurs vices même; que les hommes sont encore plus bornés que méchans, et qu'il faut les mépriser sans le leur dire. Quoique le Misanthrope divertisse les spectateurs, il n'est pas pour cela ridicule à leurs yeux: il n'est personne au contraire qui ne l'estime, qui ne soit porté même à l'aimer et à le plaindre. On rit de sa mauvaise humeur, comme de celle

d'un enfant bien né et de beaucoup d'esprit. La seule chose que j'oserois blâmer dans le rôle du Misanthrope, c'est qu'Alceste n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raisonnable et philosophe, que Moliere a voulu lui opposer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru, non pas absolument, comme vous le prétendez, un caractere odieux, mais un caractere mal décidé, plein de sagesse dans ses maximes et de fausseté dans sa conduite. Rien de plus sensé que ce qu'il dit au Misanthrope dans la premiere scene sur la nécessité de s'accommoder au travers des hommes; rien de plus foible que sa réponse aux reproches dont le Misanthrope l'accable sur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un homme dont il ne sait pas le nom. Il ne disconvient pas de l'exagération qu'il a mise dans cet accueil, et donne par-là beaucoup d'avantage au Misanthrope. Il devoit répondre au contraire, que ce qu'Alceste avoit pris pour un accueil exagéré, n'étoit qu'un compliment ordinaire et froid, une de ces formules de politesse dont les hommes sont convenus de se payer réciproquement lorsqu'ils n'ont rien à se dire. Le Misanthrope a encore plus beau jeu dans la scene du sonnet. Ce n'est point Philinte qu'Oronte vient consulter, c'est Alceste; et rien n'oblige Philinte de louer, comme il fait, le sonnet d'Oronte à tort et à travers, et d'interrompre même la lecture par ses fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât son avis, et se borner alors à des discours généraux, et à une approbation foible,

parce qu'il sent qu'Oronte veut être loué, et que dans des bagatelles de ce genre on ne doit la vérité qu'à ses amis; encore faut-il qu'ils ayent grande envie ou grand besoin qu'on la leur dise. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere, l'emportement d'Alceste, qui se pique de vérité dans les choses les plus indifférentes, au risque de blesser ceux à qui il la dit. Cette colere du Misanthrope sur la complaisance de Philinte n'en eût été que plus plaisante, parce qu'elle eût été moins fondée; et la situation des personnages eût produit un jeu de théatre d'autant plus grand, que Philinte eût été partagé entre l'embarras de contredire Alceste et la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperçois, Monsieur, que je donne des leçons à Moliere.

Vous prétendez que dans cette scene du sonnet, le Misanthrope est presque un Philinte; et ses *je ne dis pas cela*, répétés avant que de déclarer franchement son avis, vous paroissent hors de son caractere. Permettez-moi de n'être pas de votre sentiment. Le Misanthrope de Moliere n'est pas un homme grossier, mais un homme vrai; ses *je ne dis pas cela*, surtout de l'air dont il les doit prononcer, font suffisamment entendre qu'il trouve le sonnet détestable; ce n'est que quand Oronte le presse et le pousse à bout, qu'il doit lever le masque et lui rompre en visiere. Rien n'est, ce me semble, mieux menagé et gradué plus adroitement que cette scene; et je dois rendre cette justice à nos spectateurs modernes, qu'il en est peu qu'ils écoutent avec plus de plaisir. Aussi je

ne crois pas que ce chef-d'oeuvre de Moliere (supérieur peut-être de quelques années à son siecle) dût craindre aujourd'hui le sort équivoque qu'il eut à sa naissance; notre parterre, plus fin et plus éclairé qu'il ne l'étoit il y a soixante ans, n'auroit plus besoin du *Médecin malgré lui* pour aller au Misanthrope. Mais je crois en même temps avec vous, que d'autres chef-d'oeuvres du même poëte et de quelques autres, autrefois justement applaudis, auroient aujourd'hui plus d'estime que de succès: notre changement de goût en est la cause; nous voulons dans la tragédie plus d'action, et dans la comédie plus de finesse. La raison en est, si je ne me trompe, que les sujets communs sont presqu'entierement épuisés sur les deux théâtres; et qu'il faut d'un côté plus de mouvement pour nous intéresser à des héros moins connus, et de l'autre plus de recherche et plus de nuance pour faire sentir des ridicules moins apparens.

Le zèle dont vous êtes animé contre la comédie, ne vous permet pas de faire grace à aucun genre, même à celui où l'on se propose de faire couler nos larmes par des situations intéressantes, et de nous offrir dans la vie commune des modeles de courage et de vertu; *autant vaudroit*, dites-vous, *aller au sermon*. Ce discours me surprend dans votre bouche. Vous prétendiez un moment auparavant, que les leçons de la tragédie nous sont inutiles, parce qu'on n'y met sur le théâtre que des héros, auxquels nous ne pouvons nous flatter de ressembler; et vous blâmez à présent les pieces où l'on n'expose à nos yeux que nos

citoyens et nos semblables ; ce n'est plus comme pernicieux aux bonnes moeurs, mais comme insipide et ennuyeux que vous attaquez ce genre. Dites, Monsieur, si vous le voulez, qu'il est le plus facile de tous ; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir : il me semble au contraire qu'aucun genre de pieces n'y est plus propre ; et, s'il m'est permis de juger de l'impression des autres par la mienne, j'avoue que je suis encore plus touché des scenes pathétiques de l'*Enfant prodigue*, que des pleurs d'*Andromaque* et d'*Iphigénie*. Les Princes et les Grands sont trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt qu'aux nôtres. Nous ne voyons, pour ainsi dire, les infortunes des Rois qu'en perspective ; et dans le temps même où nous les plaignons, un sentiment confus semble nous dire pour nous consoler, que ces infortunes sont le prix de la grandeur suprême, et comme les degrés par lesquels la nature approche les Princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette ressource à nous offrir ; ils sont l'image fidele des peines qui nous affligent ou qui nous menacent ; un Roi n'est presque pas notre semblable, et le sort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroît blâmable dans ce genre, ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos Poëtes, est le mélange bizarre qu'ils y ont presque toujours fait du pathétique et du plaisant : deux sentimens si tranchans et si disparates ne sont pas faits pour être voisins ; et quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonstan-

ces bizarres où l'on rit et où l'on pleure à la fois, je demande si toutes les circonstances de la vie sont propres à être représentées sur le théâtre, et si le sentiment *trouble* et mal décidé est préférable au plaisir seul de pleurer, ou même au plaisir seul de rire? *Les hommes sont tous de fer!* s'écrie l'Enfant prodigue, après avoir fait à son valet la peinture odieuse de l'ingratitude et de la dureté de ses anciens amis; *et les femmes?* lui répond le valet, qui ne veut que faire rire le parterre; j'ose inviter l'illustre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots, qui ne sont là que pour défigurer un chef-d'oeuvre. Il me semble qu'ils doivent produire sur tous les gens de goût le même effet qu'un son aigre et discordant qui se feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une musique touchante.

Après avoir dit tant de mal des spectacles, il ne vous restoit plus, Monsieur, qu'à vous déclarer aussi contre les personnes qui les représentent et contre celles qui, selon vous, nous y attirent; et c'est de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la maniere dont vous traitez les comédiens et les femmes. Votre philosophie n'épargne personne, et on pourroit lui appliquer ce passage de l'Ecriture, *et manus ejus contra omnes*. Selon vous, l'habitude où sont les comédiens de revêtir un caractere qui n'est pas le leur, les accoutume à la fausseté. Je ne saurois croire que ce reproche soit sérieux. Vous feriez le procès sur le même principe à tous les Auteurs de pieces de théâtre, bien plus obligés encore que le

comédien, de se transformer dans les personnages qu'ils ont à faire parler sur la scene. Vous ajoutez qu'il est vil de s'exposer aux sifflets pour de l'argent; qu'en faut-il conclure? que l'état de comédien est celui de tous où il est le moins permis d'être médiocre. Mais en récompense, quels applaudissemens plus flatteurs que ceux du théâtre? C'est-là où l'amour-propre ne peut se faire illusion ni sur les succès, ni sur les chûtes; et pourquoi refuserions-nous à un acteur accueilli et desiré du public le droit si juste et si noble de tirer de son talent sa subsistance? Je ne dis rien de ce que vous ajoutez (pour plaisanter sans doute), que les valets en s'exerçant à voler adroitement sur le théâtre, s'instruisent à voler dans les maisons et dans les rues.

Supérieur comme vous l'êtes, par votre caractere et par vos réflexions, à toute espece de préjugés, étoit-ce là, Monsieur, celui que vous deviez préférer pour vous y soumettre et pour le défendre? Comment n'avez-vous pas senti, que si ceux qui représentent nos pieces méritent d'être déshonorés, ceux qui les composent mériteroient aussi de l'être; et qu'ainsi en élevant les uns et en avilissant les autres, nous avons été tout à la fois bien inconséquens et bien barbares? Les Grecs l'ont été moins que nous, et il ne faut point chercher d'autres causes de l'estime où les bons comédiens étoient parmi eux. Ils considéroient Esope par la même raison qu'ils admiroient Euripide et Sophocle. Les Romains, il est vrai, ont pensé différemment; mais chez eux la comédie étoit jouée par des esclaves: occu-

pés de grands objets, ils ne vouloient employer que des esclaves à leurs plaisirs.

La chasteté des comédiennes, j'en conviens avec vous, est plus exposée que celle des femmes du monde, mais aussi la gloire de [illegible] en doit être plus grande : il n'est pas rare d'en voir qui résistent long-temps ; et il seroit plus commun d'en trouver qui résistassent toujours, si elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de considération réelle qu'elles en retirent. Le plus sûr moyen de vaincre les passions, est de les combattre par la vanité : qu'on accorde des distinctions aux comédiennes sages, et ce sera, j'ose le prédire, l'ordre de l'État le plus sévère dans ses moeurs. Mais quand elles voient que d'un côté on ne leur sait aucun gré de se priver d'amans, et que de l'autre il est permis aux femmes du monde d'en avoir, sans en etre moins considérées, comment ne chercheroient-elles pas leur consolation dans des plaisirs qu'elles s'interdiroient en pure perte ?

Vous êtes du moins, Monsieur, plus juste ou plus conséquent que le public ; votre sortie sur nos actrices en a valu une très-violente aux autres femmes. Je ne sais si vous êtes du petit nombre des sages qu'elles ont su quelquefois rendre malheureux, et si par le mal que vous en dites, vous avez voulu leur restituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente censure vous fasse parmi elles beaucoup d'ennemis ; on voit percer à travers vos reproches le goût très pardonnable que vous avez conservé pour elles, peut-être même quelque chose de plus

vif: ce mélange de sévérité et de foiblesse (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera aisément obtenir grace; elles sentiront du moins, et elles vous en sauront gré, qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur, que pour les voir et les juger avec une indifférence philosophique. Mais comment allier cette indifférence avec le sentiment si séduisant qu'elles inspirent? qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles sans intérêt? Essayons néanmoins, pour les apprécier avec justice, sans adulation comme sans humeur, d'oublier en ce moment combien leur société est aimable et dangereuse; relisons Epictete avant que d'écrire, et tenons-nous fermes pour être austeres et graves.

Je n'examinerai point, Monsieur, si vous avez raison de vous écrier, *où trouvera-t-on une femme aimable et vertueuse?* comme le Sage s'écrioit autrefois, *où trouvera-t-on une femme forte?* Le genre-humain seroit bien à plaindre, si l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet aussi rare que vous le dites. Mais si par malheur vous aviez raison, quelle en seroit la triste cause? L'esclavage et l'espece d'avilissement où nous avons mis les femmes; les entraves que nous donnons à leur esprit et à leur ame; le jargon futile, et humiliant pour elles et pour nous, auquel nous avons réduit notre commerce avec elles, comme si elles n'avoient pas une raison à cultiver, ou n'en étoient pas dignes; enfin l'éducation funeste, je dirois presque meurtriere, que nous leur prescrivons, sans leur permettre d'en avoir d'autre; éducation où elles apprennent

presque uniquement à se contrefaire sans cesse, à n'avoir pas un sentiment qu'elles n'étouffent, une opinion qu'elles ne cachent, une pensée qu'elles ne déguisent. Nous traitons la nature en elles, comme nous la traitons dans nos jardins ; nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des nations ont agi comme nous à leur égard, c'est que par-tout les hommes ont été les plus forts, et que par-tout le plus fort est l'oppresseur et le tyran du plus foible. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut les éclairer et leur élever l'ame, est bien capable, en mettant leur vanité à la gêne, de flatter leur amour-propre. On diroit que nous sentons leurs avantages, et que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous dissimuler que dans les ouvrages de goût et d'agrément, elles réussiroient mieux que nous, sur-tout dans ceux dont le sentiment et la tendresse doivent être l'ame ; car quand vous dites qu'*elles ne savent ni décrire, ni sentir l'amour même*, il faut que vous n'ayez jamais lu les lettres d'Héloise, ou que vous ne les ayez lues que dans quelque poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel, talent propre à un temps d'ignorance, où la nature seule donnoit des leçons, peut s'être affoibli dans notre siecle, et que les femmes devenues, à notre exemple, plus coquettes que passionnées, sauront bientôt aimer aussi peu que nous et le dire aussi mal ; mais cera ce la faute de la nature ? A l'egard des ouvrages de génie et de sagacité,

mille exemples nous prouvent que la foiblesse du corps n'y est pas un obstacle dans les hommes ; pourquoi donc une éducation plus solide et plus mâle ne mettroit-elle pas les femmes à portée d'y réussir ? Descartes les jugeoit plus propres que nous à la philosophie, et une Princesse malheureuse a été son plus illustre disciple. Plus inexorable pour elles, vous les traiterez, Monsieur, comme ces peuples vaincus, mais redoutables, que leurs conquérans désarment ; et après avoir soutenu que la culture de l'esprit est pernicieuse à la vertu des hommes, vous en conclurez qu'elle le seroit encore plus à celle des femmes. Il me semble, au contraire, que les hommes devant etre plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables sources de leur bonheur, le genre-humain doit gagner à s'instruire. Si les siecles éclairés ne sont pas moins corrompus que les autres, c'est que la lumiere y est trop inégalement répandue ; qu'elle est resserrée et concentrée dans un trop petit nombre d'esprits ; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont assez de force pour découvrir aux ames communes l'attrait et les avantages du vice, et non pour leur en faire voir les dangers et l'horreur : le grand défaut de ce siecle philosophe est de ne l'être pas encore assez. Mais quand la lumiere sera plus libre de se répandre, plus étendue et plus égale, nous en sentirons alors les effets bienfaisans : nous cesserons de tenir les femmes sous le joug et dans l'ignorance, et elles de séduire, de tromper et de gouverner leurs maîtres. L'amour sera pour lors entre les deux sexes, ce que l'a-

mitié la plus douce et la plus vraie est entre les hommes vertueux ; ou plutôt ce sera un sentiment plus délicieux encore, le complément et la perfection de l'amitié, sentiment qui dans l'intention de la nature devoit nous rendre heureux, et que pour notre malheur nous avons su altérer et corrompre.

Enfin ne nous arrêtons pas seulement, Monsieur, aux avantages que la société pourroit tirer de l'éducation des femmes; ayons de plus l'humanité et la justice de ne pas leur refuser ce qui peut leur adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'esprit et l'exercice des talens sont propres à nous distraire de nos maux, et à nous consoler dans nos peines : pourquoi refuser à la plus aimable moitié du genre-humain, destinée à partager avec nous le malheur d'être, le soulagement le plus propre à le lui faire supporter? Philosophes que la nature a répandus sur la surface de la terre, c'est à vous à détruire, s'il vous est possible, un préjugé si funeste; c'est à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être peres, d'oser les premiers secouer le joug d'un barbare usage, en donnant à leurs filles la même éducation qu'à leurs autres enfans. Qu'elles apprennent seulement de vous, en recevant cette éducation précieuse, à la regarder uniquement comme un préservatif contre l'oisiveté, un rempart contre les malheurs; et non comme l'aliment d'une curiosité vaine, et le sujet d'une ostentation frivole. Voilà tout ce que vous devez et tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique, qui peut les condamner à

paroître ignorantes, mais non pas les forcer à l'être. On vous a vu si souvent, pour des motifs très légers, par vanité ou par humeur, heurter de front les idées de votre siecle : pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde; pour rendre la vie moins amere à ceux qui la tiennent de vous, et que la nature a destinés à vous survivre et à souffrir; pour leur procurer dans l'infortune, dans les maladies, dans la pauvreté, dans la vieillesse, des ressources dont notre injustice les a privées? On regarde communément, Monsieur, les femmes comme très sensibles et très foibles; je les crois au contraire ou moins sensibles ou moins foibles que nous. Sans force de corps, sans talens, sans étude qui puisse les arracher à leurs peines, et les leur faire oublier quelques momens, elles les supportent néanmoins, elles les dévorent, et savent quelquefois les cacher mieux que nous; cette fermeté suppose en elles, ou une ame peu susceptible d'impressions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de situations cruelles auxquelles les hommes ne résistent que par le tourbillon d'occupations qui les entraîne? Les chagrins des femmes seroient-ils moins pénétrans et moins vifs que les nôtres? Ils ne devroient pas l'être. Leurs peines viennent ordinairement du coeur, les nôtres n'ont souvent pour principe que la vanité et l'ambition. Mais ces sentimens étrangers, que l'éducation a portés dans notre ame, que l'habitude y a gravés, et que l'exemple y fortifie, deviennent (à la honte de l'humanité)

plus puissans sur nous que les sentimens naturels; la douleur fait plus périr de Ministres déplacés que d'amans malheureux.

Voilà, Monsieur, si j'avois à plaider la cause des femmes, ce que j'oserois dire en leur faveur; je les défendrois moins sur ce qu'elles sont, que sur ce qu'elles pourroient être. Je ne les louerois point en soutenant avec vous que la pudeur leur est naturelle; ce seroit prétendre que la nature ne leur a donné ni besoins, ni passions: la réflexion peut réprimer les desirs, mais le premier mouvement (qui est celui de la nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la société et les loix ont rendu la pudeur nécessaire aux femmes; et si je fais jamais un livre sur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en sera le premier chapitre. Mais en paroissant moins prévenu que vous pour la modestie de leur sexe, je serai plus favorable à leur conservation; et malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles, soit de les destiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois, Monsieur, et je crains bien de m'en appercevoir trop tard, que le plaisir de m'entretenir avec vous, l'apologie des femmes, et peut-être cet intérêt secret qui nous séduit toujours pour elles, m'ont entraîné trop loin et trop long-temps hors de mon sujet. En voilà donc assez, et peut-être trop, sur la partie de votre lettre qui concerne les spectacles en eux-mêmes, et les dangers de toute espece dont vous les rendez responsables. Rien ne

ne pourra plus leur nuire, si votre écrit n'y réussit pas; car il faut avouer qu'aucun de nos prédicateurs ne les a combattus avec autant de force et de subtilité que vous. Il est vrai que la supériorité de vos talens ne doit pas seule en avoir l'honneur. La plupart de nos orateurs chrétiens, en attaquant la comédie, condamnent ce qu'ils ne connoissent pas: vous avez au contraire étudié, analysé, composé vous-même, pour en mieux juger les effets, le poison dangereux dont vous cherchez à nous préserver; et vous décriez nos pieces de théâtre avec l'avantage non-seulement d'en avoir vu, mais d'en avoir fait. Néanmoins cet avantage même forme contre vous une objection incommode, que vous paroissez avoir sentie en n'osant vous la faire, et à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les spectacles, selon vous, sont nécessaires dans une ville aussi corrompue que celle que vous avez habitée long-temps; et c'est apparemment pour ses habitans pervers, (car ce n'est pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été composées: c'est-à-dire, Monsieur, que vous nous avez traités comme ces animaux expirans, qu'on acheve dans leurs maladies de peur de les voir trop long-temps souffrir. Assez d'autres sans vous auroient pris ce soin; et votre délicatesse n'aura-t-elle rien à se reprocher à notre égard? Je le crains d'autant plus, que le talent dont vous avez montré au théâtre lyrique de si heureux essais, comme musicien et comme poëte, est du moins aussi propre à faire aux spectacles des partisans, que votre éloquence à leur en enlever.

Le plaisir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre ; et vous aurez long-temps la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos écrits contre la comédie auroient pu nous faire.

Il me reste à vous dire un mot sur les deux autres articles de votre lettre, et en premier lieu sur les raisons que vous apportez contre l'établissement d'un théâtre de comédie à Genève. Cette partie de votre ouvrage, je dois l'avouer, est celle qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très indulgens envers nous-mêmes, nous regardons les spectacles comme un aliment nécessaire à notre frivolité ; mais nous décidons volontiers que Genève ne doit point en avoir : pourvu que nos riches oisifs aillent tous les jours pendant trois heures se soulager au théâtre du poids du temps qui les accable, peu leur importe qu'on s'amuse ailleurs ; parce que Dieu, pour me servir d'une de vos plus heureuses expressions, les a doués d'une douceur très méritoire à supporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéressent un peu plus que nous à ce qui les regarde, applaudissent de même à votre sévérité. C'est d'après un desir qui m'a paru presque général dans vos concitoyens, que j'ai proposé l'établissement d'un théâtre dans leur ville, et j'ai peine à croire qu'ils se livrent avec autant de plaisir aux amusemens que vous y substituez. On m'assure même que plusieurs de ces amusemens, quoiqu'en simple projet, alarment déjà vos graves Ministres : qu'ils se récrient surtout contre les danses que vous voulez mettre à la place de la comédie ;

et qu'il leur paroît plus dangereux encore de se donner en spectacle que d'y assister.

Au reste, c'est à vos compatriotes seuls à juger de ce qui peut en ce genre leur être utile ou nuisible. S'ils craignent pour leurs moeurs les effets et les suites de la comédie, ce que j'ai déjà dit en sa faveur, ne les déterminera point à la recevoir, comme tout ce que vous dites contre elle ne la leur fera pas rejetter, s'ils imaginent qu'elle puisse leur etre de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu de mots les raisons que vous apportez contre l'établissement d'un théâtre à Genève, et je soumets cet examen au jugement et à la décision des Genevois.

Vous nous transportez d'abord dans les montagnes du Valais, au centre d'un petit pays dont vous faites une description charmante; vous nous montrez ce qui ne se trouve peut-être que dans ce seul coin de l'univers, des peuples tranquilles et satisfaits au sein de leur famille et de leur travail; et vous prouvez que la comédie ne seroit propre qu'à troubler le bonheur dont ils jouissent. Personne, Monsieur, ne prétendra le contraire; des hommes assez heureux pour se contenter des plaisirs offerts par la nature, ne doivent point y en substituer d'autres : les amusemens qu'on cherche sont le poison lent des amusemens simples; et c'est une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux. Qu'en conclurez-vous pour Genève? L'état présent de cette république est-il susceptible de l'application de ces regles? Je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romanesque

dans la description de ce canton fortuné du Valais, où il n'y a ni haine, ni jalousie, ni querelles, et où il y a pourtant des hommes. Mais si l'âge d'or s'est réfugié dans les rochers voisins de Genève, vos citoyens en sont pour le moins à l'âge d'argent; et dans le peu de temps que j'ai passé parmi eux, ils m'ont paru assez avancés, ou, si vous voulez, assez pervertis, pour pouvoir entendre *Brutus* et *Rome sauvée* sans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre l'établissement d'un théâtre à Genève, c'est l'impossibilité de supporter cette dépense dans une petite ville. Vous pouvez néanmoins vous souvenir, que des circonstances particulieres ayant obligé vos Magistrats, il y a quelques années, de permettre dans la ville-même de Genève un spectacle public, on ne s'apperçut point de l'inconvénient dont il s'agit, ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant, quand il seroit vrai que la recette journaliere ne suffiroit pas à l'entretien du spectacle, je vous prie d'observer que la ville de Genève est, à proportion de son étendue, une des plus riches de l'Europe; et j'ai lieu de croire que plusieurs citoyens opulens de cette ville, qui desireroient d'y avoir un théâtre, fourniroient sans peine à une partie de la dépense: c'est du moins la disposition où plusieurs d'entr'eux m'ont paru être, et c'est en conséquence que j'ai hasardé la proposition qui vous alarme. Cela supposé, il seroit aisé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Genéve un spectacle tous les jours; un ou

deux jours de la semaine suffiroient à cet amusement, et on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple se repose. Ainsi d'un côté le travail ne seroit point ralenti, de l'autre la troupe pourroit être moins nombreuse, et par conséquent moins à charge à la ville; on donneroit l'hiver seul à la comédie, l'été aux plaisirs de la campagne et aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire aussi qu'on ne pût remédier par des loix séveres aux alarmes de vos Ministres sur la conduite des comédiens, dans un Etat aussi petit que celui de Genève, où l'oeil vigilant des Magistrats peut s'étendre au même instant d'une frontiere à l'autre, où la législation embrasse à la fois toutes les parties; où elle est enfin si rigoureuse et si bien exécutée contre les désordres des femmes publiques, et meme contre les désordres secrets. J'en dis autant des loix somptuaires, dont il est toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit Etat: d'ailleurs la vanité même ne sera gueres intéressée à les violer, parce qu'elles obligent également tous les citoyens, et qu'à Genève les hommes ne sont jugés ni par les richesses, ni par les habits. Enfin rien, ce me semble, ne souffriroit dans votre Patrie de l'établissement d'un théâtre, pas même l'ivrognerie des hommes et la médisance des femmes, qui trouvent l'une et l'autre tant de faveur auprès de vous. Mais quand la suppression de ces deux derniers articles produiroit, pour parler votre langage, *un affoiblissement d'Etat*, je serois d'avis qu'on se consolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un philosophe exercé

comme vous aux paradoxes, pour nous soutenir qu'il y a moins de mal à s'enivrer et à médire, qu'à voir représenter Cinna et Polyeucte. Je parle ici d'après la peinture que vous avez faite vous-même de la vie journaliere de vos citoyens; et je n'ignore pas qu'ils se récrient fort contre cette peinture: le peu de séjour, disent-ils, que vous avez fait parmi eux, ne vous a pas laissé le temps de les connoitre, ni d'en fréquenter assez les différens états; et vous avez représenté comme l'esprit général de cette sage république, ce qui n'est tout au plus que le vice obscur et méprisé de quelques sociétés particulieres.

Au reste vous ne devez pas ignorer, Monsieur, que depuis deux ans une troupe de comédiens s'est établie aux portes de Genève, et que Genève et les comédiens s'en trouvent à merveille. Prenez votre parti avec courage, la circonstance est urgente et le cas difficile. Corruption pour corruption, celle qui laissera aux Genevois leur argent dont ils ont besoin, est préférable à celle qui le fait sortir de chez eux.

Je me hâte de finir sur cet article dont la plupart de nos lecteurs ne s'embarrassent gueres, pour en venir à un autre qui les interesse encore moins, et sur lequel par cette raison je m'arrêterai moins encore. Ce sont les sentimens que j'attribue à vos Ministres en matiere de religion. Vous savez, et ils le savent encore mieux que vous, que mon dessein n'a point été de les offenser; et ce motif seul suffiroit aujourd'hui pour me rendre sensible à leurs plaintes, et circonspect dans ma justification.

Je serois très affligé du soupçon d'avoir *violé leur secret*, surtout si ce soupçon venoit de votre part; permettez-moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par lesquels vous supposez que j'ai pu juger de leur doctrine, n'est pas complette. Si je me suis trompé dans l'exposition que j'ai faite de leurs sentimens (d'après leurs ouvrages, d'après des conversations *publiques* où ils ne m'ont pas paru prendre beaucoup d'intérêt à la *Trinité* ni à *l'Enfer*, enfin d'après l'opinion de leurs concitoyens et des autres Eglises reformées), tout autre que moi, j'ose le dire, eût été trompé de même. Ces sentimens sont d'ailleurs une suite nécessaire des principes de la religion Protestante; et si vos Ministres ne jugent pas à propos de les adopter ou de les avouer aujourd'hui, la Logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laissera à moitié chemin. Quand ils ne seroient pas *Sociniens*, il faudroit qu'ils le devinssent, non pour l'honneur de leur religion, mais pour celui de leur Philosophie. Ce mot de *Sociniens* ne doit pas vous effrayer: mon dessein n'a point été de donner un *nom de parti* à des hommes dont j'ai d'ailleurs fait un juste éloge, mais d'exposer par un seul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, et ce qui sera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur Profession de foi, je me borne à vous y renvoyer et à vous en faire juge; vous avouez que vous ne l'avez pas lue, c'étoit peut-être le moyen le plus sûr d'en être aussi satisfait que vous me le paroissez. Ne prenez point cette invitation pour un trait

de satire contre vos Ministres; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenser : en matiere de Profession de foi, il est permis à un catholique de se montrer difficile, sans que des chrétiens d'une communion contraire puissent légitimement en être blessés. L'Eglise Romaine a un langage consacré sur la divinité du verbe, et nous oblige à regarder impitoyablement comme Ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Pasteurs diront qu'ils ne reconnoissent pas l'Eglise Romaine pour leur juge, mais ils souffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous serons réconciliés les uns avec les autres, et j'aurai dit vrai sans les offenser. Ce qui m'étonne, Monsieur, c'est que des hommes qui se donnent pour zélés défenseurs des vérités de la religion *Catholique*, qui voient souvent l'impiété et le scandale, où il n'y en a pas même l'apparence, qui se piquent sur ces matieres d'entendre finesse et de n'entendre point raison, et qui ont *lu* cette Profession de foi de Genève, en ayent été aussi satisfaits que vous, jusqu'à se croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agissoit de rendre tout à la fois ma probité et ma religion suspectes; tout leur a été bon dans ce dessein, et ce n'étoit pas aux Ministres de Genève qu'ils vouloient nuire. Quoi qu'il en soit, je ne sais si les Ecclésiastiques Genevois que vous avez voulu justifier sur leur croyance, seront beaucoup plus contens de vous, qu'ils l'ont été de moi, et si votre mollesse à les défendre leur plaira plus que ma franchise. Vous semblez m'accuser presque uniquement d'*imprudence* à leur égard;

vous

vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere, mais à la mienne ; et vous marquez d'ailleurs assez d'indifférence sur ce Socinianisme dont ils craignent tant d'être soupçonnés. Permettez-moi de douter que cette maniere de plaider leur cause, les satisfasse. Je n'en serois pourtant point étonné, quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouvrage. La rigueur de la morale que vous prêchez les a rendus indulgens sur la tolérance que vous professez avec courage et sans détour. Est-ce à eux qu'il faut en faire honneur, ou à vous, ou peut-être aux progrès inattendus de la Philosophie dans les esprits même qui en paroissoient les moins susceptibles ? Mon article *Genève* n'a pas reçu de leur part le même accueil que votre lettre ; nos Prêtres m'ont presque fait un crime des sentimens hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous ni moi n'aurions prévu ; mais quiconque écrit, doit s'attendre à ces légeres injustices : heureux quand il n'en essuye point de plus graves.

Je suis, avec tout le respect que méritent votre vertu et vos talens, et avec plus de vérité que le Philinte de Moliere,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

D'ALEMBERT.

LETTRE
DE M. SERRE,
Auteur des Essais et des Observations sur les Principes de l'Harmonie;

A Mrs. les Imprimeurs de la nouvelle Édition des Oeuvres de M. Rousseau, *au sujet d'un paragraphe qui le concerne dans l'article* Systême *du Dictionnaire de Musique.*

MESSIEURS,

A l'occasion de quelques lignes du Dictionnaire de Musique de M. Rousseau qui me concernent, j'écrivis en 1769 aux Auteurs du Journal Encyclopédique une lettre qui n'y fut pas imprimée ; elle étoit conçue à-peu-près en ces termes :

„ Messieurs, j'ai été flatté de la maniere „ obligeante dont M. Rousseau en divers en- „ droits de son Dictionnaire a parlé de mes „ *Essais sur les Principes de l'Harmonie :* mais „ j'ai été surpris d'y trouver le paragraphe sui- „ vant, page 474 de l'Edition *in*-8°. *M. Serre* „ *de Genève ayant trouvé les Principes de M.* „ *Rameau insuffisans à bien des égards, imagina* „ *un autre Systême sur le sien, dans lequel il pré-* „ *tend montrer que toute l'Harmonie porte sur* „ *une double Basse-fondamentale ; et comme cet* „ *Auteur, ayant voyagé en Italie, n'ignoroit pas*

„ *les expériences de M. Tartini, il en composa,*
„ *en les joignans avec celles de M. Rameau, un*
„ *Système mixte, qu'il fit imprimer à Paris en*
„ 1753, *sous ce titre : Essais sur les Principes*
„ *de l'Harmonie*, etc. Je puis assurer M.
„ Rousseau que je n'ai jamais été en Italie,
„ et que je n'ai eu aucune connoissance, ni
„ des expériences, ni de la théorie musicale
„ de M. Tartini avant l'année 1756. Ce fut
„ dans ce temps-là seulement qu'étant à Lon-
„ dres, j'eus l'occasion d'en être informé ; un
„ gentilhomme Anglois, nouvellement arrivé
„ d'Italie, m'ayant fait le plaisir de me prêter
„ le *Trattato di Musica*, etc. de ce célebre mu-
„ sicien, imprimé en 1754. Or, le manuscrit
„ de mes *Essais* étoit entre les mains du cen-
„ seur M. l'Abbé Barthélemi avant le mois
„ d'Août 1752, ainsi que le prouve la date
„ de l'*Approbation.* Comme le nom de M. Tar-
„ tini ne paroît point dans cet Ecrit, j'eusse
„ été coupable d'un insigne plagiat, si j'eusse
„ fait usage de ses expériences, ou de sa théo-
„ rie, sans lui en faire le moindre hommage,
„ sans le nommer une seule fois. C'est, Mes-
„ sieurs, ce qui m'engage à vous prier de
„ vouloir bien insérer cette lettre dans votre
„ journal, etc. "

Comme ce paragraphe du Dictionnaire de M. Rousseau qui suppose que j'ai été en Italie, et que j'y ai connu M. Tartini et ses expériences, se trouve copié mot à mot dans le supplément de l'Encyclopédie, Edition de Paris, à l'article *Système* (Musique); c'est pour moi un nouveau motif de protester contre cette supposition, dûe sans doute à quelque mal-en-

tendu, et de vous prier, Messieurs, de vouloir bien placer ce désaveu dans votre Edition des Oeuvres de mon célebre compatriote : je l'aurois déjà mis moi-même, ce désaveu, dans mes *Observations sur les Principes de l'Harmonie*, imprimées à Genève en 1763, si le Dictionnaire de M. Rousseau, imprimé en 1768, l'eût été six ou sept ans plutot. J'ajouterai, et je le dois, que vu la maniere honnête dont M. Rousseau parle de mes *Essais*, etc, en divers articles de son Dictionnaire, et particulierement à la fin du paragraphe même où se trouve la méprise en question, je suis bien persuadé qu'il a cru recommander mon ouvrage, en le faisant envisager comme contenant un système fondé sur les expériences de deux musiciens aussi célebres que M. Tartini et M. Rameau. Mais l'*Analyse critique* du *Traité de Musique* de M. Tartini, laquelle forme la seconde partie de mes *Observations sur les Principes de l'Harmonie*, indique assez le peu d'avantage que j'aurois pu retirer des lumieres ou des expériences de ce célebre musicien de Padoue, si je l'eusse en effet connu avant l'impression de mes *Essais*.

Je suis, etc.

SERRE.

LA DECOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

TRAGÉDIE (*a*).

(*a*) Cette piece et les suivantes en vers sont tirées du Recueil des Oeuvres de M. Rousseau, imprimé à Bruxelles. Les Editeurs de cette Edition avertissent dans un avis préliminaire, qu'elles n'avoient jamais été imprimées. et qu'ils les publient d'après les originaux, la plupart écrits de la main même de l'Auteur.

ACTEURS.

LE CACIQUE, *de l'isle de Guanahan, Conquérant d'une partie des Antilles.*
DIGIZÉ, *épouse du Cacique.*
CARIME, *Princesse Américaine.*
COLOMB, *Chef de la flotte Espagnole.*
ALVAR, *Officier Castillan.*
LE GRAND-PRÊTRE *des Américains.*
NOZIME, *Américain.*
TROUPE *des Sacrificateurs Américains.*
TROUPE *d'Espagnols et d'Espagnoles de la flotte.*
TROUPE *d'Américains et d'Américaines.*

La Scene est dans l'Isle de Guanahan.

LA

DÉCOUVERTE

DU

NOUVEAU MONDE;

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la Forêt sacrée, où les peuples de Guanahan venoient adorer leurs Dieux.

SCENE PREMIERE.

LE CACIQUE, CARIME.

LE CACIQUE.

Seule en ces bois sacrés! eh! qu'y faisoit Carime?

CARIME.

Eh! quel autre que vous devroit le savoir mieux?
De mes tourmens secrets j'importunois les Dieux;
J'y pleurois mes malheurs: m'en faites-vous un crime?

LE CACIQUE.

Loin de vous condamner. j'honore la vertu
Qui vous fait, près des Dieux, chercher la confiance,
Que l'effroi vient d'ôter à mon peuple abattu.
Cent présages affreux, troublant notre assurance,
Semblent du ciel annoncer le courroux:
Si nos crimes ont pu mériter sa vengeance,
Vos voeux l'éloigneront de nous,
En faveur de votre innocence.

CARIME.

Quel fruit espérez-vous de ces détours honteux?
Cruel! vous insultez à mon sort déplorable.
Ah! si l'amour me rend coupable,
Est-ce à vous à blâmer mes feux?

LE CACIQUE.

Quoi! vous parlez d'amour en ces momens funestes!
L'amour échauffe-t-il des coeurs glacés d'effroi?

CARIME.

Quand l'amour est extrême,
Craint-on d'autre malheur
Que la froideur
De ce qu'on aime?
Si Digizé vous vantoit son ardeur,
Lui répondriez-vous de même?

LE CACIQUE.

Digizé m'appartient par des noeuds éternels:
En partageant mes feux, elle a rempli mon trône;
Et quand nous confirmons nos sermens mutuels,
L'amour le justifie, et le devoir l'ordonne.

CARIME.

L'amour et le devoir s'accordent rarement:
Tour-à-tour seulement ils regnent dans une ame.
L'amour forme l'engagement;
Mais le devoir éteint la flâme.
Si l'hymen a pour vous des attraits si charmans,
Redoublez, avec moi, ses doux engagemens:
Mon coeur consent à ce partage:
C'est un usage établi parmi nous.

LE CACIQUE.

Que me proposez-vous, Carime? quel langage!

CARIME.

Tu t'offenses, cruel, d'un langage si doux;
Mon amour et mes pleurs excitent ton courroux.

Tu vas triompher en ce jour!
Ah! si ses yeux ont plus de charmes,
Ton coeur a-t-il autant d'amour!

LE CACIQUE.

Cessez de vains regrets; votre plainte est injuste:
Ici vos pleurs blessent mes yeux.
Carime, ainsi que vous, en cet asyle auguste,
Mon coeur a ses secrets à révéler aux Dieux.

CARIME.

Quoi! barbare, au mépris tu joins enfin l'outrage!
Va, tu n'entendras plus d'inutiles soupirs:
A mon amour trahi tu préferes ma rage;
Il faudra te servir au gré de tes desirs.

LE CACIQUE.

Que son sort est à plaindre!
Mais les fureurs n'obtiendront rien.
Pour un coeur fait comme le mien,
Ses pleurs étoient bien plus à craindre.

SCENE II.

LE CACIQUE, *seul.*

Lieu terrible, lieu révéré,
Séjour des Dieux de cet empire,
Déployez dans les coeurs votre pouvoir sacré:
Dieux! calmez un peuple égaré;
De ses sens effrayés dissipez ce délire.
Ou si votre puissance enfin n'y peut suffire,
N'usurpez plus un nom vainement adoré.
Je me le cache en vain, moi-même je frissonne;

Une sombre terreur m'agite malgré moi.
Cacique malheureux, ta vertu t'abandonne ;
Pour la premiere fois ton courage s'étonne ;
La crainte et la frayeur se font sentir à toi.
Lieu terrible, lieu révéré,
Séjour des Dieux de cet empire,
Déployez dans les coeurs votre pouvoir sacré :
Rassurez un peuple égaré ;
De ses sens effrayés dissipez ce délire.
Ou si votre puissance etc.
N'usurpez plus etc.
Mais quel est le sujet de ces craintes frivoles ?
Les vains pressentimens d'un peuple épouvanté,
Les mugissemens des idoles,
Ou l'aspect effrayant d'un astre ensanglanté ?
Ah ! n'ai-je tant de fois enchaîné la victoire,
Tant vaincu de rivaux, tant obtenu de gloire,
Que pour la perdre enfin par de si foibles coups !
Gloire frivole ! eh, sur quoi comptons-nous ?
Mais je vois Digizé, cher objet de ma flâme ;
Tendre épouse, ah ! mieux que les Dieux,
L'éclat de tes beaux yeux
Ranimera mon ame.

SCENE III.

DIGIZÉ, LE CACIQUE.

DIGIZÉ.

Seigneur, vos sujets éperdus
Saisis d'effroi, d'horreur, cédent à leurs alarmes ;
Et parmi tant de cris, de soupirs et de larmes,
C'est pour vous qu'ils craignent le plus.
Quel que soit le sujet de leur terreur mortelle,

Ah! fuyons, cher époux, fuyons; sauvons vos jours.
Par une crainte, hélas! qui menace leur cours,
Mon coeur sent une mort réelle.

LE CACIQUE.

Moi, fuir! leur Cacique, leur Roi!
Leur pere, enfin! L'esperes-tu de moi?
Sur la vaine terreur dont ton esprit se blesse,
Moi, fuir! ah! Digizé, que me proposes-tu?
Un coeur chargé d'une foiblesse,
Conserveroit-il ta tendresse,
En abandonnant la vertu?
Digizé, je chéris le noeud qui nous assemble;
J'adore tes appas, ils peuvent tout sur moi:
Mais j'aime encor mon peuple autant que toi;
Et la vertu plus que tous deux ensemble.

SCENE IV.

NOZIME, LE CACIQUE, DIGIZÉ.

NOZIME.

Par votre ordre, Seigneur, les prêtres rassemblés,
Vont bientôt en ces lieux commencer le mystere.

LE CACIQUE.

Et les peuples?

NOZIME.

Toujours également troublés,
Ils tremblent au récit d'un mal imaginaire.
Ils disent qu'en ces lieux des enfans du Soleil
Doivent bientôt descendre, en superbe appareil.
Tout tremble à leur nom seul; et ces hommes terribles,
Affranchis de la mort, aux coups inaccessibles,

Doivent tout asservir à leur pouvoir fatal :
Trop fiers d'être immortels, leur orgueil sans égal
Des rois fait leurs sujets, des peuples leurs esclaves;
Leurs récits effrayans étonnent les plus braves.
J'ai vainement cherché les auteurs insensés
De ces bruits . . . .

LE CACIQUE.

Laissez-nous, Nozime : c'est assez.

DIGIZÉ.

Grands Dieux ! que produira cette terreur publique?
Quel sera ton destin, infortuné Cacique ?
Hélas ! ce doute affreux ne trouble-t-il que moi ?

LE CACIQUE.

Mon sort est décidé : je suis aimé de toi.
Dieux puissans, Dieux jaloux de mon bonheur suprême,
Des fiers enfans du ciel secondez les projets;
Armez à votre gré la terre, l'enfer même :
Je puis braver et la foudre et vos traits.
Déployez contre moi votre injuste vengeance;
J'en redoute peu les effets :
Digizé seule en sa puissance
Tient mon bonheur et mes succès.
Dieux puissans, Dieux jaloux de mon bonheur suprême,
Des fiers enfans du ciel secondez les projets;
Armez à votre gré la terre, l'enfer même :
Je puis braver et la foudre et vos traits.

DIGIZÉ.

Où vous emporte un excès de tendresse ?
Ah ! n'irritons point les Dieux :
Plus on prétend braver les Cieux,
Plus on sent sa propre foiblesse.
Ciel, protecteur de l'innocence,

Eloigne nos dangers, dissipe notre effroi.
Eh! des foibles humains qui prendra la défense,
S'ils n'osent espérer en toi!
Du plus parfait amour la flâme légitime
Auroit elle offensé tes yeux?
Ah! si des feux si purs devant toi sont un crime,
Détruis la race humaine, et ne fais que des Dieux.
Ciel, protecteur de l'innocence,
Eloigne nos dangers, dissipe notre effroi.
Eh! des foibles humains qui prendra la défense,
S'ils n'osent espérer en toi!

LE CACIQUE.

Chere épouse, suspends d'inutiles alarmes :
Plus que de vains malheurs tes pleurs me vont coûter.
Ai-je, quand tu verses des larmes,
De plus grands maux à redouter?
Mais j'entends retentir les instrumens sacrés ;
Les prêtres vont paroître :
Gardez-vous de laisser connoître
Le trouble auquel vous vous livrez.

SCENE V.

LE CACIQUE, LE GRAND-PRÊTRE, DIGIZÉ, TROUPE DE PRÊTRES.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'EST ici le séjour de nos Dieux formidables ;
Ils rendent en ces lieux leurs arrêts redoutables :
Que leur présence en nous imprime un saint respect !
Tout doit frémir à leur aspect.

LE CACIQUE.

Prêtres sacrés des Dieux qui protegez ces isles,
Implorez leurs secours sur mon peuple et sur moi,
Obtenez d'eux qu'ils bannissent l'effroi
Qui vient troubler ces lieux tranquilles.
Des présages affreux
Répandent l'épouvante ;
Tout gémit dans l'attente
De cent maux rigoureux.
Par vos accens terribles,
Evoquez les destins :
Si nos maux sont certains,
Ils seront moins sensibles.

LE GRAND-PRÊTRE,

alternativement avec le Choeur.

Ancien du monde, Être des jours,
Sois attentif à nos prieres.
Soleil, suspends ton cours,
Pour éclairer nos mysteres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Dieux, qui veillez sur cet empire,
Manifestez vos soins, soyez nos protecteurs.
Bannissez de vaines terreurs,
Un signe seul peut vous suffire :
Le vil effroi peut-il frapper des coeurs
Que votre confiance inspire ?

CHOEUR.

Ancien du monde, Être des jours,
Sois attentif à nos prieres.
Soleil, suspends ton cours,
Pour éclairer nos mysteres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Conservez à son peuple un prince généreux !
Que de votre pouvoir digne dépositaire,
Il soit heureux comme les Dieux ;
Puisqu'il remplit leur ministere,
Et qu'il est bienfaisant comme eux.

CHOEUR.

Anciens du monde, etc.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en est assez. Que l'on fasse silence.
De nos rites sacrés déployons la puissance.
Que vos sublimes sons, vos pas mystérieux,
De l'avenir, soustrait aux mortels curieux,
Dans mon coeur inspiré portent la connoissance.
Mais la fureur divine agite mes esprits,
Mes sens sont étonnés, mes regards éblouis ;
La nature succombe aux efforts réunis
De ces ébranlemens terribles . . . .
Non, des transports nouveaux affermissent mes sens,
Mes yeux, avec effort, percent la nuit des temps . . . .
Ecoutez du destin les décrets inflexibles :
Cacique infortuné,
Tes exploits sont flétris, ton regne est terminé.
Ce jour en d'autres mains fait passer ta puissance.
Tes peuples asservis sous un joug odieux
Vont perdre, pour jamais, les plus chers dons des cieux,
Leur liberté, leur innocence.
Fiers enfans du soleil, vous triomphez de nous ;
Vos arts sur nos vertus vous donnent la victoire.
Mais quand nous tombons sous vos coups,
Craignez de payer cher nos maux et votre gloire.
Des nuages confus naissent de toutes parts. . . .
Les siecles sont voilés à mes foibles regards.

LE CACIQUE.

De vos arts mensongers cessez les vains prestiges.

Les prêtres se retirent, après quoi l'on entend le choeur suivant, derriere le théâtre.

CHOEUR *derriere le théâtre.*

O ciel ! ô ciel ! quels prodiges nouveaux !
Et quels monstres aîlés paroissent sur les eaux !

DIGIZÉ.

Dieux ! quels sont ces nouveaux prodiges ?

CHOEUR *derriere le théâtre.*

O ciel ! ô ciel, etc.

LE CACIQUE.

L'effroi trouble les yeux de ce peuple timide ;
Allons appaiser ses transports.

DIGIZÉ.

Seigneur, où courez-vous ? quel vain espoir vous guide ?
Contre l'arrêt des Dieux que servent vos efforts !
Mais il ne m'entend plus ; il fuit. Destin sévere,
Ah ! ne puis-je du moins, dans ma douleur amere,
Sauver un de ses jours, au prix de mille morts.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

Le théâtre représente un rivage entrecoupé d'arbres et de rochers. On voit dans l'enfoncement débarquer la flotte Espagnole, au son des trompettes et des timbales.

SCENE PREMIERE.

COLOMB, ALVAR, TROUPE D'ESPAGNOLS ET D'ESPAGNOLES.

CHOEUR.

Triomphons, triomphons sur la terre et sur l'onde,
Donnons des loix à l'univers.
Notre audace, en ce jour, découvre un nouveau monde;
Il est fait pour porter nos fers.

COLOMB, *tenant d'une main une épée nue, et de l'autre l'étendard de Castille.*

Climats dont à nos yeux s'enrichit la nature,
Inconnus aux humains, trop négligés des cieux,
Perdez la liberté :
(Il plante l'étendard en terre.)
Mais portez, sans murmure,
Un joug encor plus précieux.
Chers compagnons, jadis l'Argonaute timide
Eternisa son nom dans les champs de Colchos.
Aux rives de Gadès, l'impétueux Alcide
Borna sa course et ses travaux.
Un art audacieux, en nous servant de guide,
De l'immense Océan nous a soumis les flots.

Mais qui célébrera notre troupe intrépide,
A l'égal de tous ces héros ?
Célébrez ce grand jour d'éternelle mémoire ;
Entrez par les plaisirs au chemin de la gloire :
Que vos yeux enchanteurs brillent de toutes parts ;
De ce peuple sauvage étonnez les regards.

CHOEUR.

Célébrons ce grand jour d'éternelle mémoire ;
Que nos yeux enchanteurs brillent de toutes parts.

On danse.

ALVAR.

Fiere Castille, étends par-tout tes loix,
Sur toute la nature exerce ton empire ;
Pour combler tes brillans exploits,
Un monde entier n'a pu suffire.
Maîtres des élémens, héros dans les combats,
Répandons en ces lieux la terreur, le ravage :
Le ciel en fit notre partage,
Quand il rendit l'abord de ces climats
Accessible à notre courage.
Fiere Castille, etc.

Danses guerrieres.

UNE CASTILLANE.

Volez, conquérans redoutables,
Allez remplir de grands destins :
Avec des armes plus aimables,
Nos triomphes sont plus certains.
Qu'ici d'une gloire immortelle
Chacun se couronne à son tour :
Guerriers, vous y portez l'empire d'Isabelle,
Nous y portons l'empire de l'amour.
Volez, conquérans, etc.

Danses.

ALVAR ET LA CASTILLANE.

Jeunes beautés, guerriers terribles,
Unissez-vous, soumettez l'univers.
Si quelqu'un se dérobe à des coups invincibles,
Par de beaux yeux qu'il soit chargé de fers.

COLOMB.

C'est assez exprimer notre allégresse extrême,
Nous devons nos momens à de plus doux transports.
Allons aux habitans qui vivent sur ces bords,
De leur nouveau destin porter l'arrêt suprême.
Alvar, de nos vaisseaux ne vous éloignez pas;
Dans ces détours cachés dispersez vos soldats.
La gloire d'un guerrier est assez satisfaite,
S'il peut favoriser une heureuse retraite:
Allez; si nous avons à livrer des combats,
Il sera bientôt temps d'illustrer votre bras.

CHOEUR.

Triomphons, triomphons sur la terre et sur l'onde;
Portons nos loix au bout de l'univers:
Notre audace, en ce jour, découvre un nouveau monde:
Nous sommes faits pour lui donner des fers.

SCENE II.

CARIME *seule.*

TRANSPORTS de ma fureur, amour, rage funeste,
Tyrans de la raison, où guidez-vous mes pas?
C'est assez déchirer mon coeur par vos combats;
Ah! du moins éteignez un feu que je déteste,
Par mes pleurs ou par mon trépas.
Mais je l'espere en vain, l'ingrat y regne encore;

Ses outrages cruels n'ont pu me dégager.
Je reconnois toujours, hélas! que je l'adore,
Par mon ardeur à m'en venger.
Transports de ma fureur, etc.
Mais que servent ces pleurs ? . , . . Qu'elle pleure
elle-même.
C'est ici le séjour des enfans du soleil,
Voilà de leur abord le superbe appareil :
Qu'y viens-je faire, hélas ! dans ma fureur extrême?
Je viens leur livrer ce que j'aime,
Pour leur livrer ce que je hais !
Oses-tu l'espérer, infidele Carime ?
Les fils du ciel sont-ils faits pour le crime?
Ils détesteront tes forfaits.
Mais s'ils avoient aimé...s'ils ont des coeurs sensibles!
Ah ! sans doute ils le sont, s'ils ont reçu le jour.
Le ciel peut-il former des coeurs inaccessibles
Aux tourmens de l'amour !

SCENE III.

ALVAR, CARIME.

ALVAR.

Que vois-je ! Quel éclat ! Ciel ! Comment tant de
charmes
Se trouvent ils en ces déserts !
Que serviront ici la valeur et les armes?
C'est à nous d'y porter les fers.

CARIME, *en action de se prosterner.*

Je suis encor, seigneur, dans l'ignorance
Des hommages qu'on doit. . . .

ALVAR, *la retenant.*

J'en puis avoir reçus ;
Mais où brille votre présence,
C'est à vous seule qu'ils sont dûs.

CARIME.

Quoi donc! refusez-vous, Seigneur, qu'on vous adore?
N'êtes-vous pas des Dieux !

ALVAR.

On ne doit adorer que vous seule en ces lieux,
Au titre de héros nous aspirons encore.
Mais daignez m'instruire à mon tour,
Si mon coeur en ce lieu sauvage
Doit en vous admirer l'ouvrage
De la nature ou de l'amour ?

CARIME.

Vous séduisez le mien par un si doux langage;
Je n'en attendois pas de tels en ce séjour.

ALVAR.

L'amour veut par mes soins réparer en ce jour
Ce qu'ici vos appas ont de désavantage :
Ces lieux grossiers ne sont pas faits pour vous;
Daignez nous suivre en un climat plus doux.
Avec tant d'appas en partage,
L'indifférence est outrage
Que vous ne craindrez pas de nous.

CARIME.

Je ferai plus encor; et je veux que cette isle,
Avant la fin du jour, reconnoisse vos loix.
Les peuples effrayes vont d'asyle en asyle
Chercher leur sûreté dans le fond de nos bois:
Le Cacique lui-même en d'obscures retraites
A déposé ses biens les plus chéris.

Je connois les détours de ces routes secretes.
Des otages si chers....

ALVAR.

Croyez-vous qu'à ce prix
Nos coeurs soient satisfaits d'emporter la victoire?
Notre valeur suffit pour nous la procurer.
Vos soins ne servitoient qu'à ternir notre gloire,
Sans la mieux assurer.

CARIME.

Ainsi, tout se refuse à ma juste colere !

ALVAR.

Juste ciel, vous pleurez! ai-je pu vous déplaire?
Parlez, que falloit-il ?....

CARIME.

Il falloit me venger.

ALVAR.

Quel indigne mortel a pu vous outrager?
Quel monstre a pu former ce dessein téméraire ?

CARIME.

Le Cacique.

ALVAR.

Il mourra : c'est fait de son destin.
Tous moyens sont permis pour punir une offense.
Pour courir à la gloire il n'est qu'un seul chemin :
Il en est cent pour la vengeance.
Il faut venger vos pleurs et vos appas.
Mais mon zèle empressé n'est pas ici le maître ;
Notre chef, en ces lieux, va bientôt reparoître :
Je vais tout préparer pour marcher sur vos pas.

ENSEMBLE.

Vengeance, amour, unissez-vous ;
Portez par-tout le ravage.
Quand vous animez le courage,
Rien ne résiste à vos coups.

ALVAR.

La colere en est plus ardente,
Quand ce qu'on aime est outragé.

CARIME.

Quand l'amour en haine est changé,
La rage est cent fois plus puissante.

ENSEMBLE.

Vengeance, amour, unissez-vous, etc.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre change et représente les appartemens du Cacique.

SCENE PREMIERE.

DIGIZÉ *seule.*

TOURMENS des tendres coeurs, terreurs, craintes
fatales,
Tristes pressentimens, vous voilà donc remplis!
Funeste trahison d'une indigne rivale,
Noirs crimes de l'amour, restez-vous impunis?
Hélas! dans mon effroi timide,
Je ne soupçonnois pas, cher et fidele époux,
De quelle main perfide
Te viendroient de si rudes coups.
Je connois trop ton coeur: le sort qui nous sépare
Terminera tes jours;
Et je n'attendrai pas qu'une main moins barbare
Des miens vienne trancher le cours.
Tourmens des tendres coeurs, terreurs, craintes fa-
tales, etc.
Cacique redouté, quand cette heureuse rive
Retentissoit par-tout de tes faits glorieux,
Qui t'eût dit qu'on verroit ton épouse captive
Dans le palais de tes ayeux!

SCENE

SCENE II.

DIGIZÉ, CARIME.

DIGIZÉ.

VENEZ-VOUS insulter à mon sort déplorable ?

CARIME.

Je viens partager vos ennuis.

DIGIZÉ.

Votre fausse pitié m'accable
Plus que l'état même où je suis.

CARIME.

Je ne connois point l'art de feindre :
Avec regret je vois couler vos pleurs.
Mon désespoir a causé vos malheurs ;
Mais mon coeur commence à vous plaindre,
Sans pouvoir guérir vos douleurs.
Renonçons à la violence,
Quand le coeur se croit outragé :
A peine a-t-on puni l'offense,
Qu'on sent moins le plaisir que donne la vengeance
Que le regret d'être vengé.

DIGIZÉ.

Quand le remede est impossible,
Vous regrettez les maux où vous me réduisez ;
C'est quand vous les avez causés
Qu'il y falloit être sensible.

ENSEMBLE.

Amour, amour, tes cruelles fureurs,
Tes injustes caprices,

Ne cesseront-ils point de tourmenter les coeurs ?
Fais-tu de nos supplices
Tes plus cheres douceurs ?
Nos tourmens font-ils tes délices ?
Te nourris-tu de nos pleurs ?
Amour, amour, tes cruelles fureurs,
Tes injustes caprices
Ne cesseront-ils point de tourmenter les coeurs ?

CARIME.

Quel bruit ici se fait entendre !
Quels cris ! Quels sons étincelans !

DIGIZÉ.

Du Cacique en fureur les transports violens......
Si c'étoit lui.... Grands dieux ! qu'ose-t-il entreprendre ?
Le bruit redouble, hélas ! peut-être il va périr :
Ciel ! juste ciel, daigne le secourir.

(On entend des décharges de Mousqueterie qui se mêlent au bruit de l'orchestre.)

ENSEMBLE.

Dieux ! quel fracas, quel bruit, quels éclats de tonnerre !
Le soleil irrité renverse-t-il la terre !

SCÈNE III.

COLOMB, *suivi de quelques guerriers*, DIGIZÉ, CARIME.

COLOMB.

C'est assez. Epargnons de foibles ennemis.
Qu'ils sentent leur foiblesse avec leur esclavage ;
Avec tant de fierté, d'audace et de courage,
Ils n'en seront que plus punis.

DIGIZÉ.

Cruels! qu'avez-vous fait?... Mais ô ciel! c'est lui-même.

SCENE IV.

ALVAR, LE CACIQUE *désarmé, et les Acteurs précédens.*

ALVAR.

Je l'ai surpris, qui seul, ardent et furieux,
Cherchoit à pénétrer jusqu'en ces mêmes lieux.

COLOMB.

Parle, que voulois-tu dans ton audace extrême?

LE CACIQUE.

Voir Digizé, t'immoler, et mourir.

COLOMB.

Ta barbare fierté ne peut se démentir:
Mais, réponds, qu'attends-tu de ma juste colere?

LE CACIQUE.

Je n'attends rien de toi; va, remplis tes projets.
Fils du soleil, de tes heureux succès
Rends grace aux foudres de ton pere,
Dont il t'a fait dépositaire.
Sans ces foudres brûlans, ta troupe en ces climats
N'auroit trouvé que le trépas.

COLOMB.

Ainsi donc ton arrêt est dicté par toi-même!

CARIME.

Calmez votre colere extrême;
Accordez aux remords, prêts à me déchirer,
De deux tendres époux la vie et la couronne.
J'ai fait leurs maux, je veux les réparer :
Ou si votre rigueur l'ordonne,
Avec eux je veux expirer.

COLOMB.

Daignent-ils recourir à la moindre priere?

LE CACIQUE.

Vainement ton orgueil l'espere,
Et jamais mes pareils n'ont prié que les Dieux.

CARIME *à Alvar.*

Obtenez ce bienfait, si je plais à vos yeux.

CARIME, ALVAR, DIGIZÉ.

Excusez deux époux, deux amans trop sensibles,
Tout leur crime est dans leur amour.
Ah! si vous aimiez un jour,
Voudriez-vous, à votre tour,
Ne rencontrer que des coeurs inflexibles?

CARIME.

Ne vous rendrez-vous point?

COLOMB.

Allez, je suis vaincu.
Cacique malheureux, remonte sur ton trône.
(On lui rend son épée.)
Reçois mon amitié, c'est un bien qui t'est dû.
Je songe, quand je te pardonne,
Moins à leurs pleurs qu'à ta vertu.
(A Carime.)
Pour ces tristes climats la vôtre n'est pas née.

Sensible aux feux d'Alvar, daignez les couronner.
Venez montrer l'exemple à l'Espagne étonnée,
Quand on pourroit punir, de savoir pardonner.

LE CACIQUE.

C'est toi qui viens de le donner ;
Tu me rends Digizé, tu m'as vaincu par elle.
Tes armes n'avoient pu dompter mon coeur rebelle,
Tu l'as soumis par tes bienfaits.
Sois sûr dès cet instant, que tu n'auras jamais
D'ami plus empressé, de sujet plus fidelle.

COLOMB.

Je te veux pour ami, sois sujet d'Isabelle.
Vante-nous désormais ton éclat prétendu,
Europe : en ce climat sauvage,
On éprouve autant de courage,
On y trouve plus de vertu.
O vous que, des deux bouts du monde,
Le destin rassemble en ces lieux,
Venez, peuples divers, former d'aimables jeux !
Qu'à vos concerts l'écho réponde :
Enchantez les coeurs et les yeux.
Jamais une plus digne fête
N'attira vos regards.
Nos jeux sont les enfans des arts,
Et le monde en est la conquête.
Hâtez-vous, accourez, venez de toutes parts ;
O vous! que des deux bouts du monde
Le destin rassemble en ces lieux,
Venez former d'aimables jeux.

Plus loin que Phoebus n'étend
Sa carriere,
Plus loin qu'il ne répand
Sa lumiere,
L'amour fait sentir ses feux.
Soleil! tu fais nos jours, l'amour les rend heureux.
Voguons, etc.

CHOEUR.

Répandons dans tout l'univers
Et nos trésors et l'abondance;
Unissons par notre alliance
Deux mondes séparés par l'abîme des mers.

Fin du troisième et dernier Acte.

AIR

Ajouté à la fin du troisième Acte.

DIGIZÉ.

Triomphe, amour, regne en ces lieux;
Retour de mon bonheur, doux transport de ma flâme,
Plaisirs charmans, plaisirs des Dieux,
Enchantez, enivrez mon ame;
Coulez, torrens délicieux.
Fille de la vertu, tranquillité charmante,
Tu n'exclus point des coeurs l'aimable volupté.
Les doux plaisirs font la félicité;
Mais c'est toi qui la rend constante.

FRAGMENS

D'IPHIS,

TRAGÉDIE.

Pour l'Académie Royale de Musique.

ACTEURS.

ORTULE, *Roi d'Elide.*

PHILOXIS, *Prince de Micenes.*

ANAXARETTE, *fille du feu Roi d'Elide.*

ELISE, *Princesse de la cour d'Ortule.*

IPHIS, *Officier de la maison d'Ortule.*

ORANE, *suivante d'Elise.*

UN CHEF *des guerriers de Philoxis.*

CHOEUR *des guerriers.*

CHOEUR *de la suite d'Anaxarette.*

CHOEUR *de Dieux et de Déesses.*

CHOEUR *de sacrificateurs et de peuples.*

CHOEUR *de furies dansantes.*

IPHIS,

TRAGÉDIE.

Le théâtre représente un rivage, et dans le fond, une mer couverte de vaisseaux.

SCENE PREMIERE.

ÉLISE, ORANE.

ORANE.

PRINCESSE, enfin, votre joie est parfaite;
Rien ne troublera plus vos feux.
Philoxis de retour, Philoxis amoureux,
Vient d'obtenir du Roi la main d'Anaxarette;
Elle consent sans peine à ce choix glorieux:
L'aspect d'un Souverain puissant, victorieux,
Efface dans son coeur la plus vive tendresse.
Le trop constant Iphis n'est plus rien à ses yeux;
La seule grandeur l'intéresse.

ÉLISE.

En vain tout paroît conspirer
A favoriser ma flâme;
Je n'ose point encor, cher Orane, espérer
Qu'il devienne sensible aux tourmens de mon ame:
Je connois trop Iphis, je ne puis m'en flatter.
Son coeur est trop constant, son amour est trop tendre:
Non, rien ne pourra l'arrêter;
Il saura même aimer, sans pouvoir rien prétendre.

ORANE.

Eh quoi! vous penseriez qu'il osât refuser
Un coeur qui bornoit les voeux de cent Monarques.

ÉLISE.

Hélas! il n'a déjà que trop su mépriser
De mes feux les plus tendres marques.

ORANE.

Pourroit-il oublier sa naissance, son rang,
Et l'éclat dont brille le sang
Duquel les Dieux vous ont fait naître?

ÉLISE.

Quels que soient les ayeux dont il a reçu l'être,
Iphis sait mériter un plus illustre sort,
Et par un courageux effort,
Se frayer le chemin d'une cour plus brillante.
Ses aimables vertus, sa tendresse éclatante,
Ont su lui captiver mon coeur.
Je me ferois honneur
D'une semblable foiblesse,
Si pour répondre à mon ardeur
L'ingrat employoit sa tendresse :
Mais, peu touché de ma grandeur,
Et moins encor de mon amour extrême,
Il a beau savoir que je l'aime,
Je n'en suis pas mieux dans son coeur.
Il ose soupirer pour la fille d'Ortule :
Elle-même jusqu'à ce jour
A su partager son amour;
Et malgré sa fierté, malgré tout son scrupule,
Je l'ai vu s'attendrir et l'aimer à son tour.
Seule, de son secret je tiens la confidence;
Elle m'a fait l'aveu de leurs plus tendres feux.
Oh! qu'une telle confiance
Est dure à supporter pour mon coeur amoureux.

ORANE.

Quel que soit l'excès de sa flâme ;
Elle brise aujourd'hui les noeuds les plus charmans.
Si l'amour régnoit bien dans le fond de son ame,
Oublieroit-elle ainsi les voeux et les sermens ?
Laissez agir le temps, laissez agir vos charmes.
Bientôt Iphis, irrité des mépris
De la beauté dont son coeur est épris,
Va vous rendre les armes.

AIR.

Pour finir vos peines
Amour va lancer ses traits.
Faites briller vos attraits,
Formez de douces chaînes.
Pour finir vos peines
Amour va lancer ses traits.

ÉLISE.

Orane, malgré moi, la crainte m'intimide.
Hélas ! je sens couler mes pleurs.
Iphis, que tu serois perfide,
Si, sans les partager, tu voyois mes douleurs.
Mais c'est assez tarder ; cherchons Anaxarette.
Philoxis en ces lieux lui prépare une fête ;
Je dois l'accompagner. Orane, suivez-moi.

SCENE II.

IPHIS *seul.*

AMOUR, que de tourmens j'endure sous ta loi!
Que mes maux sont cruels! que ma peine est extrême!
Je crains de perdre ce que j'aime.
J'ai beau m'assurer sur son coeur;
Je sens, hélas, que son ardeur
M'est une trop foible assurance
Pour me rendre mon espérance.
Je vois déjà sur ce rivage
Un rival orgueilleux, couronné de lauriers;
Au milieu de mille guerriers,
Lui présenter un doux hommage:
En cet état ose-t-on refuser
Un amant tout couvert de gloire?
Hélas! je ne puis accuser
Que sa grandeur et sa victoire!
De funestes pressentimens
Tour-à-tour dévorent mon ame;
Mon trouble augmente à tous momens.
Anaxarette ..... Dieux ..... trahiriez-vous ma flâme?

AIR.

Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidelle!
Elise étoit charmante et belle,
J'ai cent fois refusé son coeur.
Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidelle!

SCENE III.

LE ROI, PHILOXIS.

LE ROI.

Prince, je vous dois aujourd'hui
L'éclat dont brille la couronne ;
Votre bras est le seul appui
Qui vient de rassurer mon trône :
Vous avez terrassé mes plus fiers ennemis.
Tout parle de votre victoire.
Des sujets révoltés vouloient ternir ma gloire ;
Votre valeur les a soumis :
Jugez de la grandeur de ma reconnoissance
Par l'excès du bienfait que j'ai reçu de vous.
Vous possédez déjà la suprême puissance ;
Soyez encore heureux époux.
Je dispose d'Anaxarette ;
Ortule ; en expirant, m'en laissa le pouvoir :
Philoxis, si sa main peut flatter votre espoir,
A former cet hymen aujourd'hui je m'apprête.

PHILOXIS.

Que ne vous dois-je point, Seigneur !
Que mes plaisirs sont doux, qu'ils sont remplis de charmes !
Ah ! l'heureux succès de mes armes
Est bien payé par un si grand bonheur !

AIR.

Tendre amour, aimable espérance,
Régnez à jamais dans mon coeur.
Je vois récompenser la plus parfaite ardeur,

Je reçois aujourd'hui le prix de ma constance
Ce que j'ai senti de souffrance
N'est rien auprès de mon bonheur.
Tendre amour, aimable espérance,
Regnez à jamais dans mon coeur :
Je vais posséder ce que j'aime ;
Ah ! Philoxis est trop heureux !

LE ROI.

Je sens une joie extrême,
De pouvoir combler vos voeux.

ENSEMBLE.

La paix succede aux plus vives alarmes ;
Livrons-nous aux plus doux plaisirs ;
Goûtons, goûtons-en tous les charmes ;
Nous ne formerons plus d'inutiles desirs.

LE ROI.

La gloire a couronné vos armes ;
Et l'hymen, en ce jour, couronne vos soupirs.

ENSEMBLE.

La paix succede, etc.

LE ROI.

Prince, je vais, pour cet ouvrage ;
Tout préparer dès ce moment :
Vous allez être heureux amant ;
C'est le fruit de votre courage.

PHILOXIS.

Et moi, pour annoncer en ces lieux mon bonheur ;
Allons, sur mes vaisseaux, triomphant et vainqueur,
Des dépouilles de ma conquête
Faire un hommage aux pieds d'Anaxarette.

SCENE

SCENE IV.

ANAXARETTE, *seule.*

AIR.

Je cherche en vain à dissiper mon trouble,
Non, rien ne sauroit l'appaiser;
J'ai beau m'y vouloir opposer,
Malgré moi ma peine redouble.
Enfin il est donc vrai, j'épouse Philoxis;
Et j'ai pu consentir à trahir ma tendresse!
C'est inutilement que mon coeur s'intéresse
Au bonheur de l'aimable Iphis.
Falloit-il, Dieux puissans, qu'une si douce flâme,
Dont j'attendois tout mon bonheur,
N'ait pu passer jusqu'en mon ame
Sans offenser ma gloire et mon honneur:
Je cherche en vain, etc.
Je sens encor tout mon amour,
Quoique pour l'étouffer l'ambition m'inspire,
Et je m'apperçois trop qu'à leur tour
Mes yeux versent des pleurs, et que mon coeur soupire.
Mais quoi! pourrois-je balancer?
Pour deux objets puis-je m'intéresser?
L'un est roi triomphant, l'autre amant sans naissance.
Ah! sans rougir je ne puis y penser;
Et j'en sens trop la différence,
Pour oser encor hésiter:
Non, sachons mieux nous acquitter
Des loix que la gloire m'impose.
Régnons, mon rang ne me propose
Qu'une couronne à souhaiter:
Et je ne serois plus digne de la porter,
Si je desirois autre chose.

SCENE VI.

Ici quatre trompettes paroissent sur le théâtre, suivis d'un grand nombre de guerriers vêtus magnifiquement.

ANAXARETTE, ÉLISE, *suite d'Anaxarette, chef des guerriers; choeur des guerriers.*

LE CHEF *des guerriers à Anaxarette.*

RECEVEZ, aimable princesse,
L'hommage d'un amant tendre et respectueux.
C'est de sa part que dans ces lieux
Nous venons vous offrir ses voeux et sa richesse.

(*En cet endroit on voit entrer, au son des trompettes, plusieurs guerriers, vêtus légerement, qui portent des présens magnifiques, à la fin desquels est un beau trophée; ils forment une marche, et vont en dansant offrir leurs présens à la princesse, pendant que le chef des guerriers chante.*)

LE CHEF *des guerriers.*

Regnez à jamais sur son coeur,
Partagez son amour extrême;
Et que de sa flâme même
Puisse naître votre ardeur.
Et vous gueriers, chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos voeux;
Honorons notre souveraine,

Sous ses loix vivons sans peine :
Soyons à jamais heureux.

CHOEUR *des guerriers.*

Chantons, chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos voeux ;
Honorons notre souveraine,
Sous ses loix vivons sans peine ;
Soyons à jamais heureux.

ÉLISE.

Jeunes coeurs, en ce séjour
Rendez vous sans plus attendre ;
Craignez d'irriter l'Amour.
Chaque coeur doit à son tour
Devenir amoureux et tendre.
On veut en vain se défendre,
Il faut aimer un jour.

IN NUPTIAS
CAROLI EMANUELIS,
INVICTISSIMI SARDINIAE REGIS,

DUCIS SABAUDIAE, etc.

ET

REGINAE AUGUSTISSIMAE

ELISABETHAE
A LOTHARINGIA.

ODE.

Ergo nunc vatem, mea musa, Regi
Plectra jussisti nova dedicare?
Ergo da magnum celebrare digno
Carmine Regem.

Inter Europae populos furorem
Impius belli Deus excitarat,
Omnis armorum strepitu fremebat
Itala tellus.

Interim caeco latitans sub antro
Moesta pax diros hominum tumultus
Audit, undantesque videt recenti
Sanguine campos.

Cernit heroem procul aestuantem;
Carolum agnoscit spoliis onustum;
Diva suspirans adit, atque mentem
Flectere tentat.

Te quid armorum juvat, inquit, horror?
Parce jam victis, tibi parce Princeps,
Ne caput sacrum per aperta belli
Mitte pericla.

Te diù Mavors feriis occupavit,
Teque palmarum seges ampla ditat;
Nunc pius pacem cole, mitiores
Concipe sensus.

Ecce divinamque super puellam,
Praemium pacis, tibi destinarunt
Sanguinem regum, Lotharaeque claram
Stemmate gentis.

Scilicet tantum meruere munus
Regiae dotes, amor unus aequi,
Sanctitas morum; pietasque castae
Hospita mentis.

Paruit princeps monitis Deorum,
Ergo festina, generosa virgo;
Nec soror nec te lacrimis moretur
Anxia mater.

Montium nec te nive candidorum
Terreat surgens super astra moles,
Se tibi sensim juga celsa prono
Culmine sistent.

Cernis? ô! quantâ speciosâ pompâ
Ambulat, currum teneri lepores
Ambiunt, sponsae sedet et modesto
Gratia vultu.

Rex ut attentâ bibit aure famam!
Splendidà latè comitatus aula,
Ecce confestim volat inquieto
Raptus amore.

Qualis in caelo radiis coruscans
Vulgus astrorum tenebris recondit
Phoebus, augusto micat inter omnes
Lumine princeps.

Carole, heroum generose sanguis,
Quâ lirâ vel quo satis ore possim
Mentis excelsae titulos et ingens
Dicere pectus.

Nempe magnorum meditans avorum
Facta, quos virtus sua consecravit,
Arte qua coelum meruere, coelum
Scandere tendis.

Clara seu bello referas trophaea,
Seu colas artes placidus quietas,
Mille te monstrant monumenta magnum
Inclita regem.

Venit, ô! festos geminate plausus,
Venit optanti data diva terrae,
Blanda quae tandem populis revexit
Otia venit.

Hujus adventu, fugiente brumà,
Omnis Aprili via ridet herbâ,
Floribus spirant, viridique lucent
Gramine campi.

Protinus pagis bene feriatis
Exeunt laeti proceres, coloni;
Obviam passim tibi corda currunt,
Regia conjux.

Aspicis? crebrâ crepitante flammâ
Ignis ut cunctas simulat figuras,
Ut fugat noctem, riguis ut aether
Depluit astris.

Audiunt colles, et opaca longè
Colla submittunt, trepidaeque circum
Contremunt pinus, iteratque voces
Alpibus echo.

Vive ter centum, bone Rex, per annos;
Sic thori consors bona, vive; vestrum
Vivat aeternum genus, et Sabaudis
Imperet annis.

Offerebat Regi, etc.

JOHANNES PUTHOD,
Canonicus Rupensis.

TRA-

TRADUCTION

DE L'ODE PRÉCÉDENTE

PAR J. J. ROUSSEAU.

Muse, vous exigez de moi que je consacre au Roi de nouveaux chants : inspirez-moi donc des vers dignes d'un si grand monarque.

Le terrible Dieu des combats avoit semé la discorde entre les peuples de l'Europe : toute l'Italie retentissoit du bruit des armes ; pendant que la triste paix entendoit du fond d'un antre obscur les tumultes furieux, excités par les humains, et voyoit les campagnes inondées de nouveaux flots de sang. Elle distingue de loin un héros enflammé par sa valeur ; c'est Charles qu'elle reconnoit, chargé de glorieuses dépouilles. La Déesse l'aborde en soupirant, et tâche de le fléchir par ses larmes.

Prince, lui dit-elle, quels charmes trouvez-vous dans l'horreur du carnage ? Epargnez des ennemis vaincus ; épargnez-vous vous-même, et n'exposez plus votre tete sacrée à de si grands périls : le cruel Mars vous a trop long-temps occupé. Vous êtes chargé d'une ample moisson de palmes. Il est temps désormais que la paix ait part à vos soins, et que vous livriez votre coeur à des sentimens plus doux. Pour le prix de cette paix les Dieux vous ont destiné une jeune et divine Princesse du sang des Rois, illustre par tant de héros que l'auguste maison de Lorraine a produits, et qu'elle compte parmi ses ancètres. Un si

digne présent est la récompense de vos vertus royales, de votre amour pour l'équité, de la sainteté de vos moeurs, et de cette douce humanité, si naturelle à votre ame pure.

Le monarque acquiesce aux exhortations des Dieux. Hâtez-vous, généreuse princesse, ne vous laissez point retarder par les larmes d'une soeur et d'une mere affligées. Que ces monts couverts de neige, dont le sommet se perd dans les cieux, ne vous effrayent point. Leurs cimes élevées s'abaisseront pour favoriser votre passage.

Voyez avec quel cortege brillant marche cette charmante épouse : les Graces environnent son char, et son visage modeste est fait pour plaire.

Cependant le Roi écoute avec empressement tous les éloges que répand la Renommée. Il part accompagné d'une cour pompeuse. Il vole, emporté par l'impatience de son Amour. Tel que l'éclatant Phoebus efface dans le ciel, par la vivacité de ses rayons, la lumiere des autres astres; ainsi brille cet auguste Prince au milieu de tous ses courtisans.

Charles, généreux sang des héros, quels accords assez sublimes, quels vers assez majestueux pourrai-je employer pour chanter dignement les vertus de ta grande ame et l'intrépidité de ta valeur! Ce sera, grand Prince, en méditant sur les hauts faits de tes magnanimes ayeux que leur vertu a consacrés; car tu cours à la gloire par le même chemin qu'ils ont pris pour y parvenir.

Soit que tu remportes de la guerre les plus glorieux trophées, et qu'en paix tu cultives

les Beaux-Arts, mille monumens illustres témoignent la grandeur de ton regne.

Mais redoublez vos chants d'allegresse ; je vois arriver cette Reine divine que le ciel accorde à nos voeux : elle vient ; c'est elle qui a ramené de doux loisirs parmi les peuples. A son abord l'hiver fuit, toutes les routes se parent d'une herbe tendre ; les champs brillent de verdure, et se couvrent de fleurs. Aussi-tôt les maitres et les serviteurs quittent leur labourage et accourent pleins de joie. Royale épouse, les coeurs volent de toutes parts au-devant de vous.

Voyez comment, au milieu des torrens d'une flamme bruyante, le feu prend toutes sortes de figures. Voyez fuir la nuit ; voyez cette pluie d'Astrée qui semble se détacher du ciel.

Le bruit se fait entendre dans les montagnes, et passe bien loin au-dessus de leurs cimes massives ; les sapins d'alentour, étonnés, en frémissent, et les échos des Alpes en redoublent le retentissement.

Vivez, bon roi, parcourez la plus longue carriere ; vivez de même, digne épouse : que votre postérité vive éternellement et donne ses loix à la Savoie !

AVERTISSEMENT.

J'ai eu le malheur autrefois de refuser des vers à des personnes que j'honorois, et que je respectois infiniment, parce que je m'étois désormais interdit d'en faire. J'ose espérer cependant que ceux que je publie aujourd'hui ne les offenseront point; et je crois pouvoir dire, sans trop de rafinement, qu'ils sont l'ouvrage de mon coeur, et non de mon esprit. Il est même aisé de s'appercevoir que c'est un enthousiasme impromptu, si je puis parler ainsi, dans lequel je n'ai gueres songé à briller. De fréquentes répétitions dans les pensées et même dans les tours, et beaucoup de négligence dans la diction, n'annoncent pas un homme fort empressé de la gloire d'être un bon poëte. Je déclare de plus, que si l'on me trouve jamais à faire des vers galans, ou de ces sortes de belles choses qu'on appelle des jeux d'esprit, je m'abandonne volontiers à toute l'indignation que j'aurai méritée.

Il faudroit m'excuser auprès de certaines gens d'avoir loué ma bienfaitrice, et auprès des personnes de mérite, de n'en avoir pas assez dit de bien: le silence que je garde à l'égard des premiers n'est pas sans fondement: quant aux autres, j'ai l'honneur de les assurer que je serai toujours infiniment satisfait de m'entendre faire le même reproche.

*Il est vrai qu'en félicitant Madame de W*** sur son penchant à faire du bien, je pouvois m'étendre sur beaucoup d'autres vérités non moins honorables pour elle. Je n'ai point prétendu être ici un panégyriste, mais simplement un homme sensible et reconnoissant, qui s'amuse à décrire ses plaisirs.*

On ne manquera pas de s'écrier : un malade faire des vers ! un homme à deux doigts du tombeau ! C'est précisément pour cela que j'ai fait des vers. Si je me portois moins mal, je me croirois comptable de mes occupations au bien de la société ; l'état où je suis ne me permet de travailler qu'à ma propre satisfaction. Combien de gens qui regorgent de biens et de santé, ne passent pas autrement leur vie entiere ? Il faudroit aussi savoir si ceux qui me feront ce reproche sont disposés à m'employer à quelque chose de mieux.

LE VERGER DES CHARMETTES.

Rara domus tenuem non aspernatur amicum :
Raraque non humilem calcat fastosa clientem.

VERGER cher à mon coeur, séjour de l'innocence,
Honneur des plus beaux jours que le ciel me dispense,
Solitude charmante, asyle de la paix,
Puissé-je, heureux verger, ne vous quitter jamais !
O jours délicieux, coulés sous vos ombrages!
De Philomèle en pleurs les languissans ramages,
D'un ruisseau fugitif le murmure flatteur,
Excitent dans mon ame un charme séducteur.
J'apprends sur votre email à jouir de la vie :
J'apprends à méditer sans regret, sans envie,
Sur les frivoles goûts des mortels insensés ;
Leurs jours tumultueux, l'un par l'autre poussés,
N'enflamment point mon coeur du desir de les suivre.
A de plus grands plaisirs je mets le prix de vivre ;
Plaisirs toujours charmans, toujours doux, toujours purs,
A mon coeur enchanté vous êtes toujours sûrs.
Soit qu'au premier aspect d'un beau jour prêt d'éclore,
J'aille voir ces côteaux qu'un soleil levant dore,
Soit que vers le midi, chassé par son ardeur,
Sous un arbre touffu je cherche la fraîcheur ;
Là, portant avec moi Montagne ou La Bruyere,
Je vis tranquillement de l'humaine misere ;
Ou bien avec Socrate et le divin Platon
Je m'exerce à marcher sur les pas de Caton.
Soit qu'une nuit brillante, en étendant ses voiles,
Découvre à mes regards la lune et les étoiles,

Alors, suivant de loin la Hire et Cassini,
Je calcule, j'observe, et près de l'infini,
Sur ces mondes divers que l'éther nous recele,
Je pousse, en raisonnant, Huyghens et Fontenelle:
Soit enfin que, surpris d'un orage imprévu,
Je rassure, en courant, le berger éperdu
Qu'épouvantent les vents qui sifflent sur sa tête,
Les tourbillons, l'éclair, la foudre, la tempête;
Toujours également heureux et satisfait,
Je ne desire point un bonheur plus parfait.
O vous, sage Warens, éleve de Minerve,
Pardonnez ces transports d'une indiscrette verve;
Quoique j'eusse promis de ne rimer jamais,
J'ose chanter ici les fruits de vos bienfaits.
Oui, si mon coeur jouit du sort le plus tranquille,
Si je suis la vertu dans un chemin facile,
Si je goûte en ces lieux un repos innocent,
Je ne dois qu'à vous seul un si rare présent.
Vainement des coeurs bas, des ames mercénaires,
Par des avis cruels plutôt que salutaires,
Cent fois ont essayé de m'ôter vos bontés;
Ils ne connoissent pas le bien que vous goûtez,
En faisant des heureux, en essuyant des larmes:
Ces plaisirs délicats pour eux n'ont point de charmes.
De Tite et de Trajan les libérales mains
N'excitent dans leurs coeurs que des ris inhumains.
Pourquoi faire du bien dans le siecle où nous sommes?
Se trouve-t-il quelqu'un dans la race des hommes
Digne d'être tiré du rang des indigens?
Peut-il dans la misere être d'honnêtes gens?
Et ne vaut-il pas mieux employer ses richesses
A jouir des plaisirs qu'à faire des largesses?
Qu'ils suivent à leur gré ces sentimens affreux,
Je me garderai bien de rien exiger d'eux.
Je n'irai pas ramper, ni chercher à leur plaire;

Mon coeur sait, s'il le faut, affronter la misere,
Et plus délicat qu'eux, plus sensible à l'honneur,
Regarde de plus près au choix d'un bienfaiteur.
Oui, j'en donne aujourd'hui l'assurance publique,
Cet écrit en sera le témoin authentique,
Que si jamais ce sort m'arrache à vos bienfaits,
Mes besoins jusqu'aux leurs ne recourront jamais.

Laissez des envieux la troupe méprisable
Attaquer des vertus dont l'éclat les accable.
Dédaignez leurs complots, leur haine, leur fureur;
La paix n'en est pas moins au fond de votre coeur,
Tandis que vils jouets de leurs propres furies,
Alimens des serpens dont elles sont nourries,
Le crime et les remords portent au fond des leurs
Le triste châtiment de leurs noires horreurs.
Semblables en leur rage à la guêpe maligne,
De travail incapable, et de secours indigne,
Qui ne vit que de vols, et dont enfin le sort
Est de faire du mal en se donnant la mort:
Qu'ils exhalent en vain leur colere impuissante,
Leurs menaces pour vous n'ont rien qui m'épouvante.
Ils voudroient d'un grand Roi vous ôter les bienfaits;
Mais de plus nobles soins illustrent ses projets.
Leur basse jalousie et leur fureur injuste
N'arriveront jamais jusqu'à son trône auguste,
Et le monstre qui regne en leurs coeurs abattus,
N'est pas fait pour braver l'éclat de ses vertus.
C'est ainsi qu'un bon Roi rend son empire aimable;
Il soutient la vertu que l'infortune accable:
Quand il doit menacer, la foudre est en ses mains.
Tout Roi, sans s'élever au dessus des humains,
Contre les criminels peut lancer le tonnerre;
Mais s'il fait des heureux, c'est un Dieu sur la terre.
Charles, on reconnoit ton empire à ces traits;
Ta main porte en tous lieux la joie et les bienfaits.

Tes sujets égalés éprouvent ta justice ;
On ne réclame plus, par un honteux caprice,
Un principe odieux, proscrit par l'équité,
Qui, blessant tous les droits de la societé,
Brise les noeuds sacrés dont elle étoit unie,
Refuse à ses besoins la meilleure partie,
Et prétend affranchir de ses plus justes loix
Ceux qu'elle fait jouir de ses plus riches droits.
Ah! s'il t'avoit suffi de te rendre terrible,
Quel autre, plus que toi, pouvoit être invincible,
Quand l'Europe t'a vu, guidant tes étendards,
Seul entre tous ses Rois briller au champ de Mars?
Mais ce n'est pas assez d'épouvanter la terre ;
Il est d'autres devoirs que les soins de la guerre ;
Et c'est par eux, grand Roi, que ton peuple aujourd'hui
Trouve en toi son vengeur, son pere et son appui.
Et vous, sage Warens, que ce héros protége,
En vain la calomnie en secret vous assiége,
Craignez peu ses effets, bravez son vain courroux,
La vertu vous défend, et c'est assez pour vous :
Ce grand Roi vous estime, il connoît votre zéle,
Toujours à sa parole il sait être fidéle ;
Et pour tout dire, enfin, garant de ses bontés,
Votre coeur vous répond que vous les méritez.

On me connoît assez, et ma muse sévere
Ne sait point dispenser un encens mercénaire ;
Jamais d'un vil flatteur le langage affecté
N'a souillé dans mes vers l'auguste vérité.
Vous méprisez vous-même un éloge insipide,
Vos sinceres vertus n'ont point l'orgueil pour guide.
Avec vos ennemis convenons, s'il le faut,
Que la sagesse en vous n'exclut point du défaut.
Sur cette terre, hélas! telle est notre misere,
Que la perfection n'est qu'erreur et chimere !
Connoître mes travers, est mon premier souhait,

Et je fais peu de cas de tout homme parfait:
La haine quelquefois donne un avis utile;
Blâmez cette bonté trop douce et trop facile,
Qui souvent à leurs yeux a causé vos malheurs.
Reconnoissez en vous les foibles des bons coeurs:
Mais sachez qu'en secret l'éternelle sagesse
Hait leurs fausses vertus plus que votre foiblesse;
Et qu'il vaut mieux cent fois se montrer à ses yeux
Imparfait, comme vous, que vertueux comme eux.
Vous donc, dès mon enfance attachée à m'instruire,
A travers ma misere, hélas! qui crûtes lire
Que de quelques talens le ciel m'avoit pourvu,
Qui daignâtes former mon coeur à la vertu,
Vous, que j'ose appeller du tendre nom de mere,
Acceptez aujourd'hui cet hommage sincere,
Le tribut légitime, et trop bien mérité
Que ma reconnoissance offre à la vérité.
Oui, si quelques douceurs assaisonnent ma vie,
Si j'ai pu jusqu'ici me soustraire à l'envie,
Si, le coeur plus sensible et l'esprit moins grossier,
Au-dessus du vulgaire on m'a vu m'élever;
Enfin, si chaque jour je jouis de moi-même,
Tantôt en m'elançant jusqu'à l'Être suprême,
Tantôt en méditant, dans un profond repos,
Les erreurs des humains, et leurs biens et leurs maux:
Tantôt philosophant sur les loix naturelles,
J'entre dans le secret des causes éternelles,
Je cherche à pénétrer tous les ressorts divers,
Les principes cachés qui meuvent l'univers:
Si, dis-je, en mon pouvoir j'ai tous ces avantages,
Je le répete encor, ce sont là vos ouvrages,
Vertueuse Warens, c'est de vous que je tiens
Le vrai bonheur de l'homme, et les solides biens.
Sans craintes, sans desirs, dans cette solitude,
Je laisse aller mes jours exempts d'inquiétude.

O que mon coeur touché ne peut-il à son gré
Peindre sur ce papier, dans un juste degré,
Des plaisirs qu'il ressent la volupté parfaite!
Présent dont je jouis, passé que je regrette,
Temps précieux, hélas! je ne vous perdrai plus
En bizarres projets, en soucis superflus.
Dans ce verger charmant j'en partage l'espace.
Sous un ombrage frais tantôt je me délasse;
Tantôt avec Leibnitz, Mallebranche et Newton,
Je monte ma raison sur un sublime ton,
J'examine les loix des corps et des pensées,
Avec Locke je fais l'histoire des idées:
Avec Kepler, Wallis, Barrow, Rainaud, Paschal,
Je dévance Archimede, et je suis l'Hôpital (*).
Tantôt à la physique appliquant mes problêmes,
Je me laisse entraîner à l'esprit des systèmes:
Je tâtonne Descartes et ses égaremens,
Sublimes, il est vrai, mais frivoles romans.
J'abandonne bientôt l'hypothese infidelle,
Content d'étudier l'histoire naturelle.
Là, Pline et Niuwentyt, m'aidant de leur savoir,
M'apprennent à penser, ouvrir les yeux, et voir.
Quelquefois descendant de ces vastes lumieres,
Des différens mortels je suis les caracteres.
Quelquefois, m'amusant jusqu'à la fiction,
Télémaque et Séthos me donnent leur leçon;
Ou bien dans Cléveland j'observe la nature,
Qui se montre à mes yeux touchante et toujours pure;
Tantôt aussi de Spon parcourant les cahiers,
De ma patrie en pleurs je relis les dangers.
Genève, jadis sage, ô ma chere patrie!

(*) Le Marquis de l'Hôpital, auteur de l'Analyse des infiniment petits, et de plusieurs autres ouvrages de mathématique.

Quel démon dans ton sein produit la frénésie?
Souviens-toi qu'autrefois tu donnas des héros,
Dont le sang t'acheta les douceurs du repos!
Transportés aujourd'hui d'une soudaine rage,
Aveugles citoyens, cherchez-vous l'esclavage?
Trop tôt, peut-être, hélas! pourrez-vous le trouver?
Mais, s'il est encore temps, c'est à vous d'y songer.
Jouissez des bienfaits que Louis vous accorde.
Rappellez dans vos moeurs cette antique concorde.
Heureux! si, reprenant la foi de vos ayeux,
Vous n'oubliez jamais d'être libres comme eux.
O vous, tendre Racine! ô vous, aimable Horace!
Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre place:
Claville, S. Aubin, Plutarque, Mézerai,
Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclai,
Et vous, trop doux la Mothe, et toi, touchant Voltaire,
Ta lecture à mon coeur restera toujours chere;
Mais mon goût se refuse à tout frivole écrit,
Dont l'auteur n'a pour but que d'amuser l'esprit.
Il a beau prodiguer la brillante antithese,
Semer par-tout des fleurs, chercher un tour qui plaise:
Le coeur, plus que l'esprit, a chez moi des besoins,
Et s'il n'est attendri, rebute tous ses soins.

C'est ainsi que mes jours s'écoulent sans alarmes.
Mes yeux sur mes malheurs ne versent point de larmes.
Si des pleurs quelquefois alterent mon repos,
C'est pour d'autres sujets que pour mes propres maux.
Vainement la douleur, les craintes, la misere,
Veulent décourager la fin de ma carriere;
D'Epictete asservi la stoïque fierté
M'apprend à supporter les maux, la pauvreté.
Je vois, sans m'affliger, la langueur qui m'accable:
L'approche du trépas ne m'est point effroyable;
Et le mal dont mon corps se sent presque abattu,
N'est pour moi qu'un sujet d'affermir ma vertu.

EPITRE
A M. DE BORDES.

Toi, qu'aux jeux du Parnasse Apollon même guide,
Tu daignes exciter une muse timide ;
De mes foibles essais juge trop indulgent,
Ton goût à ta bonté cede en m'encourageant.
Mais helas ! je n'ai point, pour tenter la carriere,
D'un athlete animé l'assurance guerriere ;
Et, dès les premiers pas, inquiet et surpris,
L'haleine m'abandonne, et je renonce au prix.
Bordes, daigne juger de toutes mes alarmes,
Vois quels sont les combats, et quelles sont les armes :
Ces lauriers sont bien doux, sans doute, à remporter ;
Mais quelle audace à moi d'oser les disputer !
Quoi ! j'irois sur le ton de ma lyre critique,
Et prêchant durement de tristes vérités,
Révolter contre moi les lecteurs irrités !
Plus heureux, si tu veux, encor que téméraire,
Quand mes foibles talens trouveroient l'art de plaire,
Quand des sifflets publics, par bonheur préservés,
Mes vers des gens de goût pourroient être approuvés ;
Dis-moi, sur quel sujet s'exercera ma muse ?
Tout poëte est menteur, et le métier l'excuse ;
Il sait en mots pompeux faire d'un riche, un fat,
Un nouveau Mécénas, un pilier de l'Etat.
Mais moi, qui connois peu les usages de France,
Moi, fier Républicain que blesse l'arrogance,
Du riche impertinent je dédaigne l'appui,
S'il le faut mendier en rampant devant lui ;
Et ne sais applaudir qu'à toi, qu'au vrai mérite.
La sotte vanité me révolte et m'irrite.
Le riche me méprise, et malgré son orgueil,

Nous nous voyons souvent à-peu-près de même oeil;
Mais quelque haine en moi que le travers inspire,
Mon coeur sincere et franc abhorre la satire :
Trop découvert peut-être, et jamais criminel,
Je dis la vérité sans l'abreuver de fiel.
  Ainsi toujours ma plume, implacable ennemie
Et de la flatterie et de la calomnie,
Ne sait point en ses vers trahir la vérité ;
Et toujours accordant un tribut mérité,
Toujours prête à donner des louanges acquises;
Jamais d'un vil Crésus n'encensa les sottises.
  O vous, qui dans le sein d'une humble obscurité
Nourrissez les vertus avec la pauvreté,
Dont les desirs bornés dans la sage indigence,
Méprisent sans orgueil une vaine abondance,
Restes trop précieux de ces antiques temps,
Où des moindres apprêts nos ancêtres contens,
Recherchés dans leurs moeurs, simples dans leur parure,
Ne sentoient de besoins que ceux de la nature ;
Illustres malheureux, quels lieux habitez-vous ?
Dites, quels sont vos noms? Il me sera trop doux
D'exercer mes talens à chanter votre gloire,
A vous éterniser au temple de mémoire ;
Et quand mes foibles vers n'y pourroient arriver;
Ces noms si respectés sauront les conserver.
  Mais pourquoi m'occuper d'une vaine chimere ?
Il n'est plus de sagesse où regne la misere :
Sous le poids de la faim le mérite abattu
Laisse en un triste coeur éteindre la vertu.
Tant de pompeux discours sur l'heureuse indigence
M'ont bien l'air d'être nés du sein de l'abondance :
Philosophe commode, on a toujours grand soin
De prêcher des vertus dont on n'a pas besoin.
  Bordes, cherchons ailleurs des sujets pour ma muse;
De la pitié qu'il fait souvent le pauvre abuse;

Et décorant du nom de sainte charité
Les dons dont on nourrit sa vile oisiveté,
Sous l'aspect des vertus que l'infortune opprime,
Cache l'amour du vice et le penchant au crime.
J'honore le mérite aux rangs les plus abjects;
Mais je trouve à louer peu de pareils sujets.
Non, célébrons plutôt l'innocente industrie,
Qui sait multiplier les douceurs de la vie;
Et salutaire à tous dans ses utiles soins,
Par la route du luxe appaise les besoins.
C'est par cet art charmant que sans cesse enrichie,
On voit briller au loin ton heureuse patrie (*).
Ouvrages précieux, superbes ornemens,
On diroit que Minerve, en ses amusemens,
Avec l'or et la soie a d'une main savante
Formé de vos dessins la tissure élégante.
Turin, Londres, en vain pour vous le disputer,
Par de jaloux efforts veulent vous imiter;
Vos mêlanges charmans, assortis par les graces,
Les laissent de bien loin s'épuiser sur vos traces:
Le bon goût les dédaigne, et triomphe chez vous;
Et tandis qu'entraînés par leur dépit jaloux,
Dans leurs ouvrages froids ils forcent la nature,
Votre vivacité, toujours brillante et pure,
Donne à ce qu'elle pare un oeil plus délicat,
Et même à la beauté prête encor de l'éclat.
Ville heureuse, qui fais l'ornement de la France,
Trésor de l'univers, source de l'abondance,
Lyon, séjour charmant des enfans de Plutus,
Dans tes tranquilles murs tous les arts sont reçus;
D'un sage protecteur le goût les y rassemble:
Apollon et Plutus, étonnés d'être ensemble,
De leurs longs différends ont peine à revenir,

(*) La ville de Lyon.

Et demandent quel Dieu les a pu réunir.
On reconnoît tes soins, Pallu (*); tu nous ramenes
Les siecles renommés et de Tyr et d'Athenes :
De mille éclats divers Lyon brille à la fois,
Et son peuple opulent semble un peuple de Rois.
Toi, digne citoyen de cette ville illustre,
Tu peux contribuer à lui donner du lustre ;
Par tes heureux talens tu peux la décorer,
Et c'est lui faire un vol que de plus différer.
Comment oses tu bien me proposer d'écrire,
Toi, que Minerve même avoit pris soin d'instruire ;
Toi, de ses dons divins possesseur négligent,
Qui viens parler pour elle encor en l'outrageant ?
Ah ! si du feu divin qui brille en ton ouvrage
Une étincelle au moins eût été mon partage,
Ma muse, quelque jour, attendrissant les coeurs,
Peut-être sur la scene eût fait couler des pleurs:
Mais je te parle en vain ; insensible à mes plaintes,
Par de cruels refus tu confirmes mes craintes,
Et je vois qu'impuissante à fléchir tes rigueurs,
Blanche (**) n'a pas encor épuisé ses malheurs.

(*) Intendant de Lyon.

(**) Blanche de Bourbon, tragédie de M. de Bordes, qu'au grand regret de ses amis il refuse constamment de mettre au theâtre. *Note de l'Auteur.*

ÉPITRE

ÉPITRE
A M. PARISOT,

Achevée le 12 Juillet 1742.

AMI, daigne souffrir qu'à tes yeux aujourd'hui
Je devoile ce coeur plein de trouble et d'ennui.
Toi qui connus jadis mon ame toute entiere,
Seul en qui je trouvois un ami tendre, un pere,
Rappelle encor pour moi tes premieres bontés,
Rends tes soins à mon coeur, il les a mérités.
Ne crois pas qu'alarmés par de frivoles craintes,
De ton silence ici je te fasse des plaintes;
Que par de faux soupçons, indignes de tous deux,
Je puisse t'accuser d'un mépris odieux:
Non, tu voudrois en vain t'obstiner à te taire.
Je sais trop expliquer ce langage sévere:
Sur ce triste projet que je t'ai dévoilé,
Sans m'avoir répondu, ton silence a parlé.
Je ne m'excuse point, dès qu'un ami me blâme.
Le vil orgueil n'est pas le vice de mon ame.
J'ai reçu quelquefois de solides avis,
Avec bonté donnés, avec zéle suivis:
J'ignore ces détours, dont les vaines adresses
En autant de vertus transforment nos foiblesses;
Et jamais mon esprit, sous de fausses couleurs,
Ne sut à tes regards déguiser ses erreurs;
Mais qu'il me soit permis, par un soin légitime,
De conserver du moins des droits à ton estime.
Pese mes sentimens, mes raisons et mon choix,
Et decide mon sort pour la derniere fois.
Né dans l'obscurité, j'ai fait dès mon enfance
Des caprices du sort la triste expérience,
Et s'il est quelque bien qu'il ne m'ait point ôté,

Même par ses faveurs il m'a persécuté.
Il m'a fait naître libre ; hélas ! pour quel usage ?
Qu'il m'a vendu bien cher un si vain avantage !
Je suis libre en effet : mais de ce bien cruel
J'ai reçu plus d'ennuis que d'un malheur réel.
Ah ! s'il falloit un jour, absent de ma patrie,
Traîner chez l'étranger ma languissante vie,
S'il falloit bassement ramper auprès des grands :
Que n'en ai-je appris l'art dès mes plus jeunes ans !
Mais sur d'autres leçons on forma ma jeunesse :
On me dit de remplir mes devoirs sans bassesse,
De respecter les grands, les magistrats, les rois ;
De chérir les humains et d'obéir aux loix ;
Mais on m'apprit aussi qu'ayant par ma naissance
Le droit de partager la suprême puissance,
Tout petit que j'étois, foible, obscur citoyen,
Je faisois cependant membre du souverain ;
Qu'il falloit soutenir un si noble avantage
Par le coeur d'un héros, par les vertus d'un sage ;
Qu'enfin la liberté, ce cher présent des cieux,
N'est qu'un fléau fatal pour les coeurs vicieux.
Avec le lait, chez nous, on suce ces maximes,
Moins pour s'enorgueillir de nos droits légitimes
Que pour savoir un jour se donner à la fois
Les meilleurs magistrats, et les plus sages loix.
  Vois-tu, me disoit-on, ces nations puissantes
Fournir rapidement leurs carrieres brillantes ;
Tout ce vain appareil qui remplit l'univers
N'est qu'un frivole éclat qui leur cache leurs fers :
Par leur propre valeur ils forgent leurs entraves,
Ils font les conquérans, et sont de vils esclaves ;
Et leur vaste pouvoir, que l'art avoit produit,
Par le luxe bientôt se retrouve détruit.
Un soin bien différent ici nous intéresse,
Notre plus grande force est dans notre foiblesse.

Nous vivons sans regret dans l'humble obscurité;
Mais du moins dans nos murs on est en liberté.
Nous n'y connoissons point la superbe arrogance,
Nuls titres fastueux, nulle injuste puissance.
De sages Magistrats, établis par nos voix,
Jugent nos différends, font observer nos loix.
L'art n'est point le soutien de notre république;
Etre juste est chez nous l'unique politique:
Tous les ordres divers, sans inégalité,
Gardent chacun le rang qui leur est affecté.
Nos chefs, nos magistrats, simples dans leur parure,
Sans étaler ici le luxe et la dorure,
Parmi nous cependant ne sont point confondus;
Ils en sont distingués, mais c'est par leurs vertus.
Puisse durer toujours cette union charmante:
Hélas, on voit si peu de probité constante!
Il n'est rien que le temps ne corrompe à la fin;
Tout, jusqu'à la sagesse, est sujet au déclin.
Par ces réflexions ma raison exercée
M'apprit à mépriser cette pompe insensée,
Par qui l'orgueil des grands brille de toutes parts,
Et du peuple imbécille attire les regards.
Mais qu'il m'en coûta cher, quand, pour toute ma vie,
La foi m'eût éloigné du sein de ma patrie;
Quand je me vis enfin, sans appui, sans secours,
A ces mêmes grandeurs contraint d'avoir recours.
Non, je ne puis penser, sans répandre des larmes,
A ces momens affreux, pleins de trouble et d'alarmes,
Où j'éprouvai qu'enfin tous ces beaux sentimens,
Loin d'adoucir mon sort, irritoient mes tourmens.
Sans doute à tous les yeux la misere est horrible;
Mais pour qui sait penser elle est bien plus sensible.
A force de ramper un lâche en peut sortir;
L'honnête homme à ce prix n'y sauroit consentir.
Encor, si de vrais grands recevoient mon hommage,

Ou qu'ils eussent du moins le mérite en partage,
Mon coeur par les respects noblement accordés
Reconnoîtroit des dons qu'il n'a pas possedés :
Mais faudra-t-il qu'ici mon humble obéissance
De ces fiers campagnards nourrisse l'arrogance ?
Quoi ! de vils parchemins, par faveur obtenus,
Leur donneront le droit de vivre sans vertus !
Et malgré mes efforts, sans mes respects serviles,
Mon zèle et mes talens resteront inutiles !
Ah ! de mes tristes jours voyons plutôt la fin
Que de jamais subir un si lâche destin.

Ces discours insensés troubloient ainsi mon ame;
Je les tenois alors, aujourd'hui je les blâme :
De plus sages leçons ont formé mon esprit ;
Mais de bien des malheurs ma raison est le fruit.

Tu sais, cher Parisot, quelle main généreuse
Vint tarir de mes maux la source malheureuse ;
Tu le sais, et tes yeux ont été les témoins,
Si mon coeur sait sentir ce qu'il doit à ses soins.
Mais mon zèle enflammé peut-il jamais prétendre
De payer les bienfaits de cette mere tendre ?
Si par les sentimens on y peut aspirer,
Ah ! du moins par les miens j'ai droit de l'espérer.

Je puis compter pour peu ses bontés secourables;
Je lui dois d'autres biens, des biens plus estimables,
Les biens de la raison, les sentimens du coeur ;
Même, par les talens, quelques droits à l'honneur.
Avant que sa bonté, du sein de la misere
Aux plus tristes besoins eût daigné me soustraire,
J'étois un vil enfant du sort abandonné,
Peut-être dans la fange à périr destiné.
Orgueilleux avorton, dont la fierté burlesque
Mêloit comiquement l'enfance au romanesque,
Aux bons faisoit pitié, faisoit rire les fous,
Et des sots quelquefois excitoit le courroux.

Mais les hommes ne sont que ce qu'on les fait être:
A peine à ses regards j'avois osé paroître
Que de ma bienfaitrice apprenant mes erreurs,
Je sentis le besoin de corriger mes moeurs.
J'abjurai pour toujours ces maximes feroces,
Du préjugé natal fruits amers et précoces,
Qui dès les jeunes ans, par leurs âcres levains,
Nourrissent la fierté des coeurs républicains:
J'appris à respecter une noblesse illustre,
Qui même à la vertu sait ajouter du lustre.
Il ne seroit pas bon dans la société
Qu'il fut entre les rangs moins d'inégalité.
Irai je faire ici, dans ma vaine marotte,
Le grand déclamateur, le nouveau Don Quichotte?
Le destin sur la terre a réglé les Etats,
Et pour moi sûrement ne les changera pas.
Ainsi de ma raison si long-temps languissante
Je me formai dès-lors une raison naissante:
Par les soins d'une mere incessamment conduit,
Bientôt de ses bontés je recueillis le fruit.
Je connus que, sur-tout, cette roideur sauvage
Dans le monde aujourd'hui seroit d'un triste usage:
La modestie alors devint chere à mon coeur;
J'aimai l'humanité, je chéris la douceur,
Et respectant des grands le rang et la naissance,
Je souffris leurs hauteurs, avec cette espérance
Que malgré tout l'éclat dont ils sont revêtus
Je les pourrai du moins égaler en vertus.
Enfin, pendant deux ans, au sein de ta patrie,
J'appris à cultiver les douceurs de la vie.
Du portique autrefois la triste austérité
A mon goût peu formé mêloit sa dureté;
Epictete et Zénon, dans leur fierté stoique,
Me faisoient admirer ce courage héroïque,
Qui, faisant des faux biens un mépris généreux,

Par la seule vertu prétend nous rendre heureux.
Long-temps de cette erreur la brillante chimere
Séduisit mon esprit, roidit mon caractere;
Mais malgré tant d'efforts, ces vaines fictions
Ont-elles de mon coeur banni les passions?
Il n'est permis qu'à Dieu, qu'à l'Essence suprême,
D'être toujours heureux, et seule, par soi-même:
Pour l'homme, tel qu'il est, pour l'esprit et le coeur,
Otez les passions, il n'est plus de bonheur.
C'est toi, cher Parisot, c'est ton commerce aimable,
De grossier que j'étois, qui me rendit traitable.
Je reconnus alors combien il est charmant
De joindre à la sagesse un peu d'amusement.
Des amis plus polis, un climat moins sauvage,
Des plaisirs innocens m'enseignerent l'usage;
Je vis avec transport ce spectacle enchanteur,
Par la route des sens qui sait aller au coeur;
Le mien, qui jusqu'alors avoit été paisible,
Pour la premiere fois enfin devint sensible:
L'amour, malgré mes soins, heureux à m'égarer,
Auprès de deux beaux yeux m'apprit à soupirer.
Bons mots, vers élégans, conversations vives,
Un repas égayé par d'aimables convives,
Petits jeux de commerce, et d'où le chagrin fuit,
Où, sans risquer la bourse, on délasse l'esprit:
En un mot, les attraits d'une vie opulente,
Qu'aux voeux de l'étranger sa richesse présente.
Tous les plaisirs du goût, le charme des Beaux-Arts,
A mes yeux enchantés brilloient de toutes parts.
Ce n'est pas cependant que mon ame égarée
Donnât dans les travers d'une mollesse outrée;
L'innocence est le bien le plus cher à mon coeur;
La débauche et l'excès sont des objets d'horreur:
Les coupables plaisirs sont les tourmens de l'ame,
Ils sont trop achetés, s'ils sont dignes de blâme.

Sans doute le plaisir, pour être un bien réel,
Doit rendre l'homme heureux, et non pas criminel;
Mais il n'est pas moins vrai que de notre carriere
Le ciel ne défend pas d'adoucir la misere;
Et pour finir ce point, trop long-temps débattu,
Rien ne doit être outré, pas même la vertu.
Voilà de mes erreurs un abrégé fidèle:
C'est à toi de juger, ami, sur ce modèle,
Si je puis, près des grands implorant de l'appui,
A la fortune encor recourir aujourd'hui.
De la gloire est-il temps de rechercher le lustre:
Me voici presque au bout de mon sixieme lustre;
La moitié de mes jours dans l'oubli sont passés,
Et déjà du travail mes esprits sont lassés.
Avide de science, avide de sagesse,
Je n'ai point aux plaisirs prodigué ma jeunesse;
J'osai d'un temps si cher faire un meilleur emploi;
L'étude et la vertu furent la seule loi
Que je me proposai pour régler ma conduite:
Mais ce n'est point par art qu'on acquiert du mérite;
Que sert un vain travail par le ciel dédaigné,
Si de son but toujours on se voit éloigné?
Comptant, par mes talens, d'assurer ma fortune,
Je négligeai ces soins, cette brigue importune,
Ce manege subtil, par qui cent ignorans
Ravissent la faveur et les bienfaits des grands.
Le succès cependant trompe ma confiance,
De mes foibles progrès je sens peu d'espérance,
Et je vois qu'à juger par des effets si lents,
Pour briller dans le monde il faut d'autres talens.
Eh! qu'y ferois-je, moi, de qui l'abord timide
Ne sait point affecter cette audace intrépide,
Cet air content de soi, ce ton fier et joli
Qui du rang des badauts sauve l'homme poli?
Faut-il donc aujourd'hui m'en aller dans le monde

Vanter impudemment ma science profonde,
Et toujours en secret démenti par mon coeur,
Me prodiguer l'encens et les degrés d'honneur?
Faudra-t-il, d'un dévot affectant la grimace,
Faire servir le Ciel à gagner une place;
Et par l'hypocrisie assurant mes projets,
Grossir l'heureux essaim de ces hommes parfaits,
De ces humbles dévots, de qui la modestie
Compte par leurs vertus tous les jours de leur vie?
Pour glorifier Dieu, leur bouche à tour-à-tour
Quelque nouvelle grace à rendre chaque jour;
Mais l'orgueilleux en vain d'une adresse chrétienne,
Sous la gloire de Dieu veut étaler la sienne.
L'homme vraiment sensé fait le mépris qu'il doit
Des mensonges du fat et du sot qui les croit.

Non, je ne puis forcer mon esprit, né sincere,
A déguiser ainsi mon propre caractere:
Il en coûteroit trop de contrainte à mon coeur;
A cet indigne prix je renonce au bonheur.
D'ailleurs, il faudroit donc, fils lâche et mercenaire,
Trahir indignement les bontés d'une mere;
Et payant en ingrat tant de bienfaits reçus,
Laisser à d'autres mains les soins qui lui sont dûs?
Ah! ces soins sont trop chers à ma reconnoissance.
Si le ciel n'a rien mis de plus en ma puissance,
Du moins d'un zèle pur les voeux trop mérités
Par mon coeur chaque jour lui seront présentés.
Je sais trop, il est vrai, que ce zèle inutile
Ne peut lui procurer un destin plus tranquille;
En vain, dans sa langueur, je veux la soulager,
Ce n'est pas les guérir que de les partager.
Hélas! de ses tourmens le spectacle funeste
Bientôt de mon courage étouffera le reste:
C'est trop lui voir porter, par d'éternels efforts,
Et les peines de l'ame et les douleurs du corps.

Que

Que lui sert de chercher dans cette solitude
A fuir l'éclat du monde et son inquiétude ;
Si jusqu'en ce désert, à la paix destiné,
Le sort lui donne encor, à lui nuire acharné ;
D'un affreux procureur le voisinage horrible,
Nourri d'encre et de fiel, dont la griffe terrible
De ses tristes voisins est plus crainte cent fois,
Que le hussard cruel du pauvre Bavarois.
Mais c'est trop t'accabler du récit de nos peines,
Daigne me pardonner, ami, ces plaintes vaines ;
C'est le dernier des biens permis aux malheureux,
De voir plaindre leurs maux par les coeurs généreux.
Telle est de mes malheurs la peinture naïve.
Juge de l'avenir sur cette perspective ;
Vois si je dois encor, par des soins impuissans,
Offrir à la fortune un inutile encens :
Non, la gloire n'est point l'idole de mon ame ;
Je n'y sens point brûler cette divine flamme,
Qui d'un génie heureux animant les ressorts,
Le force à s'élever par de nobles efforts.
Que m'importe, après tout, ce que pensent les hommes?
Leurs honneurs, leurs mépris, font-ils ce que nous sommes?
Et qui ne sait pas l'art de s'en faire admirer,
A la félicité ne peut-il aspirer?
L'ardente ambition a l'éclat en partage,
Mais les plaisirs du coeur font le bonheur du Sage :
Que ces plaisirs sont doux à qui sait les goûter!
Heureux qui les connoît, et sait s'en contenter!
Jouir de leurs douceurs dans un état paisible,
C'est le plus cher desir auquel je suis sensible.
Un bon livre, un ami, la liberté, la paix,
Faut-il, pour vivre heureux, former d'autres souhaits?
Les grandes passions sont des sources de peines :
J'évite les dangers où leur penchant entraîne :

Dans leurs piéges adroits, si l'on me voit tomber,
Du moins je ne fais pas gloire d'y succomber.
De mes égaremens mon coeur n'est point complice;
Sans être vertueux, je déteste le vice,
Et le bonheur en vain s'obstine à se cacher,
Puisqu'enfin je connois où je dois le chercher.

ÉNIGME.

Enfant de l'art, enfant de la nature,
Sans prolonger les jours, j'empêche de mourir;
Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture,
Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

(*C'est le portrait.*)

A MADAME LA BARONNE DE WARENS, VIRELAI.

Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats;
Quatre rats n'est pas bagatelle,
Aussi n'en badiné-je pas:
Et je vous mande avec grand zèle
Ces vers qui vous diront tout bas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.

A l'odeur d'un friand appas,
Rats sont sortis de leur caselle ;
Mais ma trappe arrêtant leurs pas,
Les a, par une mort cruelle,
Fait passer de vie à trépas.
Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.

Mieux que moi savez qu'ici-bas
N'a pas qui veut fortune telle ;
C'est triomphe qu'un pareil cas.
Le fait n'est pas d'une allumelle ;
Ainsi donc avec grand soulas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.

VERS

Pour Madame de FLEURIEU, qui, m'ayant vû dans une assemblée, sans que j'eusse l'honneur d'être connu d'elle, dit à M. l'Intendant de Lyon, que je paroissois avoir de l'esprit, et qu'elle le gageroit sur ma seule physionomie.

DÉPLACÉ par le sort, trahi par la tendresse,
Mes maux sont comptés par mes jours.
Imprudent quelquefois, persécuté toujours ;
Souvent le châtiment surpasse la foiblesse.
O fortune ! à ton gré comble-moi de rigueurs :
Mon coeur regrette peu tes frivoles grandeurs,
De tes biens inconstans sans peine il te tient quitte ;

Un seul dont je jouis ne dépend point de toi :
La divine FLEURIEU m'a jugé du mérite,
Ma gloire est assurée, et c'est assez pour moi.

VERS

A Mademoiselle Th. qui ne parloit jamais à l'Auteur que de musique.

SAPHO, j'entends ta voix brillante
Pousser des sons jusques aux cieux ;
Ton chant nous ravit, nous enchante,
Le Maure ne chante pas mieux.
Mais quoi ! toujours des chants ! crois-tu que l'harmonie
Seule ait droit de borner tes soins et tes plaisirs ?
Ta voix, en déployant sa douceur infinie,
Veut en vain sur ta bouche arrêter nos désirs :
Tes yeux charmans en inspirent mille autres,
Qui méritoient bien mieux d'occuper tes loisirs.
Mais tu n'es point, dis-tu, sensible à nos soupirs,
Et tes goûts ne sont point les nôtres.
Quel goût trouves-tu donc à de frivoles sons ?
Ah ! sans tes fiers mépris, sans tes rebuts sauvages,
Cette bouche charmante auroit d'autres usages,
Bien plus délicieux que de vaines chansons.
Trop sensible au plaisir, quoi que tu puisses dire,
Parmi de froids accords tu sens peu de douceur ;
Mais entre tous les biens que ton ame desire,
En est-il de plus doux que les plaisirs du coeur ?
Le mien est délicat, tendre, empressé, fidèle,
Fait pour aimer jusqu'au tombeau :
Si du parfait bonheur tu cherches le modèle,
Aime-moi seulement, et laisse-là Rameau.

MEMOIRE

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR LE GOUVERNEUR

DE SAVOIE (*a*).

J'AI l'honneur d'exposer très respectueusement à Son Excellence, le triste détail de la situation où je me trouve, la suppliant de daigner écouter la générosité de ses pieux sentimens, pour y pourvoir de la maniere qu'elle jugera convenable.

Je suis sorti très jeune de Genève, ma patrie, ayant abandonné mes droits, pour entrer dans le sein de l'église, sans avoir cependant jamais fait aucune démarche jusqu'aujourd'hui, pour implorer des secours dont j'aurois toujours tâché de me passer, s'il n'avoit plu à la Providence de m'affliger par des maux qui m'en ont ôté le pouvoir. J'ai toujours eu du mépris et même de l'indignation pour ceux qui ne rougissent point de faire un trafic honteux de leur foi, et d'abuser des bienfaits qu'on leur accorde. J'ose dire qu'il a paru par ma conduite, que je suis bien éloigné de pareils sentimens. Tombé. encor enfant, entre les mains de feu Monseigneur l'évêque de Genève, je tâchai de répondre par l'ardeur et l'assiduite de mes études, aux vues flatteuses

(*a*) Cette piece et les lettres qui suivent sont aussi tirées de l'Edition de Bruxelles où elles ont paru imprimées pour la premiere fois.

que ce respectable Prélat avoit sur moi. Madame la baronne de Warens voulut bien condescendre à la priere qu'il lui fit de prendre soin de mon éducation, et il ne dépendit pas de moi de témoigner à cette dame, par mes progrès, le desir passionné que j'avois de la rendre satisfaite de l'effet de ses bontés et de ses soins.

Ce grand Evêque ne borna pas là ses bontés; il me recommanda encore à M. le Marquis de Bonac, ambassadeur de France auprès du Corps Helvétique. Voilà les trois seuls protecteurs à qui j'aie eu obligation du moindre secours; il est vrai qu'ils m'ont tenu lieu de tout autre, par la maniere dont ils ont daigné me faire éprouver leur générosité. Ils ont envisagé en moi un jeune homme assez bien né, rempli d'émulation, et qu'ils entrevoyoient pourvu de quelques talens, et qu'ils se proposoient de pousser. Il me seroit glorieux de détailler à Son Excellence ce que ces deux seigneurs avoient eu la bonté de concerter pour mon établissement; mais la mort de Monseigneur l'évêque de Genève, et la maladie mortelle de M. l'ambassadeur, ont été la fatale époque du commencement de tous mes désastres.

Je commençai aussi moi-même, d'être attaqué de la langueur qui me met aujourd'hui au tombeau. Je retombai par conséquent à la charge de Madame de Warens, qu'il faudroit ne pas connoître pour croire qu'elle eût pu démentir ses premiers bienfaits, en m'abandonnant dans une si triste situation.

Malgré tout, je tâchai, tant qu'il me resta

quelques forces, de tirer parti de mes foibles talens; mais de quoi servent les talens dans ce pays? Je le dis dans l'amertume de mon coeur, il vaudroit mille fois mieux n'en avoir aucun. Eh! n'éprouvé-je pas encore aujourd'hui le retour plein d'ingratitude et de dureté de gens pour lesquels j'ai achevé de m'epuiser, en leur enseignant, avec beaucoup d'assiduité et d'application, ce qui m'avoit coûté bien des soins et des travaux à apprendre. Enfin, pour comble de disgraces, me voilà tombé dans une maladie affreuse, qui me défigure. Je suis désormais renfermé, sans pouvoir presque sortir du lit et de la chambre, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de disposer de ma courte mais misérable vie.

Ma douleur est de voir que Madame de Warens a déjà trop fait pour moi; je la trouve, pour le reste de mes jours, accablée du fardeau de mes infirmités, dont son extrême bonté ne lui laisse pas sentir le poids, mais qui n'incommode pas moins ses affaires, déjà trop resserrées par ses abondantes charités, et par l'abus que des misérables n'ont que trop souvent fait de sa confiance.

J'ose donc, sur le détail de tous ces faits, recourir à Son Excellence comme au pere des affligés. Je ne dissimulerai point qu'il est dur à un homme de sentimens, et qui pense comme je fais, d'être obligé, faute d'autre moyen, d'implorer des assistances et des secours : mais tel est le décret de la Providence. Il me suffit, en mon particulier, d'être bien assuré que je n'ai donné par ma faute, aucun lieu ni à la misere, ni aux maux dont

je suis accablé. J'ai toujours abhorré le libertinage et l'oisiveté, et tel que je suis, j'ose être assuré que personne, de qui j'aie l'honneur d'être connu, n'aura sur ma conduite, mes sentimens et mes moeurs, que de favorables témoignages à rendre.

Dans un état donc aussi déplorable que le mien, et sur lequel je n'ai nul reproche à me faire, je crois qu'il n'est pas honteux à moi d'implorer de Son Excellence, la grace d'être admis à participer aux bienfaits établis par la piété des princes pour de pareils usages. Ils sont destinés pour des cas semblables au mien, ou ne le sont pour personne.

En conséquence de cet exposé, je supplie très humblement Son Excellence de vouloir me procurer une pension, telle qu'elle jugera raisonnable, sur la fondation que la piété du Roi Victor a établie à Annecy, ou de tel autre endroit qu'il lui semblera bon, pour pouvoir survenir aux nécessités du reste de ma triste carriere.

De plus, l'impossibilité où je me trouve de faire des voyages, et de traiter aucune affaire civile, m'engage à supplier encore Son Excellence, qu'il lui plaise de faire régler la chose de maniere que ladite pension puisse être payée ici en droiture, et remise entre mes mains, ou celles de Madame la baronne de Warens, qui voudra bien, à ma très humble sollicitation, se charger de l'employer à mes besoins. Ainsi, jouissant pour le peu de jours qu'il me reste, des secours nécessaires pour le temporel, je recueillerai mon esprit et mes forces, pour mettre mon ame et

ma conscience en paix avec Dieu; pour me préparer à commencer avec courage et résignation le voyage de l'éternité, et pour prier Dieu sincerement et sans distraction, pour la parfaite prospérité et la très precieuse conservation de Son Excellence.

J. J. ROUSSEAU.

MÉMOIRE

Remis le 19 Avril 1742 à M. Boudet Antonin, qui travaille à l'histoire de feu M. de Bernex, Evêque de Genève.

DANS l'intention où l'on est, de n'omettre dans l'histoire de M. de Bernex, aucun des faits considérables qui peuvent servir à mettre ses vertus chrétiennes dans tout leur jour, on ne sauroit oublier la conversion de Madame la baronne de Warens de la Tour, qui fut l'ouvrage de ce prelat.

Au mois de Juillet de l'année 1726, le Roi de Sardaigne étant à Evian, plusieurs personnes de distinction du pays de Vaud s'y rendirent pour voir la cour. Madame de Warens fût du nombre; et cette dame, qu'un pur motif de curiosité avoit amenée, fut retenue par des motifs d'un genre supérieur, et qui n'en furent pas moins efficaces, pour avoir été moins prévus. Ayant assisté par hasard à

un des discours que ce prélat prononçoit, avec ce zele et cette onction qui portoient dans les coeurs le feu de sa charité, Madame de Warens en fut émue au point qu'on peut regarder cet instant comme l'époque de sa conversion; la chose cependant devoit paroitre d'autant plus difficile, que cette dame étant très éclairée, se tenoit en garde contre les séductions de l'éloquence, et n'étoit pas disposée à céder, sans être pleinement convaincue: mais quand on a l'esprit juste et le coeur droit, que peut-il manquer pour goûter la vérité que le secours de la grace? et M. de Bernex n'étoit-il pas accoutumé à la porter dans les coeurs les plus endurcis? Madame de Warens vit le prélat: ses préjugés furent détruits, ses doutes furent dissipés; et pénétrée des grandes vérités qui lui étoient annoncées, elle se détermina à rendre à la foi par un sacrifice éclatant le prix des lumieres dont elle venoit de l'éclairer.

Le bruit du dessein de Madame de Warens ne tarda pas à se répandre dans le pays de Vaud; ce fut un deuil et des alarmes universelles: cette dame y étoit adorée, et l'amour qu'on avoit pour elle se changea en fureur contre ce qu'on appelloit ses séducteurs et ses ravisseurs. Les habitans de Vevey ne parloient pas moins que de mettre le feu à Evian, et de l'enlever à main armée au milieu même de la cour. Ce projet insensé, fruit ordinaire d'un zele fanatique, parvint aux oreilles de Sa Majesté, et ce fut à cette occasion qu'elle fit à M. de Bernex cette espece de reproche si glorieux, qu'il faisoit des conversions bien bruyantes.

Le Roi fit partir sur le champ Madame de Warens pour Annecy, escortée de quarante de ses gardes. Ce fut là où quelque temps après, Sa Majesté l'assura de sa protection dans les termes les plus flatteurs, et lui assigna une pension, qui doit passer pour une preuve éclatante de la piété et de la générosité de ce prince, mais qui n'ôte point à Madame de Warens le mérite d'avoir abandonné de grands biens et un rang brillant dans sa patrie, pour suivre la voix du seigneur, et se livrer sans réserve à sa providence. Il eut même la bonté de lui offrir d'augmenter cette pension, de sorte qu'elle pût figurer avec tout l'éclat qu'elle souhaiteroit, et de lui procurer la situation la plus gracieuse, si elle vouloit se rendre à Turin auprès de la Reine. Mais Madame de Warens n'abusa point des bontés du monarque : elle alloit acquérir les plus grands biens en participant à ceux que l'église répand sur les fidèles, et l'éclat des autres n'avoit désormais plus rien qui pût la toucher. C'est ainsi qu'elle s'en explique à M. de Bernex ; et c'est sur ces maximes de détachement et de modération, qu'on l'a vue se conduire constamment depuis lors.

Enfin le jour arriva où M. de Bernex alloit assurer à l'église la conquête qu'il lui avoit acquise : il reçut publiquement l'abjuration de Madame de Warens, et lui administra le sacrement de confirmation le 8 Septembre 1726, jour de la nativité de Notre-Dame, dans l'église de la Visitation, devant la relique de Saint François de Sales. Cette dame eut l'honneur d'avoir pour maraine dans cette cérémo-

rie Madame la princesse de Hesse, soeur de la princesse de Piémont, depuis Reine de Sardaigne. Ce fut un spectacle touchant de voir une jeune dame d'une naissance illustre, favorisée des graces de la nature et enrichie des biens de la fortune, et qui peu de temps auparavant faisoit les délices de sa patrie, s'arracher du sein de l'abondance et des plaisirs, pour venir déposer au pied de la croix du Christ, l'éclat et les voluptés du monde, et y renoncer pour jamais. M. de Bernex fit à ce sujet un discours très touchant et très pathétique ; l'ardeur de son zele lui préta ce jour-là de nouvelles forces : toute cette nombreuse assemblée fondit en larmes ; et les dames, baignées de pleurs, vinrent embrasser Madame de Warens, la féliciter, et rendre graces à Dieu avec elle de la victoire qu'il lui faisoit remporter. Au reste, on a cherché inutilement parmi tous les papiers de feu M. de Bernex le discours qu'il prononça en cette occasion, et qui, au témoignage de tous ceux qui l'entendirent, est un chef-d'oeuvre d'éloquence ; et il y a lieu de croire que, quelque beau qu'il soit, il a été composé sur le champ et sans préparation.

Depuis ce jour-là M. de Bernex n'appella plus Madame de Warens que sa fille, et elle l'appelloit son pere. Il a en effet toujours conservé pour elle les bontés d'un pere ; et il ne faut pas s'étonner qu'il regardât avec une sorte de complaisance l'ouvrage de ses soins apostoliques, puisque cette dame s'est toujours efforcée de suivre, d'aussi près qu'il lui a été possible, les saints exemples de ce prélat,

soit dans son détachement des choses mondaines, soit dans son extrême charité envers les pauvres; deux vertus qui définissent parfaitement le caractere de Madame de Warens.

Le fait suivant peut entrer aussi parmi les preuves qui constatent les actions miraculeuses de M. de Bernex.

Au mois de Septembre 1729, Madame de Warens demeurant dans la maison de M. de Boige, le feu prit au four des cordeliers, qui donnoit dans la cour de cette maison, avec une telle violence que ce four qui contenoit un bâtiment assez grand, entierement plein de fascines et de bois sec, fut bientôt embrasé. Le feu porté par un vent impétueux, s'attacha au toit de la maison, et pénétra même par les fenêtres dans les appartemens: Madame de Warens donna aussi-tôt ses ordres pour arrêter les progrès du feu, et pour faire transporter ses meubles dans son jardin. Elle étoit occupée à ces soins, quand elle apprit que M. l'Evêque étoit accouru au bruit du danger qui la menaçoit, et qu'il alloit paroître à l'instant; elle fut au-devant de lui. Ils entrerent ensemble dans le jardin: il se mit à genoux, ainsi que tous ceux qui étoient présens, du nombre desquels j'étois, et commença à prononcer des oraisons, avec cette ferveur qui étoit inséparable de ses prieres. L'effet en fut sensible; le vent qui portoit les flammes par-dessus la maison, jusques près du jardin, changea tout-à-coup, et les éloigna si bien, que le four, quoique contigu, fut entierement consumé, sans que la maison eût d'autre mal que le dommage qu'elle avoit reçu

auparavant. C'est un fait connu de tout Annecy, et que moi, écrivain du présent mémoire, ai vu de mes propres yeux.

M. de Bernex a continué constamment à prendre le même intérêt dans tout ce qui regardoit Madame de Warens; il fit faire le portrait de cette dame, disant qu'il souhaitoit qu'il restât dans sa famille, comme un monument honorable d'un de ses plus heureux travaux. Enfin, quoiqu'elle fût eloignee de lui, il lui a donné peu de temps avant que de mourir, des marques de son souvenir, et en a même laissé dans son testament. Après la mort de ce prélat, Madame de Warens s'est entierement consacrée à la solitude et à la retraite, disant qu'après avoir perdu son pere, rien ne l'attachoit plus au monde.

LETTRES DE M. J. J. ROUSSEAU.

LETTRE PREMIERE.

A MADAME LA BARONNE DE WARENS, A CHAMBERY.

A Besançon, le 29 *Juin* 1732.

MADAME,

J'AI l'honneur de vous écrire dès le lendemain de mon arrivée à Besançon : j'y ai trouvé bien des nouvelles, auxquelles je ne m'étois pas attendu, et qui m'ont fait plaisir en quelque façon. Je suis allé ce matin faire ma révérence à M. l'abbé Blanchard, qui nous a donné à dîner, à M. le Comte de Saint-Rieux et à moi. Il m'a dit qu'il partiroit dans un mois pour Paris, où il va remplir le quartier de M. Campra, qui est malade; et comme il est fort âgé, M. Blanchard se flatte de lui succéder en la charge d'intendant, premier maitre de quartier de la musique de la chambre du Roi, et Conseiller de Sa Majesté en ses conseils; il m'a donné sa parole d'honneur, qu'au cas que ce projet lui réussisse, il me procurera un appointement dans la chapelle ou dans la cham-

bre du Roi, au bout du terme de deux ans le plus tard. Ce sont là des postes brillans et lucratifs, qu'on ne peut assez ménager : aussi l'ai-je très fort remercié, avec assurance que je n'épargnerai rien pour m'avancer de plus en plus dans la composition, pour laquelle il m'a trouvé un talent merveilleux. Je lui rends à souper ce soir, avec deux ou trois officiers du régiment du Roi, avec qui j'ai fait connoissance au concert. M. l'abbé Blanchard m'a prié d'y chanter un récit de basse-taille, que ces Messieurs ont eu la complaisance d'applaudir, aussi-bien qu'un duo de Pyrame et Thisbé, que j'ai chanté avec M. Duroncel, fameux haute-contre de l'ancien opéra de Lyon ; c'est beaucoup faire pour un lendemain d'arrivée.

J'ai donc résolu de retourner dans quelques jours à Chambery, où je m'amuserai à enseigner pendant le terme de deux années ; ce qui m'aidera toujours à me fortifier, ne voulant pas m'arrêter ici, ni y passer pour un simple musicien, ce qui me feroit quelque jour un tort considérable. Ayez la bonté de m'écrire, Madame, si j'y serai reçu avec plaisir, et si l'on m'y donnera des écoliers ; je me suis fourni de quantité de papiers et de pieces nouvelles, d'un goût charmant, et qui sûrement ne sont pas connus à Chambery ; mais je vous avoue que je ne me soucie gueres de partir que je ne sache au vrai si l'on se réjouira de m'avoir. J'ai trop de délicatesse pour y aller autrement. Ce seroit un trésor, et en même temps un miracle, de voir un bon musicien en Savoye ; je n'ose, ni ne puis me flatter

d'être

d'être de ce nombre ; mais en ce cas, je me vante toujours de produire en autrui ce que je ne suis pas moi-même. D'ailleurs, tous ceux qui se serviront de mes principes auront lieu de s'en louer, et vous en particulier, Madame, si vous voulez bien encore prendre la peine de les pratiquer quelquefois. Faites moi l'honneur de me répondre par le premier ordinaire, et au cas que vous voyez qu'il n'y ait pas de *débouché* pour moi à Chambery, vous aurez, s'il vous plait, la bonté de me le marquer : et comme il me reste encor deux partis à choisir, je prendrai la liberté de consulter le secours de vos sages avis sur l'option d'aller à Paris en droiture avec l'abbé Blanchard, où à Soleure, auprés de M. l'ambassadeur. Cependant comme ce sont là de ces coups de partie qu'il n'est pas bon de précipiter, je serai bien aise de ne rien presser encore.

Tout bien examiné, je ne me repens point d'avoir fait ce petit voyage, qui pourra dans la suite m'être d'une grande utilité. J'attends, Madame, avec soumission l'honneur de vos ordres, et suis avec une respectueuse considération,

MADAME,

ROUSSEAU.

LETTRE II.

A LA MÊME.

Grenoble, 13 *Septembre* 1737.

MADAME,

Je suis ici depuis deux jours : on ne peut être plus satisfait d'une ville que je le suis de celle-ci. On m'y a marqué tant d'amitiés et d'empressemens que je croyois en sortant de Chambery me trouver dans un nouveau monde. Hier, M. Micoud me donna à dîner avec plusieurs de ses amis, et le soir après la comédie, j'allai souper avec le bon homme Lagere.

Je n'ai vu ni Madame la présidente, ni Madame d'Eybens, ni M. le président de Tancin ; ce seigneur est en campagne. Je n'ai pas laissé de remettre la lettre à ses gens. Pour Madame de Bardonanche, je me suis présenté plusieurs fois, sans pouvoir lui faire la révérence ; j'ai fait remettre la lettre, et j'y dois dîner ce matin, où j'apprendrai des nouvelles de Madame d'Eybens.

Il faut parler de M. de l'Orme. J'ai eu l'honneur, Madame, de lui remettre votre lettre en main propre. Ce Monsieur s'excusant sur l'absence de M. l'Evêque, m'offrit un écu de six francs. Je l'acceptai par timidité ; mais je crus devoir en faire présent au portier. Je ne sais si j'ai bien fait : mais il faudra que mon ame change de moule, avant que de

me résoudre à faire autrement. J'ose croire que la vôtre ne m'en démentira pas.

J'ai eu le bonheur de trouver, pour Montpellier, en droiture, une chaise de retour; j'en profiterai. Le marché s'est fait par l'entremise d'un ami, et il ne m'en coûte pour la voiture, qu'un louis de 24 francs: je partirai demain matin. Je suis mortifié, Madame, que ce soit sans recevoir ici de vos nouvelles: mais ce n'est pas une occasion à négliger.

Si vous avez, Madame, des lettres à m'envoyer, je crois qu'on pourroit les faire tenir ici à M. Micoud, qui les feroit partir ensuite pour Montpellier, à l'adresse de M. Lazerme. Vous pouvez aussi les envoyer de Chambéry en droiture: ayez la bonté de voir ce qui convient le mieux; pour moi je n'en sais rien du tout.

Il me fâche extrêmement d'avoir été contraint de partir, sans faire la révérence à M. le marquis d'Antremont, et lui présenter mes très humbles actions de graces; oserois je, Madame, vous prier de vouloir suppléer à cela?

Comme je compte de pouvoir être à Montpellier mercredi au soir le 18 du courant, je pourrois donc, Madame, recevoir de vos précieuses nouvelles dans le cours de la semaine prochaine, si vous preniez la peine d'écrire dimanche ou lundi matin. Vous m'accorderez, s'il vous plait, la faveur de croire que mon empressement jusqu'à ce temps-là ira jusqu'à l'inquiétude.

Permettez encore, Madame, que je prenne la liberté de vous recommander le soin de votre santé. N'êtes-vous pas ma chere maman?

n'ai-je pas le droit d'y prendre le plus vif intérêt, et n'avez-vous pas besoin qu'on vous excite à tout moment à y donner plus d'attention ?

La mienne fut fort dérangée hier au spectacle. On représenta Alzire, mal à la vérité ; mais je ne laissai pas d'y être ému, jusqu'à perdre la respiration ; mes palpitations augmenterent étonnamment, et je crains de m'en sentir quelque temps.

Pourquoi, Madame, y a-t-il des coeurs si sensibles au grand, au sublime, au pathétique, pendant que d'autres ne semblent faits que pour ramper dans la bassesse de leurs sentimens ? La fortune semble faire à tout cela une espece de compensation ; à force d'élever ceux ci, elle cherche à les mettre de niveau avec la grandeur des autres : y réussit-elle ou non ? Le public et vous, Madame, ne serez pas de même avis. Cet accident m'a forcé de renoncer désormais au tragique, jusqu'au rétablissement de ma santé. Me voilà privé d'un plaisir qui m'a bien coûté des larmes en ma vie. J'ai l'honneur d'etre avec un profond respect,

MADAME, etc.

LETTRE III.

A LA MÊME.

Montpellier, 23 Octobre 1737.

MADAME,

Je ne me sers point de la voie indiquée de M. Barillot, parce que c'est faire le tour de l'école. Vos lettres et les miennes passant toutes par Lyon, il faudroit avoir une adresse à Lyon.

Voici un mois passé de mon arrivée à Montpellier, sans avoir pu recevoir aucune nouvelle de votre part, quoique j'aye écrit plusieurs fois et par différentes voies. Vous pouvez croire que je ne suis pas fort tranquille, et que ma situation n'est pas des plus gracieuses; je vous proteste cependant, Madame, avec la plus parfaite sincerité, que ma plus grande inquiétude vient de la crainte qu'il ne vous soit arrivé quelque accident. Je vous écris cet ordinaire-ci, par trois différentes voies, savoir, par Mrs. Vépres, M. Micoud, et en droiture; il est impossible, qu'une de ces trois lettres ne vous parvienne: ainsi, j'en attends la réponse dans trois semaines au plus tard; passé ce temps-là, si je n'ai point de nouvelles, je serai contraint de partir dans le dernier désordre, et de me rendre à Chambery comme je pourrai. Ce soir la poste doit arriver, et il se peut qu'il y aura quelque lettre pour moi; peut-être n'avez-vous pas fait mettre les vôtres

à la poste les jours qu'il falloit ; car j'aurois réponse depuis quinze jours, si les lettres avoient fait chemin dans leur temps. Vos lettres doivent passer par Lyon pour venir ici ; ainsi c'est les mercredi et samedi de bon matin qu'elles doivent être mises à la poste ; je vous avois donné précédemment l'adresse de ma pension : il vaudroit peut-être mieux les adresser en droiture où je suis logé, parce que je suis sûr de les y recevoir exactement. C'est chez M. Barcellon, huissier de la bourse, en rue basse, proche du Palais. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect.

P. S. Si vous avez quelque chose à m'envoyer par la voie des marchands de Lyon, et que vous écriviez, par exemple, à Mrs. Vépres par le même ordinaire qu'à moi, je dois, s'ils sont exacts, recevoir leur lettre en même temps que la vôtre.

J'allois fermer ma lettre, quand j'ai reçu la vôtre, Madame, du 12 du courant. Je crois n'avoir pas mérité les reproches que vous m'y faites sur mon peu d'exactitude. Depuis mon départ de Chambery, je n'ai point passé de semaine sans vous écrire. Du reste, je me rends justice ; et quoique peut-être il dût me paroître un peu dur que la premiere lettre que j'ai l'honneur de recevoir de vous, ne soit pleine que de reproches, je conviens que je les mérite tous. Que voulez-vous, Madame, que je vous dise ! quand j'agis, je crois faire les plus belles choses du monde, et puis il se trouve au bout que ce ne sont que sottises : je le reconnois parfaitement bien moi-

même. Il faudra tâcher de se roidir contre sa bêtise à l'avenir, et faire plus d'attention sur sa conduite. C'est ce que je vous promets avec une forte envie de l'exécuter. Après cela, si quelque retour d'amour propre vouloit encore m'engager à tenter quelque voie de justification, je réserve à traiter cela de bouche avec vous, Madame, non pas, s'il vous plaît, à la Saint-Jean, mais à la fin du mois de Janvier ou au commencement du suivant.

Quant à la lettre de M. Arnauld, vous savez, Madame, mieux que moi-même, ce qui me convient en fait de recommandation. Je vois bien que vous vous imaginez, que parce que je suis à Montpellier, je puis voir les choses de plus près et juger de ce qu'il y a à faire; mais Madame, je vous prie d'être bien persuadée que, hors ma pension et l'hôte de ma chambre, il m'est impossible de faire aucune liaison, ni de connoître le terrain, le moins du monde à Montpellier, jusqu'à ce qu'on m'ait procuré quelque arme pour forcer les barricades, que l'humeur inaccessible des particuliers et de toute la nation en général, met à l'entrée de leurs maisons. Oh qu'on a une idée bien fausse du caractere Languedocien, et surtout des habitans de Montpellier, à l'égard de l'étranger! Mais pour revenir, les recommandations dont j'aurois besoin sont de toutes les especes. Premierement, pour la noblesse et les gens en place. Il me seroit très avantageux d'être présenté à quelqu'un de cette classe, pour tâcher à me faire connoitre et à faire quelque usage du peu de talens que j'ai, ou du moins à me donner quelque ou-

verture, qui pût m'être utile dans la suite en temps et lieu. En second lieu pour les commerçans, afin de trouver quelque voie de communication plus courte et plus facile, et pour mille autres avantages que vous savez que l'on tire de ces connoissances-là. Troisiemement, parmi les gens de Lettres, savans, professeurs, par les lumieres qu'on peut acquérir avec eux et les progrès qu'on y pourroit faire; enfin généralement pour toutes les personnes de merite avec lesquelles on peut du moins lier une honnête société, apprendre quelque chose, et couler quelques heures prises sur la plus rude et la plus ennuyeuse solitude du monde. J'ai l'honneur de vous écrire cela, Madame, et non à M. l'abbé Arnauld, parce qu'ayant la lettre, vous verrez mieux ce qu'il y aura à répondre, et que si vous voulez bien vous donner cette peine vous-même, cela fera encore un meilleur effet en ma faveur.

Vous faites, Madame, un détail si riant de ma situation à Montpellier, qu'en vérité, je ne saurois mieux rectifier ce qui peut n'être pas conforme au vrai, qu'en vous priant de prendre tout le contre-pied. Je m'étendrai plus au long dans ma prochaine : sur l'espece de vie que je mene ici. Quant à vous, Madame, plût à Dieu que le récit de votre situation fût moins véridique: hélas! je ne puis, pour le présent, faire que des voeux ardens pour l'adoucissement de votre sort : il feroit trop envié, s'il étoit conforme à celui que vous meritez. Je n'ose espérer le rétablissement de ma santé; car elle est encore plus en désordre

que

que quand je suis parti de Chambéry : mais, Madame, si Dieu daignoit me la rendre, il est sûr que je n'en ferois d'autre usage, qu'à tâcher de vous soulager de vos soins, et à vous seconder en bon et tendre fils, et en élève reconnoissant. Vous m'exhortez, Madame, à rester ici jusqu'à la St. Jean : je ne le ferois pas, quand on m'y couvriroit d'or. Je ne sache pas d'avoir vu, de ma vie, un pays plus antipathique à mon goût que celui-ci, ni de séjour plus ennuyeux, plus maussade, que celui de Montpellier. Je sais bien que vous ne me croirez point ; vous êtes encore remplie des belles idées que ceux qui y ont été attrapés en ont répandues au dehors pour attraper les autres. Cependant, Madame, je vous réserve une rélation de Montpellier, qui vous fera toucher les choses au doigt et à l'oeil ; je vous attends là, pour vous étonner. Pour ma santé, il n'est pas étonnant qu'elle ne s'y remette pas. Premierement les alimens n'y valent rien ; mais rien, je dis, rien, et je ne badine point. Le vin y est trop violent, et incommode toujours ; le pain y est passable, à la vérité ; mais il n'y a ni boeuf, ni vache, ni beurre ; on n'y mange que de mauvais mouton, et du poisson de mer en abondance : le tout toujours apprêté à l'huile puante. Il vous seroit impossible de goûter de la soupe ou des ragoûts qu'on nous sert à ma pension, sans vomir. Je ne veux pas m'arrêter davantage là dessus ; car si je vous disois les choses précisément comme elles sont, vous seriez en peine de moi, bien plus que je ne le mérite. En second lieu, l'air ne me

convient pas : autre paradoxe, encore plus incroyable que les précédens ; c'est pourtant la vérité. On ne sauroit disconvenir que l'air de Montpellier ne soit fort pur, et en hiver assez doux. Cependant le voisinage de la mer le rend à craindre, pour tous ceux qui sont attaqués de la poitrine; aussi y voit-on beaucoup de phtisiques. Un certain vent, qu'on appelle ici le marin, amene de temps en temps des brouillards épais et froids, chargés de particules salines et âcres, qui sont fort dangereuses. Aussi, j'ai ici des rhumes, des maux de gorge, et des esquinancies, plus souvent qu'à Chambéry. Ne parlons plus de cela, quant à présent : car si j'en disois davantage, vous n'en croiriez pas un mot. Je puis pourtant protester que je n'ai dit que la vérité. Enfin, un troisieme article, c'est la cherté; pour celui-là, je ne m'y arrêterai pas, parce que je vous en ai parlé précédemment, et que je me prépare à parler de tout cela plus au long en traitant de Montpellier. Il suffit de vous dire, qu'avec l'argent comptant que j'ai apporté, et les 200 livres que vous avez eu la bonté de me promettre, il s'en faudroit beaucoup qu'il m'en restât actuellement autant devant moi, pour prendre l'avance, comme vous dites qu'il en faudroit laisser en arriere pour boucher les trous. Je n'ai encore pu donner un sou à la maîtresse de la pension, ni pour le louage de ma chambre; jugez, Madame, comment me voilà joli garçon ; et pour achever de me peindre, si je suis contraint de mettre quelque chose à la presse, ces honnêtes gens ci ont la charité de ne prendre

que 12 sols par écu de six francs, tous les mois. A la vérité, j'aimerois mieux tout vendre que d'avoir recours à un tel moyen. Cependant, Madame, je suis si heureux, que personne ne s'est encore avisé de me demander de l'argent, sauf celui qu'il faut donner tous les jours pour les eaux, bouillons de poulets, purgatifs, bains; encore ai-je trouvé le secret d'en emprunter pour cela, sans gage, et sans usure, et cela du premier cancre de la terre. Cela ne pourra pas durer, pourtant, d'autant plus que le deuxieme mois est commencé depuis hier: mais je suis tranquille depuis que j'ai reçu de vos nouvelles, et je suis assuré d'être secouru à temps. Pour les commodités, elles sont en abondance. Il n'y a point de bon marchand à Lyon, qui ne tire une lettre de change sur Montpellier. Si vous en parlez à M. C. il lui sera de la derniere facilité de faire cela. En tout cas voici l'adresse d'un qui paye un de nos Messieurs de Belley, et de la voie duquel on peut se servir, M. Parent, marchand drapier à Lyon au change. Quant à mes lettres, il vaut mieux les adresser chez M. Barcellon, ou plutôt Marcellon, comme l'adresse eſt à la premiere page, on sera plus exact à me les rendre. Il est deux heures après minuit, la plume me tombe des mains. Cependant, je n'ai pas écrit la moitié de ce que j'avois à écrire. La suite de la relation et le reste etc. sera renvoyé pour lundi prochain. C'est que je ne puis faire mieux: sans quoi, Madame, je ne vous imiterois certainement pas à cet égard. En attendant, je m'en rapporte aux

précédentes, et présente mes respectueuses salutations aux révérends peres jésuites, le révérend pere Hemet et le révérend pere Coppier. Je vous prie bien humblement de leur présenter une tasse de chocolat, que vous boirez ensemble, s'il vous plaît, à ma santé. Pour moi, je me contente du fumet; car il ne m'en reste pas un misérable morceau.

J'ai oublié de finir, en parlant de Montpellier, et de vous dire que j'ai résolu d'en partir vers la fin de decembre, et d'aller prendre le lait d'ânesse en Provence, dans un petit endroit fort joli, à deux lieues du Saint-Esprit. C'est un air excellent; il y aura bonne compagnie, avec laquelle j'ai déjà fait connoissance en chemin, et j'espere de n'y être pas tout-à-fait si cherement qu'à Montpellier. Je demande votre avis là-dessus: il faut encore ajouter, que c'est faire d'une pierre deux coups; car je me rapproche de deux journées.

Je vois, Madame, qu'on épargneroit bien des embarras et des frais, si l'on faisoit écrire, par un marchand de Lyon, à son correspondant d'ici, de me compter de l'argent, quand j'en aurois besoin, jusqu'à la concurrence de la somme destinée; car ces retards me mettent dans de fâcheux embarras, et ne vous sont d'aucun avantage.

LETTRE IV.

A LA MÊME.

Montpellier, le 14 Décembre 1737.

MADAME,

Je viens de recevoir votre troisieme lettre; vous ne la datez point, et vous n'accusez point la reception des miennes: cela fait que je ne sais à quoi m'en tenir. Vous me mandez, que vous avez fait compter, entre les mains de M. Bouvier, les 200 livres en question; je vous en réitere mes humbles actions de graces. Cependant, pour m'avoir écrit cela trop tôt, vous m'avez fait faire une fausse démarche; car je tirai une lettre de change sur M. Bouvier, qu'il a refusée, et qu'on m'a renvoyée. Je l'ai fait partir derechef: il y a apparence, qu'elle sera payée présentement. Quant aux autres 200 livres je n'aurai besoin que de la moitié, parce que je ne veux pas faire ici un plus-long séjour, que jusqu'à la fin de février; ainsi vous aurez 100 livres de moins à compter: mais je vous supplie de faire en sorte que cet argent soit sûrement entre les mains de M. Bouvier, pour ce temps-là. Je n'ai pu faire les remedes qui m'étoient prescrits, faute d'argent. Vous m'avez écrit que vous m'enverriez de l'argent pour pouvoir m'arranger avant

la tenue des Etats ; et voilà la clôture des Etats qui se fait demain, après avoir siégé deux mois entiers. Dès que j'aurai reçu réponse de Lyon, je partirai pour le Saint-Esprit, et je ferai l'essai des remedes qui m'ont été ordonnés. Remedes bien inutiles à ce que je prévois. Il faut périr malgré tout, et ma santé est en pire état que jamais.

Je ne puis aujourd'hui vous donner une suite de ma relation : cela demande plus de tranquillité que je ne m'en sens aujourd'hui. Je vous dirai en passant que j'ai tâché de ne pas perdre entierement mon temps à Montpellier; j'ai fait quelques progrès dans les mathématiques ; pour le divertissement, je n'en ai eu d'autre que d'entendre des musiques charmantes. J'ai été trois fois à l'opéra, qui n'est pas beau ici, mais où il y a d'excellentes voix. Je suis endetté ici de 108 livres; le reste servira, avec un peu d'économie, à passer les deux mois prochains. J'espere les couler plus agréablement qu'à Montpellier : voilà tout. Vous pouvez cependant, Madame, m'écrire toujours ici à l'adresse ordinaire ; au cas que je sois parti, les lettres me seront renvoyées. J'offre mes très humbles respects aux révérends peres jésuites. Quand j'aurai reçu de l'argent et que je n'aurai pas l'esprit si chagrin, j'aurai l'honneur de leur écrire. Je suis, Madame, avec un très profond respect.

P. S. Vous devez avoir reçu ma réponse, par rapport à M. de Lautrec. Oh ma chere maman! j'aime mieux être auprès de D., et être employé aux plus rudes travaux de la

terre, que de posséder la plus grande fortune dans tout autre cas. Il est inutile de penser que je puisse vivre autrement : il y a long-temps que je vous l'ai dit, et je le sens encore plus ardemment que jamais. Pourvu que j'aye cet avantage, dans quelque état que je sois, tout m'est indifférent. Quand on pense comme moi, je vois qu'il n'est pas difficile d'éluder les raisons importantes que vous ne voulez pas me dire. Au nom de Dieu, rangez les choses de sorte que je ne meure pas de désespoir. J'approuve tout, je me soumets à tout, excepté ce seul article, auquel je me sens hors d'état de consentir, dussé-je être la proie du plus misérable sort. Ah ! ma chere maman, n'êtes-vous donc plus ma chere maman ? ai-je vécu quelques mois de trop ?

Vous savez qu'il y a un cas où j'accepterois la chose dans toute la joie de mon coeur ; mais ce cas est unique. Vous m'entendez.

LETTRE V.

A LA MÊME.

Charmettes, 18 *Mars* 1739.

MA TRÈS CHERE MAMAN,

J'AI reçu, comme je le devois, le billet que vous m'écrivîtes dimanche dernier; et j'ai convenu sincerement avec moi-même que, puisque vous trouviez que j'avois tort, il falloit que je l'eusse effectivement. Ainsi, sans chercher à chicaner, j'ai fait mes excuses de bon coeur à mon frere, et je vous fais de même ici les miennes très humbles. Je vous assure aussi que j'ai résolu de tourner toujours du bon côté les corrections que vous jugerez à propos de me faire, sur quelque ton qu'il vous plaise de les tourner.

Vous m'avez fait dire qu'à l'occasion de vos Pâques vous voulez bien me pardonner. Je n'ai garde de prendre la chose au pied de la lettre, et je suis sûr que quand un coeur, comme le vôtre, a autant aimé quelqu'un que je me souviens de l'avoir été de vous, il lui est impossible d'en venir jamais à un tel point d'aigreur qu'il faille des motifs de religion pour le réconcilier. Je reçois cela comme une petite mortification que vous m'imposez en me pardonnant, et dont vous savez bien qu'une parfaite connoissance de vos vrais sentimens adoucira l'amertume.

Je vous remercie, ma très chere maman, de l'avis que vous m'avez fait donner d'écrire à mon pere. Rendez-moi cependant la justice de croire que ce n'est ni par négligence, ni par oubli, que j'avois retardé jusqu'à présent. Je pensois qu'il auroit convenu d'attendre la réponse de M. l'abbé Arnauld, afin que si le sujet du mémoire n'avoit eu nulle apparence de réussir, comme il est à craindre, je lui eusse passé sous silence ce projet évanoui. Cependant vous m'avez fait faire réflexion que mon délai étoit appuyé sur une raison trop frivole; et pour réparer la chose le plutôt qu'il est possible, je vous envoie ma lettre, que je vous prie de prendre la peine de lire, de fermer et de faire partir, si vous le jugez à propos.

Il n'est pas nécessaire, je crois, de vous assurer que je languis depuis long-temps dans l'impatience de vous revoir. Songez, ma très chere maman, qu'il y a un mois, et peut-être au-delà, que je suis privé de ce bonheur. Je suis du plus profond de mon coeur, et avec les sentimens du fils le plus tendre, etc.

LETTRE VI.

3 *Mars.*

MA TRÈS CHERE ET TRÈS BONNE MAMAN,

Je vous envoie ci-joint le brouillard du mémoire que vous trouverez après celui de la lettre à M. Arnauld. Si j'étois capable de faire

un chef-d'oeuvre, ce mémoire à mon goût seroit le mien; non qu'il soit travaillé avec beaucoup d'art, mais parce qu'il est écrit avec les sentimens qui conviennent à un homme que vous honorez du nom de fils. Assurément une ridicule fierté ne me conviendroit gueres dans l'état où je suis: mais aussi j'ai toujours cru qu'on pouvoit avec arrogance, et cependant sans s'avilir, conserver dans la mauvaise fortune et dans les supplications une certaine dignité plus propre à obtenir des graces d'un honnête homme que les plus basses lâchetés. Au reste, je souhaite plus que je n'espere de ce mémoire, à moins que votre zèle et votre habilité ordinaires ne lui donnent un puissant véhicule: car je sais par une vieille expérience que tous les hommes n'entendent et ne parlent pas le même langage. Je plains les ames à qui le mien est inconnu; il y a une maman au monde qui, à leur place, l'entendroit très bien: mais, me direz-vous, pourquoi ne pas parler le leur? C'est ce que je me suis assez représenté. Après tout, pour quatre misérables jours de vie, vaut-il la peine de se faire faquin?

Il n'y a pas tant de mal cependant; et j'espere que vous trouverez, par la lecture du mémoire, que je n'ai pas fait le rodomont hors de propos, et que je me suis raisonnablement humanisé. Je sais bien, Dieu merci, à quoi; sans cela, Petit auroit couru grand risque de mourir de faim en pareille occasion: preuve que je ne suis pas propre à ramper indignement dans les malheurs de la vie, c'est que je n'ai jamais fait le rogue, ni le fendant

dans la prospérité. Mais qu'est-ce que je vous lanterne là ? sans me souvenir, chere maman, que je parle à qui me connoît mieux que moi-même ? Baste ; un peu d'effusion de coeur dans l'occasion ne nuit jamais à l'amitié.

Le memoire est tout dressé sur le plan que nous avons plus d'une fois digéré ensemble. Je vois le tout assez lié, et propre à se soutenir. Il y a ce maudit voyage de Besançon, dont, pour mon bonheur, j'ai jugé à propos de déguiser un peu le motif. Voyage éternel et malencontreux, s'il en fût au monde, et qui s'est déjà présenté à moi bien des fois, et sous des faces bien différentes. Ce sont des images où ma vanité ne triomphe pas. Quoi qu'il en soit, j'ai mis à cela un emplâtre, Dieu sait comment ! En tous cas, si l'on vient me faire subir l'interrogatoire aux Charmettes, j'espere bien ne pas rester court. Comme vous n'êtes pas au fait comme moi, il sera bon, en présentant le mémoire, de glisser légerement sur le détail des circonstances, crainte de *qui pro quo*, à moins que je n'aye l'honneur de vous voir avant ce temps-là.

A propos de cela : depuis que vous voilà établie en ville, ne vous prend-il point fantaisie, ma chere maman, d'entreprendre un jour quelque petit voyage à la campagne ? Si mon bon génie vous l'inspire, vous m'obligerez de me faire avertir, quelques trois ou quatre mois à l'avance, afin que je me prépare à vous recevoir, et à vous faire duement les honneurs de chez moi.

Je prends la liberté de faire ici mes honneurs à M. le Cureu, et mes amitiés à mon

frere. Ayez la bonté de dire au premier, que comme Proserpine (ah ! la belle chose que de placer là Proserpine !)

Peste! où prend mon esprit toutes ces gentilles?

comme Proserpine donc passoit autrefois six mois sur terre et six mois aux enfers, il faut de même qu'il se résolve de partager son temps entre vous et moi : mais aussi les enfers, où les mettrons-nous? Placez-les en ville, si vous le jugez à propos; car pour ici, ne vous déplaise, n'en voli pas gés. J'ai l'honneur d'être du plus profond de mon coeur, ma très chere et très bonne maman, etc.

P. S. Je m'apperçois que ma lettre vous pourra servir d'apologie, quand il vous arrivera d'en écrire quelqu'une un peu longue : mais aussi il faudra que ce soit à quelque maman bien chere et bien aimée; sans quoi, la mienne ne prouve rien.

LETTRE VII.

Venise, 5 Octobre 1743.

Quoi! ma bonne maman, il y a mille ans que je soupire sans recevoir de vos nouvelles, et vous souffrez que je reçoive des lettres de Chambéry qui ne soient pas de vous? J'avois eu l'honneur de vous écrire à mon arrivée à Venise; mais dès que notre ambassadeur et notre directeur des postes seront partis pour

Turin, je ne saurai plus par où vous écrire, car il faudra faire trois ou quatre entrepots assez difficiles; cependant les lettres dussent-elles voler par l'air, il faut que les miennes vous parviennent, et surtout que je reçoive des vôtres, sans quoi je suis tout-à-fait mort. Je vous ferai parvenir cette lettre par la voie de M. l'ambassadeur d'Espagne qui, j'espere, ne me refusera pas la grace de la mettre dans son paquet. Je vous supplie, maman, de faire dire à M. Dupont que j'ai reçu sa lettre, et que je ferai avec plaisir tout ce qu'il me demande, aussi-tot que j'aurai l'adresse du marchand qu'il m'indique. Adieu, ma très bonne et très chere maman. J'écris aujourd'hui à M. de Lautrec, exprès pour lui parler de vous. Je tâcherai de faire qu'on vous envoie, avec cette lettre, une adresse pour me faire parvenir les vôtres; vous ne la donnerez à personne; mais vous prendrez seulement les lettres de ceux qui voudront m'écrire, pourvu qu'elles ne soient pas volumineuses, afin que M. l'ambassadeur d'Espagne n'ait pas à se plaindre de mon indiscrétion à en charger ses couriers. Adieu derechef, très chere maman, je me porte bien, et vous aime plus que jamais. Permettez que je fasse mille amitiés à tous vos amis, sans oublier Zizi et Taleralatalera, et tous mes oncles.

Si vous m'écrivez par Genève, en recommandant votre lettre à quelqu'un, l'adresse sera simplement à M. Rousseau, secrétaire d'ambassade de France, à Venise.

Comme il y auroit toujours de l'embarras à m'envoyer vos lettres par les couriers de M.

de la Mina, je crois, toute réflexion faite, que vous ferez mieux de les adresser à quelque correspondant à Genève, qui me les fera parvenir aisément. Je vous prie de prendre la peine de fermer l'incluse, et de la faire remettre à son adresse. O mille fois chere maman, il me semble déjà qu'il y a un siecle que je ne vous ai vue: en vérité, je ne puis vivre loin de vous.

LETTRE VIII.

A LA MÊME.

A Paris, le 25 Février 1745.

J'ai reçu, ma très bonne maman, avec les deux lettres que vous m'avez écrites, les présens que vous y avez joints, tant en savon qu'en chocolat; je n'ai point jugé à propos de me frotter les moustaches du premier, parce que je le réserve pour m'en servir plus utilement dans l'occasion. Mais commençons par le plus pressant, qui est votre santé, et l'état présent de vos affaires, c'est-à-dire des nôtres. Je suis plus affligé qu'étonné de vos souffrances continuelles. La sagesse de Dieu n'aime point à faire des présens inutiles; vous êtes, en faveur des vertus que vous en avez reçues, condamnée à en faire un exercice continuel. Quand vous êtes malade, c'est la patience; quand vous servez ceux qui le sont, c'est l'humanite. Puisque vos peines tournent toutes à

votre gloire, ou au soulagement d'autrui, elles entrent dans le bien général, et nous n'en devons pas murmurer. J'ai été très touché de la maladie de mon pauvre frere: j'espere d'en apprendre incessamment de meilleures nouvelles. M. d'Arras m'en a parlé avec une affection qui m'a charmé; c'étoit me faire la cour mieux qu'il ne le pensoit lui-même. Dites-lui, je vous supplie, qu'il prenne courage, car je le compte échappé de cette affaire, et je lui prépare des magisteres qui le rendront immortel.

Quant à moi, je me suis toujours assez bien porté depuis mon arrivée à Paris, et bien m'en a pris; car j'aurois été, aussi bien que vous, un malade de mauvais rapport pour les chirurgiens et les apothicaires. Au reste, je n'ai pas été exempt des mêmes embarras que vous; puisque l'ami chez lequel je suis logé a été attaqué cet hiver d'une maladie de poitrine, dont il s'est enfin tiré contre toute espérance de ma part. Ce bon et généreux ami est un gentilhomme Espagnol, assez à son aise, qui me presse d'accepter un asyle dans sa maison, pour y philosopher ensemble le reste de nos jours. Quelque conformité de goûts et de sentimens qui me lie à lui, je ne le prends point au mot, et je vous laisse à deviner pourquoi?

Je ne puis rien vous dire de particulier sur le voyage que vous méditez, parce que l'approbation qu'on peut lui donner dépend des secours que vous trouverez pour en supporter les frais, et des moyens sur lesquels

vous appuyez l'espoir du succès de ce que vous y allez entreprendre.

Quant à vos autres projets, je n'y vois rien que lui, et je n'attends pas la-dessus d'autres lumieres que celle de vos yeux et des miens. Ainsi vous êtes mieux en état que moi de juger de la solidité des projets que nous pourrions faire de ce côté. Je trouve Mademoiselle sa fille assez aimable; je pense pourtant que vous me faites plus d'honneur que de justice en me comparant à elle: car il faudra, tout au moins, qu'il m'en coûte mon cher nom de petit né. Je n'ajouterai rien sur ce que vous m'en dites de plus; car je ne saurois répondre à ce que je ne comprends pas. Je ne saurois finir cet article, sans vous demander comment vous vous trouvez de cet archi-âne de Keister. Je pardonne à un sot d'être la dupe d'un autre, il est fait pour cela; mais quand on a vos lumieres, on n'a pas bonne grace à se laisser tromper par un tel animal qu'après s'être crévé les yeux. Plus j'acquiers de lumieres de chimie, plus tous ces maîtres chercheurs de secret et de magisteres me paroissent cruches et butords. Je voyois, il y a deux jours, un de ces idiots, qui soupesant de l'huile de vitriol, dans un laboratoire où j'étois, n'étoit pas étonné de sa grande pesanteur, parce, disoit-il, qu'elle contient beaucoup de mercure; et le même homme se vantoit de savoit parfaitement l'analyse et la composition des corps. Si de pareils bavards savoient que je daigne écrire leurs impertinences, ils en seroient trop fiers.

Me

Me demanderez-vous ce que je fais? Hélas! maman, je vous aime, je pense à vous, je me plains de mon cheval d'ambassadeur: on me plaint, on m'estime, et l'on ne me rend point d'autre justice. Ce n'est pas que je n'espere m'en venger un jour en lui faisant voir non-seulement que je vaux mieux, mais que je suis plus estimé que lui. Du reste, beaucoup de projets, peu d'espérance; mais toujours n'établissant pour mon point de vue que le bonheur de finir mes jours avec vous.

J'ai eu le malheur de n'être bon à rien à M. de Bille; car il a fini ses affaires fort heureusement, et il ne lui manque que de l'argent, sorte de marchandise dont mes mains ne se souillent plus. Je ne sais comment réussira cette lettre; car on m'a dit que M. Deville devoit partir demain; et comme je ne le vois point venir aujourd'hui, je crains bien d'être regardé de lui comme un homme inutile, qui ne vaut pas la peine qu'on s'en souvienne. Adieu, maman, souvenez-vous de m'écrire souvent et de me donner une adresse sûre.

LETTRE IX.

A LA MÊME.

A Paris, le 17 Décembre 1747.

Il n'y a que six jours, ma très chere maman, que je suis de retour de Chenonceaux. En arrivant, j'y ai reçu votre lettre du 2 de ce mois, dans laquelle vous me reprochez mon silence, et avec raison, puisque j'y vois que vous n'avez point reçu celle que je vous avois écrite de là sous l'enveloppe de l'abbé Giloz. J'en viens de recevoir une de lui-même, dans laquelle il me fait les mêmes reproches. Ainsi je suis certain qu'il n'a point reçu son paquet, ni vous votre lettre: mais ce dont il semble m'accuser est justement ce qui me justifie; car, dans l'éloignement où j'étois de tout bureau pour affranchir, je hasardai ma double lettre sans affranchissement, vous marquant à tous les deux combien je craignois qu'elle n'arrivât pas et que j'attendois votre réponse pour me rassurer. Je ne l'ai point reçue cette réponse, et j'ai bien compris par-là que vous n'aviez rien reçu, et qu'il falloit nécessairement attendre mon retour à Paris pour écrire de nouveau. Ce qui m'avoit encore enhardi à hasarder cette lettre, c'est que l'année derniere il vous en étoit parvenu une, par je ne sais quel bonheur, que j'avois hasardée de la même maniere, dans l'impossibilité de faire autrement. Pour la preuve de ce que je dis, prenez la peine de faire chercher au bureau du Pont un pa-

quet endossé de mon écriture à l'adresse de M. l'abbé Giloz, etc: vous pourrez l'ouvrir, prendre votre lettre et lui envoyer la sienne; aussi-bien contiennent-elles des détails qui me coûtent trop pour me résoudre à les recommencer.

M. Descreux vint me voir le lendemain de mon arrivée: il me dit qu'il avoit de l'argent à votre service, et qu'il avoit un voyage à faire, sans lequel il comptoit vous voir en passant et vous offrir sa bourse. Il a beau dire, je ne la crois gueres en meilleur état que la mienne. J'ai toujours regardé vos lettres de change qu'il a acceptées comme un véritable badinage. Il en acceptera bien pour autant de millions qu'il vous plaira, au même prix; je vous assure que cela lui est fort égal. Il est fort sur le zero, aussi-bien que M. Baqueret, et je ne doute pas qu'il n'aille achever ses projets au même lieu. Du reste, je le crois fort bon homme, et qui même allie deux choses rares à trouver ensemble, la folie et l'intérêt.

Par rapport à moi je ne vous dis rien, c'est tout dire. Malgré les injustices que vous me faites intérieurement, il ne tiendroit qu'à moi de changer en estime et en compassion vos perpétuelles défiances envers moi. Quelques explications suffiroient pour cela: mais votre coeur n'a que trop de ses propres maux, sans avoir encore à porter ceux d'autrui. J'espere toujours qu'un jour vous me connoitrez mieux, et vous m'en aimerez davantage.

Je remercie tendrement le frere de sa bonne

amitié, et l'assure de toute la mienne. Adieu, trop chere et trop bonne maman, je suis de nouveau à l'hotel du Saint-Esprit, rue Plâtriere.

J'ai différé quelques jours à faire partir cette lettre, sur l'espérance que m'avoit donnée M. Descreux de me venir voir avant son départ: mais je l'ai attendu inutilement, et je le tiens parti ou perdu.

LETTRE X.

A LA MÊME.

A Paris, le 26 Août 1748.

Je n'espérois plus, ma très bonne maman, d'avoir le plaisir de vous écrire; l'intervalle de ma derniere lettre a été rempli coup sur coup de deux maladies affreuses. J'ai d'abord eu une attaque de colique néphrétique, fievre, ardeur et rétention d'urine; la douleur s'est calmée à force des bains, de nitre et d'autres diurétiques; mais la difficulté d'uriner subsiste toujours, et la pierre, qui du rein est descendu dans la vessie, ne peut en sortir que par l'opération: mais ma santé ni ma bourse ne me laissant pas en état d'y songer, il ne me reste plus de ce côté-là que la patience et la résignation, remedes qu'on a toujours sous la main, mais qui ne guérissent pas de grand chose.

En dernier lieu, je viens d'être attaqué

de violentes coliques d'estomac, accompagnées de vomissemens continuels et d'un flux de ventre excessif. J'ai fait mille remedes inutiles, j'ai pris l'émétique et en dernier lieu le symarouba; le vomissement est calmé, mais je ne digere plus du tout. Les alimens sortent tels que je les ai pris; il a fallu renoncer même au riz qui m'avoit été prescrit, et je suis réduit à me priver presque de toute nourriture, et par-dessus tout cela d'une foiblesse inconcevable.

Cependant le besoin me chasse de la chambre, et je me propose de faire demain ma premiere sortie; peut-être que le grand air et un peu de promenade me rendront quelque chose de mes forces perdues. On m'a conseillé l'usage de l'extrait de genievre, mais il est ici bien moins bon et beaucoup plus cher que dans nos montagnes.

Et vous, ma chere maman, comment êtes-vous à présent? Vos peines ne sont-elles point calmées? n'êtes-vous point appaisée au sujet d'un malheureux fils, qui n'a prévu vos peines que de trop loin, sans jamais les pouvoir soulager? Vous n'avez connu ni mon coeur ni ma situation. Permettez-moi de vous répondre ce que vous m'avez dit si souvent, vous ne me connoitrez que quand il n'en sera plus temps.

M. Léonard a envoyé savoir de mes nouvelles, il y a quelque temps. Je promis de lui écrire, et je l'aurois fait, si je n'etois retombé malade précisément dans ce temps-là. Si vous jugiez à propos, nous nous écririons à l'ordinaire par cette voie. Ce seroit quelques ports

de lettres, quelques affranchissemens épargnés dans un temps où cette lésine est presque de nécessité. J'espere toujours que ce temps n'est pas pour durer éternellement. Je voudrois bien avoir quelque voie sûre pour m'ouvrir à vous sur ma véritable situation. J'aurois le plus grand besoin de vos conseils. J'use mon esprit et ma santé, pour tâcher de me conduire avec sagesse dans ces circonstances difficiles, pour sortir, s'il est possible, de cet état d'opprobre et de misere, et je crois m'appercevoir chaque jour que c'est le hasard seul qui regle ma destinée, et que la prudence la plus consommée n'y peut rien faire du tout. Adieu, mon aimable maman, écrivez-moi toujours à l'hôtel du Saint-Esprit, rue Plâtriere.

LETTRE XI.

A LA MÊME.

A Paris, le 17 Janvier 1749.

Un travail extraordinaire qui m'est survenu, et une très mauvaise santé, m'ont empêché, ma très bonne maman, de remplir mon devoir envers vous depuis un mois. Je me suis chargé de quelques articles pour le grand Dictionnaire des Arts et des Sciences, qu'on va mettre sous presse. La besogne croît sous ma main, et il faut la rendre à jour nommé; de façon que surchargé de ce travail, sans préjudice de mes occupations ordinaires, je suis

contraint de prendre mon temps sur les heures de mon sommeil. Je suis sur les dents; mais j'ai promis, il faut tenir parole: d'ailleurs, je tiens au cul et aux chausses de gens qui m'ont fait du mal; la bile me donne des forces, et même de l'esprit et de la science.

La colere suffit et vaut un Apollon.

Je bouquine, j'apprends le Grec. Chacun a ses armes; au lieu de faire des chansons à mes ennemis, je leur fais des articles de dictionnaire: l'un vaudra bien l'autre, et durera plus long-temps.

Voilà, ma chere maman, quelle seroit l'excuse de ma négligence, si j'en avois quelqu'une de recevable auprès de vous: mais je sens bien que ce seroit un nouveau tort de prétendre me justifier. J'avoue le mien en vous en demandant pardon. Si l'ardeur de la haine l'a emporté quelques instans dans mes occupations sur celle de l'amitié, croyez qu'elle n'est pas faite pour avoir long-temps la préférence dans un coeur qui vous appartient. Je quitte tout pour vous écrire: c'est-là véritablement mon état naturel.

En vous envoyant une réponse à la derniere de vos lettres, celle que j'avois reçue de Genève, je n'y ajoutai rien de ma main; mais je pense que ce que je vous adressai étoit décisif et pouvoit me dispenser d'autre réponse, d'autant plus que j'aurois eu trop à dire.

Je vous supplie de vouloir bien vous charger de mes tendres remercimens pour le frere, et de lui dire que j'entre parfaitement dans

ses vues et dans ses raisons, et qu'il ne me manque que les moyens d'y concourir plus réellement. Il faut espérer qu'un temps plus favorable nous rapprochera de séjour, comme la même façon de penser nous rapproche de sentiment.

Adieu, ma bonne maman, n'imitez pas mon mauvais exemple, donnez-moi plus souvent des nouvelles de votre santé, et plaignez un homme qui succombe sous un travail ingrat.

LETTRE XII.

A LA MÊME.

A Paris, le 13 *Février* 1753.

Vous trouverez ci-joint, ma chere maman, une lettre de 240 livres. Mon coeur s'afflige également de la petitesse de la somme et du besoin que vous en avez. Tâchez de pourvoir aux besoins les plus pressans : cela est plus aisé où vous êtes qu'ici, où toutes choses et surtout le pain, sont d'une cherté horrible. Je ne veux pas, ma bonne maman, entrer avec vous dans le détail des choses dont vous me parlez, parce que ce n'est pas le temps de vous rappeller quel a toujours été mon sentiment sur vos entreprises. Je vous dirai seulement qu'au milieu de toutes vos infortunes, votre raison et votre vertu sont des biens qu'on ne peut vous ôter,

et dont le principal usage se trouve dans les afflictions.

Votre fils s'avance à grands pas vers sa derniere demeure. Le mal a fait un si grand progrès cet hiver que je ne dois plus m'attendre à en voir un autre. J'irai donc à ma destination avec le seul regret de vous laisser malheureuse.

On donnera le premier de Mars la premiere représentation du *Devin*, à l'opéra de Paris : je me ménage jusqu'à ce temps-là avec un soin extrême, afin d'avoir le plaisir de le voir. Il sera joué aussi le lundi gras au château de Bellevue, en présence du Roi ; et Madame la Marquise de Pompadour y fera un rôle. Comme tout cela sera exécuté par des seigneurs et dames de la cour, je m'attends à être chanté faux et estropié ; ainsi je n'irai point. D'ailleurs, n'ayant pas voulu être présenté au Roi, je ne veux rien faire de ce qui auroit l'air d'en rechercher de nouveau l'occasion. Avec toute cette gloire, je continue à vivre de mon métier de copiste, qui me rend indépendant, et qui me rendroit heureux si mon bonheur pouvoit se faire sans le vôtre et sans la santé.

J'ai quelques nouveaux ouvrages à vous envoyer, et je me servirai pour cela de la voie de M. Léonard ou de celle de l'abbé Giloz, faute d'en trouver de plus directes.

Adieu, ma très-bonne maman, aimez toujours un fils qui voudroit vivre plus pour vous que pour lui-même.

LETTRE XIII.

A LA MÊME.

MADAME,

J'AI lu et copié le nouveau mémoire que vous avez pris la peine de m'envoyer ; j'approuve fort le retranchement que vous avez fait, puisqu'outre que c'étoit un assez mauvais verbiage, c'est que les circonstances n'en étant pas conformes à la vérité, je me faisois une violente peine de les avancer ; mais aussi il ne falloit pas me faire dire au commencement, que j'avois abandonné tous mes droits et prétentions, puisque rien n'étant plus manifestement faux, c'est toujours mensonge pour mensonge, et de plus, que celui-là est bien plus aisé à vérifier.

Quant aux autres changemens, je vous dirai là-dessus, Madame, ce que Socrate répondit autrefois à un certain Lisias. Ce Lisias étoit le plus habile orateur de son temps, et dans l'accusation où Socrate fut condamné, il lui apporta un discours qu'il avoit travaillé avec grand soin, où il mettoit ses raisons et les moyens de Socrate dans tout leur jour : Socrate le lut avec plaisir, et le trouva fort bien fait ; mais il lui dit franchement qu'il ne lui étoit pas propre. Sur quoi Lisias lui ayant demandé comment il étoit possible que ce discours fût bien fait s'il ne lui étoit pas propre : de même, dit-il, en se servant selon sa coutume de comparaisons vulgaires, qu'un

excellent ouvrier pourroit m'apporter des habits ou des souliers magnifiques, brodés d'or, et auxquels il ne manqueroit rien, mais qui ne me conviendroient pas. Pour moi, plus docile que Socrate, j'ai laissé le tout comme vous avez jugé à propos de le changer, excepté deux ou trois expressions de style seulement qui m'ont paru s'être glissées par mégarde.

J'ai été plus hardi à la fin. Je ne sais quelles pouvoient être vos vues en faisant passer la pension par les mains de Son Excellence; mais l'inconvénient en sauté aux yeux : car il est clair que si j'avois le malheur par quelque accident imprévu de lui survivre ou qu'il tombât malade, adieu la pension. En coûtera-t-il de plus pour l'établir le plus solidement qu'on pourra? C'est chercher des détours qui vous égarent, pendant qu'il n'y a aucun inconvénient à suivre le droit chemin. Si ma fidélité étoit équivoque et qu'on pût me soupçonner d'être homme à détourner cet argent ou à en faire un mauvais usage, je me serois bien gardé de changer l'endroit aussi librement que je l'ai fait; et ce qui m'a engagé à parler de moi, c'est que j'ai cru pénétrer que votre délicatesse se faisoit quelque peine qu'on pût penser que cet argent tournât à votre profit, idée qui ne peut tomber que dans l'esprit d'un enragé: quoi qu'il en soit, j'espere bien de n'en jamais souiller mes mains.

Vous avez, sans doute par mégarde, joint au mémoire une feuille séparée que je ne suppose pas qui fût à copier. En effet, ne pourroit-on pas me demander de quoi je me mêle

là ; et moi, qui assure être séquestré de toute affaire civile, me sieroit-il de paroître si bien instruit de choses qui ne sont pas de ma compétence ?

Quant à ce qu'on me fait dire que je souhaiterai de n'être pas nommé, c'est une fausse délicatesse que je n'ai point. La honte ne consiste pas à dire qu'on reçoit, mais à être obligé de recevoir. Je méprise les détours d'une vanité mal entendue, autant que je fais cas des sentimens élevés. Je sens pourtant le prix d'un pareil ménagement de votre part et de celle de mon oncle ; mais je vous en dispense l'un et l'autre. D'ailleurs sous quel nom, dites-moi, feriez-vous enrégistrer la pension ?

Je fais mille remercimens au très cher oncle. Je connois tous les jours mieux quelle est sa bonté pour moi : s'il a obligé tant d'ingrats en sa vie, il peut s'assurer d'avoir au moins trouvé un coeur reconnoissant ; car, comme dit Séneque,

Multa perdenda sunt, ut semel ponas bene.

Ce latin-là c'est pour l'oncle ; en voici pour vous, la traduction françoise :

Perdez force bienfaits, pour en bien placer un.

Il y a long-temps que vous pratiquez cette sentence sans, je gage, l'avoir jamais lue dans Séneque.

Je suis dans la plus grande vivacité de tous mes sentimens, etc.

LETTRE XIV.

A LA MÊME.

Le départ de M. Deville se trouvant prolongé de quelques jours, cela me donne, chere maman, le loisir de m'entretenir encore avec vous.

Comme je n'ai nulle relation à la cour de l'Infant, je ne saurois que vous exhorter à vous servir des connoissances que vos amis peuvent vous procurer de ce côté-là. Je puis avoir quelque facilité de plus du côté de la cour d'Espagne, ayant plusieurs amis qui pourroient nous servir de ce côté. J'ai entr'autres ici M. le marquis de Turrieta, qui est assez ami de mon ami, peut-être un peu le mien. Je me propose, à son départ pour Madrid, où il doit retourner ce printemps, de lui remettre un mémoire relatif à votre pension, qui auroit pour objet de vous la faire établir pour toujours à la pouvoir manger où il vous plairoit; car mon opinion est que c'est une affaire désespérée du coté de la cour de Turin, où les Savoyards auront toujours assez de crédit pour vous faire tout le mal qu'ils voudront, c'est-à-dire, tout celui qu'ils pourront. Il n'en sera pas de même en Espagne, où nous trouverons toujours autant, et, comme je crois, plus d'amis qu'eux. Au reste, je suis bien éloigné de vouloir vous flatter du succès de ma démarche: mais que risquons-nous de tenter? Quant à M. le marquis Scotti,

je savois déjà tout ce que vous m'en dites, et je ne manquerai pas d'insinuer cette voie à celui à qui je remettrai le mémoire ; mais comme cela dépend de plusieurs circonstances, soit de l'accès qu'on peut trouver auprès de lui, soit de la répugnance que pourroient avoir mes correspondans à lui faire leur cour, soit enfin de la vie du Roi d'Espagne, il ne sera peut-être pas si mauvais que vous le pensez, de suivre la voie ordinaire des ministres. Les affaires qui ont passé par les bureaux se trouvent à la longue toujours plus solides que celles qui ne se sont faites que par faveur.

Quelque peu d'intérêt que je prenne aux fêtes publiques, je ne me pardonnerois pas de ne vous rien dire du tout de celles qui se font ici pour le mariage de M. le Dauphin. Elles sont telles qu'après les merveilles que Saint Paul a vues, l'esprit humain ne peut rien concevoir de plus brillant. Je vous ferois un détail de tout cela, si je ne pensois que M. Deville sera à portée de vous en entretenir. Je puis en deux mots vous donner une idée de la cour, soit par le nombre, soit par la magnificence, en vous disant premièrement qu'il y avoit quinze mille masques au bal masqué qui s'est donné à Versailles, et que la richesse des habits au bal paré, au ballet et aux grands appartemens, étoit telle que mon Espagnol saisi d'un enthousiasme poétique de son pays, s'écria, que Madame la Dauphine étoit un soleil, dont la présence avoit liquéfié tout l'or du royaume, dont s'étoit fait un fleuve immense, au milieu duquel nageoit toute la cour.

Je n'ai pas eu pour ma part le spectacle le moins agréable ; car j'ai vu danser et sauter toute la canaille de Paris dans ces salles superbes et magnifiquement illuminées, qui ont été construites dans toutes les places pour le divertissement du peuple. Jamais ils ne s'étoient trouvés à pareille fête. Ils ont tant secoué leurs guenilles, ils ont tellement bu, et se sont si pleinement piffrés, que la plupart en ont été malades. Adieu, maman.

LETTRE XV.

A LA MÊME.

Je dois, ma très chere maman, vous donner avis, que contre toute espérance, j'ai trouvé le moyen de faire recommander votre affaire à M. le Comte de Castellane de la maniere la plus avantageuse; c'est par le ministre même qu'il en sera chargé, de maniere que ceci devenant une affaire de dépêches, vous pouvez vous assurer d'y avoir tous les avantages que la faveur peut prêter à l'équité. J'ai été contraint de dresser sur les pieces que vous m'avez envoyées un mémoire dont je joins ici la copie, afin que vous voyiez si j'ai pris le sens qu'il falloit. J'aurai le temps, si vous vous hâtez de me répondre, d'y faire les corrections convenables, avant que de le faire donner ; car la cour ne reviendra de Fontainebleau que dans quelques jours. Il faut d'ailleurs que vous vous hâtiez de prendre sur

cette affaire les instructions qui vous manquent ; et il est, par exemple, fort étrange de ne savoir pas même le nom de baptême des personnes dont on répete la succession : vous savez aussi que rien ne peut être décidé dans des cas de cette nature, sans de bons extraits baptistaires et du testateur et de l'héritier, légalisés par les magistrats du lieu et par les ministres du Roi qui y résident. Je vous avertis de tout cela, afin que vous vous munissiez de toutes ces pieces, dont l'envoi de temps à autre servira de mémoratif, qui ne sera pas inutile. Adieu, ma chere maman, je me propose de vous écrire bien au long sur mes propres affaires ; mais j'ai des choses si peu réjouissantes à vous apprendre que ce n'est pas la peine de se hâter.

MÉMOIRE.

N. N. De la Tour, gentilhomme du pays de Vaud, étant mort à Constantinople, et ayant établi le sieur Honoré Pélico, marchand François, pour son exécuteur (*) testamentaire, à la charge de faire parvenir ses biens à ses plus proches parens : Françoise de la Tour, baronne de Warens, qui se trouve dans le cas (**), souhaiteroit qu'on

(*) M. Miol avoit mis *procureur*, sans faire réflexion que le pouvoir du procureur cesse à la mort du commettant.

(**) Il ne reste de toute la maison de la Tour, que Madame de Warens, et une sienne niece, qui se trouve par conséquent d'un degré au moins plus

pût agir auprès dudit sieur Pelico, pour l'engager à se dessaisir desdits biens en sa faveur, en lui démontrant son droit. Sans vouloir révoquer en doute la bonne volonté dudit sieur Pelico, il semble par le silence qu'il a observé jusqu'à présent envers la famille du défunt, qu'il n'est pas pressé d'exécuter ses volontés. C'est pourquoi il seroit à desirer que M. l'ambassadeur voulût interposer son autorité pour l'examen et la décision de cette affaire. Ladite baronne de Warens ayant eu ses biens confisqués, pour cause de la religion catholique qu'elle a embrassée, et n'étant pas payée des pensions que le roi de Sardaigne, et ensuite Sa Majesté catholique lui ont assignées sur la Savoye, ne doute point que la dure nécessité où elle se trouve ne soit un motif de plus pour intéresser en sa faveur la religion de Son Excellence.

LETTRE XVI.

A LA MÊME.

MADAME,

J'EUS l'honneur de vous écrire jeudi passé, et M. Genevois se chargea de ma lettre: depuis ce temps je n'ai point vu M. Barrillot,

éloignée, et qui d'ailleurs, n'ayant pas quitté sa religion ni ses biens, n'est pas assujettie aux mêmes besoins.

et j'ai resté enfermé dans mon auberge comme un vrai prisonnier. Hier, impatient de savoir l'état de mes affaires, j'écrivis à M. Barillot, et je lui témoignai mon inquiétude en termes assez forts. Il me répondit ceci.

Tranquillisez-vous, mon cher Monsieur, tout va bien. Je crois que lundi ou mardi tout finira. Je ne suis point en état de sortir. Je vous irai voir le plutôt que je pourrai.

Voilà donc, Madame, à quoi j'en suis: aussi peu instruit de mes affaires que si j'étois à cent lieues d'ici; car il m'est défendu de paroître en ville. Avec cela toujours seul, et grande dépense, puis les frais qui se font d'une autre côté pour tirer ce misérable argent, et puis ceux qu'il a fallu faire pour consulter ce médecin et lui payer quelques remedes qu'il m'a remis. Vous pouvez bien juger qu'il y a déjà long-temps que ma bourse est à sec, quoique je sois déjà assez joliment endetté dans ce cabaret: ainsi je ne mene point la vie la plus agréable du monde; et pour surcroit de bonheur, je n'ai, Madame, point de nouvelles de votre part. Cependant je fais bon courage autant que je le puis, et j'espere qu'avant que vous receviez ma lettre je saurai la définition de toutes choses; car en vérité si cela duroit plus long-temps, je croirois que l'on se moque de moi, et que l'on ne me réserve que la coquille de l'huitre.

Vous voyez, Madame, que le voyage que j'avois entrepris, comme une espèce de partie de plaisir, a pris une tournure bien opposée; aussi le charme d'être tout le jour

seul dans une chambre à promener ma mélancolie, dans des transes continuelles, ne contribue pas, comme vous pouvez bien croire, à l'amélioration de ma santé. Je soupire apres l'instant de mon retour, et je prierai bien Dieu désormais qu'il me préserve d'un voyage aussi déplaisant.

J'en étois là de ma lettre quand M. Barillot m'est venu voir: il m'a fort assuré que mon affaire ne souffroit plus de difficultés. M. le Résident a intervenu, et a la bonté de prendre cette affaire-là à cœur. Comme il y a un intervalle de deux jours entre le commencement de ma lettre et la fin, j'ai pendant ce temps-là été rendre mes devoirs à M. le Résident qui m'a reçu le plus gracieusement, et j'ose dire, le plus familierement du monde. Je suis sûr à présent que mon affaire finira totalement dans moins de trois jours d'ici, et que ma portion me sera comptée sans difficulté, sauf les frais qui, à la vérité, seront un peu forts, et même bien plus haut que je n'aurois cru.

Je n'ai, Madame, reçu aucune nouvelle de votre part ces deux ordinaires ici; j'en suis mortellement inquiet; si je n'en reçois pas l'ordinaire prochain, je ne sais ce que je deviendrai. J'ai reçu une lettre de l'oncle, avec une autre pour le curé son ami. Je ferai le voyage jusques-là, mais je sais qu'il n'y a rien à faire et que ce pré est perdu pour moi.

Je n'ai point encore écrit à mon pere ni vu aucun de mes parens, et j'ai ordre d'observer le même *incognito* jusqu'au déboursement. J'ai une furieuse démangeaison de tourner la

feuille ; car j'ai encore bien des choses à dire. Je n'en ferai rien cependant, et je me réserve à l'ordinaire prochain pour vous donner de bonnes nouvelles. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

LETTRE XVII.

A MADAME DE SOURGEL.

Je suis fâché, Madame, d'être obligé de relever les irrégularités de la lettre que vous avez écrite à M. Favre, à l'égard de Madame la baronne de Warens. Quoique j'eusse prévu à-peu-près les suites de sa facilité à votre égard, je n'avois point à la vérité soupçonné que les choses en vinssent au point où vous les avez amenées par une conduite qui ne prévient pas en faveur de votre caractere. Vous avez très raison, Madame, de dire qu'il a été mal à Madame de Warens d'en agir comme elle a fait avec vous et Monsieur votre époux. Si son procédé fait honneur à son coeur, il est sûr qu'il n'est pas également digne de ses lumieres; puisqu'avec beaucoup moins de pénétration et d'usage du monde, je ne laissai pas de percer mieux qu'elle dans l'avenir, et de lui prédire assez juste une partie du retour dont vous payez son amitié et ses bons offices. Vous le sentîtes parfaitement, Madame, et si je m'en souviens bien, la crainte que mes conseils ne fussent écoutés vous engagea, aussi

bien queMademoiselle votre fille, à faire à mes égards certaines démarches un peu rampantes, qui dans un coeur comme le mien n'étoient gueres propres à jeter de meilleurs préjugés que ceux que j'avois conçus ; à l'occasion de quoi vous rappellez fort noblement le présent que vous voulûtes faire de ce précieux juste-au-corps, qui tient aussi bien que moi une place si honorable dans votre lettre. Mais j'aurai l'honneur de vous dire, Madame, avec tout le respect que je vous dois, que je n'ai jamais songé à recevoir votre présent, dans quelque état d'abaissement qu'il ait plu à la fortune de me placer. J'y regarde de plus près que cela dans le choix de mes bienfaiteurs. J'aurois, en vérité, belle matiere à railler en faisant la description de ce superbe habit retourné, rempli de graisse, en tel état, en un mot, que toute ma modestie auroit eu bien de la peine d'obtenir de moi d'en porter un semblable. Je suis en pouvoir de prouver ce que j'avance, de manifester ce trophée de votre générosité : il est encore en existence dans le même garde-meuble qui renferme tous ces précieux effets dont vous faites un si pompeux étalage. Heureusement Madame la baronne eut la judicieuse précaution, sans présumer cependant que ce soin pût devenir utile, de faire ainsi enfermer le tout sans y toucher avec toutes les attentions nécessaires en pareils cas. Je crois, Madame, que l'inventaire de tous ces débris, comparés avec votre magnifique catalogue, ne laissera pas que de donner lieu à un fort joli contraste, surtout la belle cave à tabac. Pour les flam-

beaux, vous les aviez destinés à M. Perrin, vicaire de police, dont votre situation en ce pays-ci vous avoit rendu la protection indispensablement nécessaire. Mais les ayant refusés, ils sont ici tout prêts aussi à faire un des ornemens de votre triomphe.

Je ne saurois, Madame, continuer sur le ton plaisant. Je suis véritablement indigné, et je crois qu'il seroit impossible à tout honnête homme à ma place d'éviter de l'être autant. Rentrez, Madame, en vous-même, rappelez-vous les circonstances déplorables où vous vous êtes trouvée ici, vous, M. votre époux, et toute votre famille; sans argent, sans amis, sans connoissances, sans ressources. Qu'eussiez-vous fait sans l'assistance de Madame de Warens? Ma foi, Madame, je vous le dis franchement, vous auriez jeté un fort vilain coton. Il y avoit long-temps que vous en étiez plus loin qu'à votre derniere piece; le nom que vous aviez jugé à propos de prendre, et le coup d'oeil sous lequel vous vous montriez, n'avoient garde d'exciter les sentimens en votre faveur; et vous n'aviez pas, que je sache, de grands témoignages avantageux qui parlassent de votre rang et de votre mérite. Cependant, ma bonne marraine, pleine de compassion pour vos maux et pour votre misere actuelle, (pardonnez-moi ce mot, Madame) n'hésita point à vous secourir; et la maniere prompte et hasardée dont elle le fit, prouvoit assez, je crois, que son coeur étoit bien éloigné des sentimens pleins de bassesses et d'indignités que vous ne rougissez point de lui attribuer. Il y paroît aujourd'hui; et même ce

soin mystérieux de vous cacher en est encore une preuve, qui véritablement ne dépose gueres avantageusement pour vous.

Mais, Madame, que sert de tergiverser ? Le fait même est votre juge. Il est clair comme le soleil, que vous recherchez à noircir bassement une dame qui s'est sacrifiée sans ménagement pour vous tirer d'embarras. L'intérêt de quelques pistoles vous porte à payer d'une noire ingratitude un des bienfaits les plus importans que vous pussiez recevoir ; et quand toutes vos calomnies seroient aussi vraies qu'elles sont fausses, il n'y a point cependant de coeur bien fait qui ne rejettât avec horreur les détours d'une conduite aussi méséante que la vôtre.

Mais, graces à Dieu, il n'est pas à craindre que vos discours fassent de mauvaises impressions sur ceux qui ont l'honneur de connoître Madame la baronne, ma marraine ; son caractere et ses sentimens se sont jusqu'ici soutenus avec assez de dignité pour n'avoir pas beaucoup à redouter des traits de la calomnie ; et sans doute, si jamais rien a été opposé à son goût, c'est l'avarice et le vil intérêt. Ces vices sont bons pour ceux qui n'osent se montrer au grand jour ; mais pour elle ses démarches se font à la face du ciel ; et comme elle n'a rien à cacher dans sa conduite, elle ne craint rien des discours de ses ennemis. Au reste, Madame, vous avez inséré dans votre lettre certains termes grossiers, au sujet d'un collier de grenats, très indignes d'une personne qui se dit de condition, à l'égard d'une autre qui l'est de même, et à qui elle a obli-

gation. On peut les pardonner au chagrin que vous avez de lâcher quelques pistoles et d'être privée de votre cher argent ; et c'est le parti que prendra Madame de Warens, en redressant cependant la fausseté de votre exposé.

Quant à moi, Madame, quoique vous affectiez de parler de moi sur un ton équivoque, j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur de vous dire que quoique je n'aye pas celui d'être connu de vous, je ne laisse pas de l'être de grand nombre de personnes de mérite et de distinction, qui toutes savent que j'ai l'honneur d'être le filleul de Madame la baronne de Warens, qui a eu la bonté de m'élever et de m'inspirer des sentimens de droiture et de probité, dignes d'elle. Je tâcherai de les conserver pour lui en rendre bon compte, tant qu'il me restera un souffle de vie : et je suis fort trompé, si tous les exemples de dureté et d'ingratitude qui me tomberont sous les yeux ne sont pour moi autant de bonnes leçons, qui m'apprendront à les éviter avec horreur.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE

LETTRE
DE MADAME DE WARENS
A M. FAVRE.

MONSIEUR,

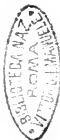
Vous trouverez bon, Monsieur, que n'attendant plus ni réponse, ni satisfaction de Monsieur et de Madame de Sourgel, je prenne le parti de vous écrire à vous-même. Je l'aurois fait plutôt si j'avois été instruite de votre mérite et de ce que vous étiez véritablement, et que je n'eusse pas été prévenue par eux que vous étiez leur homme d'affaires. Je ne doute point que galant homme et homme de mérite, comme je vous crois, et comme M. Berthier vous représente à moi, vous ne prissiez mes intérêts avec chaleur, si vous étiez instruit de ce qui s'est passé entre eux et moi, et des circonstances dont toute cette affaire a été accompagnée; mais sans entrer dans un long détail, je me contente d'en appeller à leur conscience. Ils savent combien je me suis incommodée pour les tirer de l'embarras le plus pressant, et pour leur éviter bien des affronts; ils savent que l'argent que je leur ai prêté, je l'ai emprunté moi-même à des conditions exorbitantes; ils savent encore la rareté excessive de l'argent en ce pays-ci, qui rend cette petite somme plus précieuse, par rapport à moi, que sept ou huit fois autant

ne le sauroit être pour eux. En vérité, Monsieur, je suis bien embarrassée après tout cela, de savoir quel nom donner à leur indifférence: j'aurai bien de la peine cependant à me mettre en tête qu'ils fassent métier de faire des dupes.

J'en étois ici quand je viens de recevoir une copie de l'impertinente lettre que vous a écrite Madame de Sourgel. Il semble qu'elle a affecté d'y entasser toutes les marques d'un méchant caractere. Je n'ai garde, Monsieur, de tourner contre elle ses propres armes; je suis peu accoutumée à un semblable style, et je me contenterai de répondre à ses malignes insinuations par un court exposé du fait.

J'ai vu ici un monsieur et une dame avec leur famille, qui se donnoient pour imprimeurs sous le nom de Thibol, et qui, sur la fin, ont jugé à propos de prendre celui de Sourgel et le rang de gens de qualité; je n'ai jamais su précisément ce qui en étoit. Ce qu'il y a de très certain, c'est que je n'en ai eu de preuve, ni même d'indice que leur parole. Ils ont paru dans un fort triste équipage, chargés de dettes, sans un sou; et comme j'ai fait une espece de liaison avec la femme qui venoit quelquefois chez moi, et à qui j'avois été assez heureuse pour rendre quelques services, ils se sont présentés à moi pour implorer mon secours, me priant de leur faire quelques avances qui pussent les mettre en état d'acquitter leurs dettes, et de se rendre à Paris. Il falloit bien qu'ils n'eussent pas entendu dire alors que je fusse si avidement intéressée, et que je me mêlasse de vendre le faux pour le fin, puisqu'ils se sont adressés à moi pré-

férablement à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ici. En effet, je suis la seule personne qui ait daigné les regarder, et j'ose bien attester que, de la maniere qu'ils s'y étoient montrés, ils auroient très vainement fait d'autres tentatives. Je crois qu'ils n'ont pas eu lieu d'être mécontens de la façon dont je me suis livrée à eux. Je l'ai fait, j'ose le dire, de bonne grace et noblement. N'ayant pas comptant l'argent dont ils avoient besoin, je l'ai emprunté, avec la peine qu'ils savent, et à gros intérêts, quoique j'eusse pris un terme très court, parce qu'ils promettoient de me payer d'abord à leur arrivée à Paris. Vous voyez cependant, Monsieur, par toutes mes lettres, que je ne me suis jamais avisée de leur rien demander de cet intérêt; et je réitere encore que je leur en fais présent fort volontiers, très contente, s'ils vouloient bien ne pas me chicaner sur le capital.



Je me suis donc intéressée pour eux, non-seulement sans les connoître, ni eux, ni personne qui les connût, mais même sans être assurée de leur véritable nom. J'ai sollicité pour eux; j'ai appaisé leurs créanciers; j'ai mis le mari en état de se garantir d'être arrêté, et de se rendre à Lyon avec son fils: j'ai donné à la femme et à la fille asyle dans ma maison; je leur ai permis d'y retirer leurs effets; j'ai assigné mes quartiers en trésorerie pour le payement de leurs créanciers; enfin j'ai prêté à la femme et à la fille tout l'argent nécessaire pour faire leur route honorablement, elles et leur famille. Depuis ce temps je n'ai cessé d'être accablée de leurs créanciers qu'après

l'entier payement ; car je respecte trop mes engagemens pour manquer à ma parole.

Quant aux effets qu'ils ont laissés chez moi, je vous ferai quartier du catalogue. Les expressions magnifiques de Madame de Sourgel ne leur donneront pas plus de valeur qu'ils n'en avoient, quand elle délibéra si elle ne les abandonneroit pas avec son logement ; de quoi je la detournai, espérant qu'elle en pourroit toujours tirer quelque chose : mais bien loin de songer à en faire mon profit, j'en fis un inventaire exact, et je lui promis de tâcher de les vendre ; mais ensuite ayant fait réflexion qu'il n'y auroit pas de l'honneur à moi d'exposer en vente de pareilles bagatelles, je m'étois déterminée à les payer plutôt au-delà de leur valeur, car il s'en faudroit bien que je n'eusse retiré du tout les 30 livres que j'en ai offert, et qui certainement vont au-delà de tout ce qu'ils peuvent valoir.

Mais que cette Dame ne s'inquiéte point. Ses meubles sont tous ici, tels qu'elle les a laissés ; et je cherche si peu à me les approprier à mon profit, que je proteste hautement que je n'en veux plus en aucune façon, et je ne m'en mêlerai que pour les rendre sous quittance à ceux qui me les demanderont de sa part, après toutefois que j'aurai été payée en entier ; faute de quoi, je ne manquerai point de les faire vendre à l'enchere publique sous son nom et à ses frais, et l'on connoitra par les sommes qu'elle en retirera le véritable prix de toutes ces belles choses. Pour le collier, les boucles et les manches, ils sont depuis très-longtemps entre les mains de M.

Berthier, qui est prêt à les restituer, en recevant son dû, comme j'en ai donné avis plus d'une fois à Madame de Sourgel.

Je crois, Monsieur, que si je mettois en ligne de compte les menus frais que j'ai faits pour toute cette famille, les intérêts de mon argent, les embarras, la difficulté de faire mes affaires de si loin, les ports de lettres dont la somme n'est pas petite, la reconnoissance que je dois à M. Berthier, qui a bien voulu prendre en main mes intérêts, et par-dessus tout cela, les mauvais pas où je me trouve engagée par le retard du payement, il y a fort apparence que le prix des meubles seroit assez bien payé; mais ces détails de minutie sont, je vous assure, au-dessous de moi, et puis il est juste qu'il m'en coûte quelque chose pour le plaisir que j'ai eu d'obliger.

A l'égard des présens, il seroit à souhaiter pour Madame de Sourgel qu'elle m'en eût offert de beaux; car n'étant pas accoutumée d'en recevoir de gens que je ne connois point, et principalement de ceux qui ont besoin des miens et de moi-même, elle auroit aujourd'hui le plaisir de les retrouver avec tous ses meubles. Il est vrai qu'elle eut la politesse de me présenter une petite cave à tabac de noyer, doublée de plomb, laquelle me paroissant de très-petite considération, et fort chétive, je crus pouvoir et devoir même l'agréer sans conséquence, d'autant plus que ne faisant nul usage de tabac, on ne pouvoit gueres m'accuser d'avarice dans l'acceptation d'un tel présent;

elle est aussi dans le garde-meuble. Mais ce qu'elle a oublié, cette Dame, c'est une petite croix de bois, incrustée de nacre, que j'ai mise au lieu le plus apparent de ma chambre, pour vérifier la prophétie de Mademoiselle de Sourgel, qui me dit en me la présentant, que toutes les fois que j'y jetterois les yeux, je ne manquerois point de dire: *voilà ma croix*.

Au reste, je doute bien fort d'être en arriere de présens avec Madame de Sourgel, quoiqu'elle méprise si fort les miens. Mais ce n'est point à moi de rappeller ces choses-là, ma coutume étant de les oublier dès qu'elles sont faites. Je ne demande pas non plus qu'elle me paye sa pension pour quelques jours qu'elle a demeuré chez moi avec sa belle-fille; elle en sait assez les motifs et la raison: je consens cependant volontiers qu'elle jette tout sur le compte de l'amitié, quoique la compassion y eût bonne part.

Pour le collier de grenats, il est juste de le reprendre, s'il n'accommode pas Mademoiselle de Sourgel; elle auroit pu se servir d'expressions plus décentes à cet égard: elle sait à merveilles que je n'ai point cherché à lui en imposer; je lui ai vendu ce collier pour ce qu'il étoit, et sur le même pied qu'il m'a été vendu par une Dame de mérite, laquelle je me garderai bien de régaler d'un compliment semblable à celui de Madame de Sourgel. J'ose espérer que ses basses insinuations ne trouveront pas beaucoup de prise où mon nom a seulement l'honneur d'être connu.

Madame de Sourgel m'accuse d'en agir mal avec elle! Est-ce en mal agir que d'attendre près de deux ans un argent prêté dans une telle occasion? Ne m'avoit-elle pas promis restitution dès l'instant de son arrivée? Ne l'ai-je pas priée en grace plusieurs fois de vouloir me payer, du moins par faveur, en considération des embarras où mes avances m'ont jetée? Ne lui ai-je pas écrit nombre de lettres pleines de cordialité et de politesses, qui lui peignant l'état des choses au naturel, auroient dû lui faire tirer de l'argent des pierres, plutôt que de rester en arriere à cet égard? Ne l'ai-je pas avertie et fait avertir plusieurs fois en dernier lieu, de la nécessité où ses rétards m'alloient jeter, de recourir aux protections pour me faire payer? Quel si grand mal lui ai-je donc fait? Personne ne le sait mieux que vous, Monsieur; assurément, s'il doit retomber de la honte sur une de nous deux, ce n'est pas à moi de la supporter.

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à répondre aux invectives de cette Dame. Je ne me pique pas d'accompagner mes phrases de tours malins, ni de fausses accusations; mais je me pique d'avoir pour témoins de ce que j'avance, toutes les personnes qui me connoissent, toutes celles qui ont connu ici Monsieur et Madame de Sourgel, et même tout Chambéry. Je ne me hâte pas de rassembler des témoignages peu favorables à eux, et de m'exposer par-là à la moquerie des plaisans, qui m'ont raillée de ma sotte crédulité, et des censeurs qui ont blamé ma conduite peu prudente. Je suis mortifiée, Monsieur,

qu'on vous donne une fonction aussi indigne de vous, que de servir de correspondant à de si désagréables affaires. Il ne tiendra pas à moi qu'on ne vous débarrasse d'un pareil emploi, et Madame de Sourgel peut prendre désormais les choses comme il lui plaira, sans craindre que je me mette en frais de répondre davantage à ses injures. Je crois qu'il ne sera pas douteux parmi les honnêtes gens, sur qui, d'elle ou de moi, tombera le déshonneur de toute cette affaire.

Je suis avec une parfaite considération, etc.

LETTRE XVIII.

Montpellier, 23 *Octobre* 1737.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a environ trois semaines ; je vous priois par ma lettre de vouloir bien donner cours à celle que j'y avois incluse pour M. Charbonnel. J'avois écrit l'ordinaire précédent en droiture à Madame de Warens, et huit jours après je pris la liberté de vous adresser encore une lettre pour elle; cependant je n'ai reçu réponse de nulle part : je ne puis croire, Monsieur, de vous avoir déplu, en usant un peu trop familièrement de la liberté que vous m'aviez accordée ; tout ce que je crains, c'est que quelque contre-temps fâcheux n'ait retardé mes lettres ou les réponses. Quoi qu'il

qu'il en soit. il m'est si essentiel d'être bientôt tiré de peine, que je n'ai point balancé, Monsieur, de vous adresser encore l'incluse, et de vous prier de vouloir bien donner vos soins pour qu'elle parvienne à son adresse; j'ose même vous inviter à me donner des nouvelles de Madame de Warens; je tremble qu'elle ne soit malade. J'espere, Monsieur, que vous ne dédaignerez pas de m'honorer d'un mot de réponse par le premier ordinaire; et afin que la lettre me parvienne plus directement, vous aurez, s'il vous plait, la bonté de me l'adresser chez M. Barcellon, huissier de la bourse en rue basse proche du Palais: c'est-là que je suis logé. Vous ferez une oeuvre de charité de m'accorder cette grace, et si vous pouvez me donner des nouvelles de M. Charbonnel, je vous en aurai d'autant plus d'obligation. Je suis avec une respectueuse considération.

LETTRE XIX.

Montpellier, 4 Novembre 1737.

MONSIEUR,

LEQUEL des deux doit demander pardon à l'autre, ou le pauvre voyageur, qui n'a jamais passé de semaine depuis son départ, sans écrire à un ami de coeur, ou cet ingrat ami, qui pousse la négligence jusqu'à passer deux grands mois et davantage, sans donner au

pauvre pélerin le moindre signe de vie? Oui, Monsieur, deux grands mois: je sais bien que j'ai reçu de vous une lettre datée du 6 Octobre; mais je sais bien aussi que je ne l'ai reçue que la veille de la Toussaint; et quelque effort que fasse ma raison pour être d'accord avec mes desirs, j'ai peine à croire que la date n'ait été mise après coup. Pour moi, Monsieur, je vous ai écrit de Grenoble, je vous ai écrit le lendemain de mon arrivée à Montpellier, je vous ai écrit par la voie de M. Micoud, je vous ai écrit en droiture; en un mot, j'ai poussé l'exactitude jusqu'à céder presque à tout l'empressement que j'avois de m'entretenir avec vous. Quant à Monsieur de Trianon, Dieu et lui savent, si l'on peut avec vérité m'accuser de négligence à cet égard. Quelle différence, grand Dieu! il semble que la Savoie est éloignée d'ici de sept ou huit cents lieues, et nous avons à Montpellier des compatriotes du doyen de Killerine (dites cela à mon oncle) qui ont reçu deux fois des réponses de chez eux, tandis que je n'ai pu en recevoir de Chambéry. Il y a trois semaines que j'en reçus une d'attente, après laquelle rien n'a paru. Quelque dure que soit ma situation actuelle, je la supporterois volontiers, si du moins on daignoit me donner la moindre marque de souvenir: mais rien; je suis si oublié qu'à peine crois-je moi-même d'être encore en vie. Puisque les relations sont devenues impossibles depuis Chambéry et Lyon ici, je ne demande plus qu'on me tienne les promesses sur lesquelles je m'étois arrangé. Quelques mots de consolation me

suffiront et serviront à répandre de la douceur sur un état qui a ses désagrémens.

J'ai eû le malheur dans ces circonstances gênantes de perdre mon hôtesse, Madame Mazet, de maniere qu'il a fallu solder mon compte avec ses héritiers. Un honnête homme Irlandois avec qui j'avois fait connoissance, a eu la générosité de me prêter soixante livres sur ma parole, qui ont servi à payer le mois passé et le courant de ma pension: mais je me vois extrêmement reculé par plusieurs autres menues dettes; et j'ai été contraint d'abandonner depuis quinze jours les remedes que j'avois commencés, faute de moyens pour continuer. Voici maintenant quels sont mes projets. Si dans quinze jours qui font le reste du second mois, je ne reçois aucune nouvelle, j'ai résolu de hasarder un coup: je ferai quelque argent de mes petits meubles, c'est-à-dire, de ceux qui me sont les moins chers; car j'en ai dont je ne me déferai jamais; et comme cet argent ne suffiroit point pour payer mes dettes et me tirer de Montpellier, j'oserai l'exposer au jeu, non par goût, car j'ai mieux aimé me condamner à la solitude que de m'introduire par cette voie, quoiqu'il n'y en ait point d'autre à Montpellier, et qu'il n'ait tenu qu'à moi de me faire des connoissances assez brillantes par ce moyen. Si je perds, ma situation ne sera presque pas pire qu'auparavant; mais si je gagne, je me tirerai du plus fâcheux de tous les pas. C'est un grand hasard à la vérité; mais j'ose croire qu'il est nécessaire de le tenter dans le cas où je me trouve. Je ne prendrai ce parti qu'à l'extrémité et quand je ne

verrai plus de jour ailleurs. Si je reçois de bonnes nouvelles d'ici à ce temps-là, je n'aurai certainement pas l'imprudence de tenter la mer orageuse et de m'exposer à un naufrage. Je prendrai un autre parti. J'acquitterai mes dettes ici, et je me rendrai en diligence à un petit endroit proche du Saint-Esprit, où, à moindres frais et dans un meilleur air, je pourrai recommencer mes petits remedes avec plus de tranquillité, d'agrément et de succès, comme j'espere, que je n'ai fait à Montpellier dont le séjour m'est d'une mortelle antipathie : je trouverai là bonne compagnie d'honnêtes gens qui ne chercheront point à écorcher le pauvre étranger, et qui contribueront à lui procurer un peu de gaieté dont il a, je vous assure, très grand besoin.

Je vous fais toutes ces confidences, mon cher monsieur, comme à un bon ami qui veut bien s'intéresser à moi et prendre part à mes petits soucis. Je vous prierai aussi d'en vouloir bien faire part à qui de droit, afin que si mes lettres ont le malheur de se perdre de quelque côté, l'on puisse de l'autre en récapituler le contenu. J'écris aujourd'hui à Monsieur de Trianon ; et comme la poste de Paris qui est la vôtre ne part d'ici qu'une fois la semaine, à savoir le lundi, il se trouve que depuis mon arrivée à Montpellier, je n'ai pas manqué d'écrire un seul ordinaire, tant il y a de négligence dans mon fait, comme vous dites fort bien et fort à votre aise.

Il vous reviendroit une description de la charmante ville de Montpellier, ce paradis terrestre, ce centre des délices de la France ;

mais en vérité il y a si peu de bien et tant de mal à en dire, que je me ferois scrupule d'en charger encore le portrait de quelque saillie de mauvaise humeur; j'attends qu'un esprit plus reposé me permette de n'en dire que le moins de mal que la vérité me pourra permettre. Voici en gros ce que vous en pouvez penser en attendant.

Montpellier est une grande ville fort peuplée, coupée par un immense labyrinthe de rues sales, tortueuses et larges de six pieds. Ces rues sont bordées alternativement de superbes hôtels et de misérables chaumieres, pleines de boue et de fumier. Les habitans y sont moitié très riches, et l'autre moitié misérables à l'excès; mais ils sont tous également gueux par leur maniere de vivre, la plus vile et la plus crasseuse qu'on puisse imaginer. Les femmes sont divisées en deux classes: les dames qui passent la matinée à s'enluminer, l'après-midi au pharaon et la nuit à la débauche; à la différence des bourgeoises qui n'ont d'occupation que la derniere. Du reste ni les unes ni les autres n'entendent le françois, et elles ont tant de goût et d'esprit qu'elles ne doutent point que la comédie et l'opéra ne soient des assemblées de sorciers. Aussi on n'a jamais vu de femmes aux spectacles de Montpellier, excepté peut-être quelques misérables étrangeres qui auront eu l'imprudence de braver la délicatesse et la modestie des dames de Montpellier. Vous savez sans doute quels égards on a en Italie pour les Huguenots, et pour les Juifs en Espagne; c'est comme on traite les étrangers ici: on les re-

garde précisément comme une espece d'animaux faits exprès pour être pillés, volés et assommés au bout, s'ils avoient l'impertinence de le trouver mauvais. Voilà ce que j'ai pu rassembler de meilleur du caractere des habitans de Montpellier. Quant au pays en général, il produit de bon vin, un peu de bled, de l'huile abominable, point de viande, point de beurre, point de laitage, point de fruit et point de bois. Adieu, mon cher ami.

LETTRE XX.

A MONSIEUR DE CONZIÉ.

14 *Mars* 1742.

MONSIEUR,

Nous reçûmes hier au soir, fort tard, une lettre de votre part, adressée à Madame de Warens, mais que nous avons bien supposé être pour moi. J'envoie cette réponse aujourd'hui de bon matin, et cette exactitude doit suppléer à la brièveté de ma lettre, et à la médiocrité des vers qui y sont joints. D'ailleurs, maman n'a pas voulu que je les fisse meilleurs, disant qu'il n'est pas bon que les malades aient tant d'esprit. Nous avons été très alarmés d'apprendre votre maladie; et quelque effort que vous fassiez pour nous rassurer, nous conservons un fond d'inquiétude

sur votre rétablissement, qui ne pourra être bien dissipé que par votre présence.

J'ai l'honneur d'être avec un respect et un attachement infini.

A FANIE.

Malgré l'art d'Esculape, et ses tristes secours,
La fievre impitoyable alloit trancher mes jours :
Il n'étoit dû qu'à vous, adorable Fanie,
De me rappeller à la vie.
Dieux! je ne puis encor y penser sans effroi:
Les horreurs du Tartare ont paru devant moi,
La mort à mes regards a voilé la nature,
J'ai du Cocyte affreux entendu le murmure.
Hélas! j'étois perdu; le nocher redouté
M'avoit déjà conduit sur les bords du Léthé;
Là, m'offrant une coupe, et d'un regard sévere,
Me pressant aussi-tôt d'avaler l'onde amere :
Viens, dit-il, éprouver ces secourables eaux,
Viens déposer ici les erreurs et les maux,
Qui des foibles mortels remplissent la carriere.
Le secours de ce fleuve à tous est salutaire :
Sans regretter le jour par des cris superflus,
Leur coeur, en l'oubliant, ne le desire plus.
Ah! pourquoi cet oubli leur est-il nécessaire?
S'ils connoissoient la vie, ils craindroient sa misere.
Voilà, lui dis-je alors, un fort docte sermon;
Mais osez-vous penser, mon bon Seigneur Caron,
Qu'après avoir aimé la divine Fanie,
Jamais de cet amour la mémoire s'oublie?
Ne vous en flattez point; non, malgré vos efforts,
Mon coeur l'adorera jusques parmi les morts :
C'est pourquoi supprimez, s'il vous plaît, votre eau noire;

Toute l'encre du monde, et tout l'affreux grimoire,
Ne m'en ôteroient pas le charmant souvenir.
Sur un si beau sujet j'avois beaucoup à dire,
Et n'étois pas prêt à finir,
Quand tout à coup vers nous je vis venir
Le Dieu de l'infernal empire:
Calme-toi, me dit-il, je connois ton martyre.
La constance a son prix, même parmi les morts;
Ce que je fis jadis pour quelques vains accords,
Je l'accorde en ce jour à ta tendresse extrême;
Va parmi les mortels pour la seconde fois,
Témoigner que sur Pluton même
Un si tendre amour a des droits.
C'est ainsi, charmante Fanie,
Que mon ardeur pour vous m'empêcha de périr;
Mais quand le Dieu des morts veut me rendre à la vie,
N'allez pas me faire mourir.

LETTRE XXI.

A M. LE COMTE DES CHARMETTES.

A Venise, ce 21 *Septembre* 1743.

Je connois si bien, Monsieur, votre générosité naturelle, que je ne doute point que vous ne preniez part à mon désespoir, et que vous ne me fassiez la grace de me tirer de l'état affreux d'incertitude où je suis. Je compte pour rien les infirmités qui me rendent mourant, au prix de la douleur de n'avoir aucune nouvelle de Madame de Warens, quoique je

lui aye écrit depuis que je suis ici, par une infinité de voies différentes. Vous connoissez les liens de reconnoissance et d'amour filial qui m'attachent à elle; jugez du regret que j'aurois à mourir sans recevoir de ses nouvelles. Ce n'est pas sans doute vous faire un grand éloge que de vous avouer, Monsieur, que je n'ai trouvé que vous seul à Chambéry capable de rendre un service par pure générosité; mais c'est du moins vous parler suivant mes vrais sentimens, que de vous dire que vous êtes l'homme du monde de qui j'aimerois mieux en recevoir. Rendez-moi, Monsieur, celui de me donner des nouvelles de ma pauvre maman: ne me déguisez rien, Monsieur, je vous en supplie; je m'attends à tout, je souffre déjà tous les maux que je peux prévoir, et la pire de toutes les nouvelles pour moi c'est de n'en recevoir aucune. Vous aurez la bonté, Monsieur, de m'adresser votre lettre sous le pli de quelque correspondant de Genève, pour qu'il me la fasse parvenir; car elle ne viendroit pas en droiture.

Je passai en poste à Milan, ce qui me priva du plaisir de rendre moi-même votre lettre que j'ai fait parvenir depuis. J'ai appris que votre aimable marquise s'est remariée il y a quelque temps. Adieu, Monsieur, puisqu'il faut mourir tout de bon, c'est à présent qu'il faut être philosophe. Je vous dirai une autre fois quel est le genre de philosophie que je pratique. J'ai l'honneur d'être avec le plus sincere et le plus parfait attachement, Monsieur, etc.

ROUSSEAU.

P. S. Faites-moi la grace, Monsieur, de faire parvenir sûrement l'incluse que je confie à votre générosité.

MONSIEUR,

J'avoue que je m'étois attendu au consentement que vous avez donné à ma proposition; mais quelque idée que j'eusse de la délicatesse de vos sentimens, je ne m'attendois point absolument à une réponse aussi gracieuse.

LETTRE XXII.

MONSIEUR,

Il faut convenir, Monsieur, que vous avez bien du talent pour obliger d'une maniere à doubler le prix des services que vous rendez: je m'étois véritablement attendu à une réponse polie et spirituelle, autant qu'il se peut; mais j'ai trouvé dans la vôtre des choses qui sont pour moi d'un tout autre mérite. Des sentimens d'affection, de bonté, d'épanchement, si j'ose ainsi parler, que la sincérité et la voix du coeur caractérise. Le mien n'est pas muet pour tout cela; mais il voudroit trouver des termes énergiques à son gré, qui, sans blesser le respect, pussent exprimer assez bien l'amitié. Nulle des expressions qui se présentent ne me satisferont sur cet article. Je n'ai pas comme vous l'heureux talent d'allier dignement le langage de la plume avec celui du coeur; mais. Monsieur, continuez de me parler quelquefois sur ce ton-là, et vous verrez que je profiterai de vos leçons, etc. etc.

QUINZE LETTRES
RELATIVES A LA BOTANIQUE, ADRESSÉES A MADAME LA DUCHESSE DE PORTLAND.

LETTRE PREMIERE.

A Wootton, le 20 Octobre 1766.

Vous avez raison, Madame la Duchesse, de commencer la correspondance que vous me faites l'honneur de me proposer, par m'envoyer des livres pour me mettre en état de la soutenir : mais je crains que ce ne soit peine perdue; je ne retiens plus rien de ce que je lis; je n'ai plus de mémoire pour les livres, il ne m'en reste que pour les personnes, pour les bontés qu'on a pour moi, et j'espere à ce titre profiter plus avec vos lettres qu'avec tous les livres de l'univers. Il en est un, Madame, où vous savez si bien lire, et où je voudrois bien apprendre à épeler quelques mots apres vous. Heureux qui sait prendre assez de goût à cette intéressante lecture pour n'avoir besoin d'aucune autre, et qui, méprisant les instructions des hommes qui sont menteurs, s'attache à celles de la nature, qui ne ment point! Vous l'étudiez avec autant de plaisir que de succès, vous la suivez dans tous ses regnes : aucune de ses productions ne

vous est étrangere ; vous savez assortir les fossiles, les minéraux, les coquillages, cultiver les plantes, apprivoiser les oiseaux : et que n'apprivoiseriez-vous pas ? Je connois un animal un peu sauvage qui vivroit avec grand plaisir dans votre ménagerie, en attendant l'honneur d'être admis un jour en momie dans votre cabinet.

J'aurois bien les mêmes goûts, si j'étois en état de les satisfaire ; mais un solitaire et un commençant de mon âge doit retrécir beaucoup l'univers, s'il veut le connoître ; et moi, qui me perds comme un insecte parmi les herbes d'un pré, je n'ai garde d'aller escalader les palmiers de l'Afrique ni les cedres du Liban. Le temps presse, et loin d'aspirer à savoir un jour la botanique, j'ose à peine espérer d'herboriser aussi bien que les moutons qui paissent sous ma fenêtre, et de savoir, comme eux, trier mon foin.

J'avoue pourtant, comme les hommes ne sont gueres conséquens, et que les tentations viennent par la facilité d'y succomber, que le jardin de mon excellent voisin M. de Granville m'a donné le projet ambitieux d'en connoître les richesses : mais voilà précisément ce qui prouve que, ne sachant rien, je ne suis fait pour rien apprendre. Je vois les plantes; il me les nomme, je les oublie : je les revois ; il me les renomme, je les oublie encore ; et il ne résulte de tout cela que l'épreuve que nous faisons sans cesse, moi de sa complaisance, et lui de mon incapacité. Ainsi, du côté de la botanique, peu d'avantages ; mais un très grand pour le bonheur de la vie dans

celui de cultiver la société d'un voisin bienfaisant, obligeant, aimable, et pour dire encore plus, s'il est possible, à qui je dois l'honneur d'être connu de vous.

Voyez donc, Madame la Duchesse, quel ignare correspondant vous vous choisissez, et ce qu'il pourra mettre du sien contre vos lumieres. Je suis en conscience obligé de vous avertir de la mesure des miennes : après cela si vous daignez vous en contenter, à la bonne heure ; je n'ai garde de refuser un accord si avantageux pour moi. Je vous rendrai de l'herbe pour vos plantes, des rêveries pour vos observations ; je m'instruirai cependant par vos bontés ; et puissai-je un jour, devenu meilleur herboriste, orner de quelques fleurs la couronne que vous doit la botanique, pour l'honneur que vous lui faites de la cultiver !

J'avois apporté de Suisse quelques plantes séches qui se sont pourries en chemin ; c'est un herbier à recommencer, et je n'ai plus pour cela les mêmes ressources. Je détacherai toutefois de ce qui me reste quelques échantillons des moins gâtées, auxquels j'en joindrai quelques-uns de ce pays, en fort petit nombre, selon l'étendue de mon savoir, et je prierai M. Granville de vous les faire passer quand il en aura l'occasion ; mais il faut auparavant les trier, les démoisir, et surtout retrouver les noms à moitié perdus, ce qui n'est pas pour moi une petite affaire. Et à propos des noms, comment parviendrons-nous, Madame, à nous entendre ? Je ne connois point les noms Anglois ; ceux que je connois sont tous du *Pinax* de Gaspard Bauhin, ou du-

Species plantarum de M. Linnaeus, et je ne puis en faire la synonymie avec Gerard qui leur est antérieur à l'un et à l'autre, ni avec le *Synopsis*, qui est antérieur au second, et qui cite rarement le premier; en sorte que mon *Species* me devient inutile pour vous nommer l'espece de plante que j'y connois, et pour y rapporter celle que vous pouvez me faire connoître. Si par hasard, Madame la Duchesse, vous aviez aussi le *Species plantarum* ou le *Pinax*, ce point de réunion nous seroit très commode pour nous entendre: sans quoi je ne sais pas trop comment nous ferons.

J'avois écrit à Milord Maréchal deux jours avant de recevoir la lettre dont vous m'avez honoré. Je lui en écrirai bientôt une autre pour m'acquitter de votre commission, et pour lui demander ses félicitations sur l'avantage que son nom m'a procuré près de vous. J'ai renoncé à tout commerce de lettres, hors avec lui seul et un autre ami. Vous serez la troisieme, Madame la Duchesse; et vous me ferez chérir toujours plus la botaniqne à qui je dois cet honneur. Passé cela, la porte est fermée aux correspondances. Je deviens de jour en jour plus paresseux; il m'en coûte beaucoup d'écrire, à cause de mes incommodités; et content d'un si bon choix, je m'y borne, bien sûr que si je l'étendois davantage, le même bonheur ne m'y suivroit pas.

Je vous supplie, Madame la Duchesse, d'agréer mon profond respect.

LETTRE II.

A Wootton, le 12 Février 1767.

Je n'aurois pas, Madame la Duchesse, tardé un seul instant de calmer, si je l'avois pu, vos inquiétudes sur la santé de Milord Maréchal; mais je craignis de ne faire, en vous écrivant, qu'augmenter ces inquiétudes, qui devinrent pour moi des alarmes. La seule chose qui me rassurât, étoit que j'avois de lui une lettre du 22 Novembre, et je présumois que ce qu'en disoient les papiers publics, ne pouvoit gueres être plus récent que cela. Je raisonnai là-dessus avec M. Granville, qui devoit partir dans peu de jours, et qui se chargea de vous rendre compte de ce que nous avions pensé, en attendant que je pusse, Madame, vous marquer quelque chose de plus positif. Dans cette lettre du 22 Novembre, Milord Maréchal me marquoit qu'il se sentoit vieillir et affoiblir, qu'il n'écrivoit plus qu'avec peine, qu'il avoit cessé d'écrire à ses parens et amis, et qu'il m'écriroit désormais fort rarement à moi-même. Cette résolution, qui peut-être étoit déjà l'effet de sa maladie, fait que son silence, depuis ce temps-là, me surprend moins; mais il me chagrine extrêmement. J'attendois quelque réponse aux lettres que je lui ai écrites, je la demandois incessamment, et j'espérois vous en faire part aussi-tôt; il n'est rien venu. J'ai aussi écrit à son banquier à Londres, qui ne savoit rien non plus, mais qui ayant fait des informations,

m'a marqué qu'en effet Milord Maréchal avoit été fort malade, mais qu'il étoit beaucoup mieux. Voilà ce que j'en sais, Madame la Duchesse. Probablement vous en savez davantage à présent vous-même; et cela supposé, j'oserois vous supplier de vouloir bien me faire écrire un mot pour me tirer du trouble où je suis. A moins que les amis charitables ne m'instruisent de ce qu'il m'importe de savoir, je ne suis pas en position de pouvoir l'apprendre par moi-même.

Je n'ose presque plus vous pârler de plantes, depuis que vous ayant trop annoncé les chiffons que j'avois apportés de Suisse, je n'ai pu encore vous rien envoyer. Il faut, Madame, vous avouer toute ma misere: outre que ces débris valoient peu la peine de vous être offerts, j'ai été retardé par la difficulté d'en trouver les noms, qui manquoient à la plupart; et cette difficulté mal vaincue m'a fait sentir que j'avois fait une entreprise à mon âge, en voulant m'obstiner à connoître les plantes tout seul. Il faut, en botanique, commencer par être guidé; il faut du moins apprendre empiriquement les noms d'un certain nombre de plantes, avant de vouloir les étudier méthodiquement: il faut premierement être herboriste, et puis devenir botaniste après, si l'on peut. J'ai voulu faire le contraire, et je m'en suis mal trouvé. Les livres des botanistes modernes n'instruisent que les botanistes; ils sont inutiles aux ignorans. Il nous manque un livre vraiment élémentaire, avec lequel un homme qui n'auroit jamais vu de plantes, pût parvenir à les étudier seul.

Voilà

Voilà le livre qu'il me faudroit au défaut d'instructions verbales ; car où les trouver ? Il n'y a point, autour de ma demeure, d'autres herboristes que les moutons. Une difficulté plus grande, est que j'ai de très mauvais yeux pour analyser les plantes par les parties de la fructification. Je voudrois étudier les mousses et les gramens qui sont à ma portée ; je m'éborgne, et je ne vois rien. Il semble, Madame la Duchesse, que vous ayez exactement deviné mes besoins en m'envoyant les deux livres qui me sont le plus utiles. Le *Synopsis* comprend des descriptions à ma portée, et que je suis en état de suivre sans m'arracher les yeux ; et le *Peticer* m'aide beaucoup par ses figures, qui prêtent à mon imagination autant qu'un objet sans couleur peut y prêter. C'est encore un grand défaut des botanistes modernes de l'avoir négligé entierement. Quand j'ai vu dans mon Linnaeus la classe et l'ordre d'une plante qui m'est inconnue, je voudrois me figurer cette plante, savoir si elle est grande ou petite, si la fleur est bleue ou rouge, me représenter son port. Rien. Je lis une description caractéristique, d'apres laquelle je ne puis rien me représenter. Cela n'est-il pas désolant ?

Cependant, Madame la Duchesse, je suis assez fou pour m'obstiner, ou plutot je suis assez sage. Car ce goût est pour moi une affaire de raison. J'ai quelquefois besoin d'art pour me conserver dans ce calme précieux au milieu des agitations qui troublent ma vie, pour tenir au loin ces passions haineuses que vous ne connoissez pas, que je n'ai gueres connues que dans les autres, et que je ne

veux pas laisser approcher de moi. Je ne veux pas, s'il est possible, que de tristes souvenirs viennent troubler la paix de ma solitude. Je veux oublier les hommes et leurs injustices. Je veux m'attendrir chaque jour sur les merveilles de celui qui les fit pour être bons, et dont ils ont si indignement dégradé l'ouvrage. Les végétaux dans nos bois et dans nos montagnes sont encore tels qu'ils sortirent originairement de ses mains, et c'est là que j'aime à étudier la nature ; car je vous avoue que je ne sens plus le même charme à herboriser dans un jardin. Je trouve qu'elle n'y est plus la même; elle y a plus d'éclat, mais elle n'y est pas si touchante. Les hommes disent qu'ils l'embellissent, et moi je trouve qu'ils la défigurent. Pardon, Madame la Duchesse; en parlant des jardins, j'ai peut-être un peu médit du votre ; mais si j'étois à portée, je lui ferois bien réparation. Que n'y puis-je faire seulement cinq ou six herborisations à votre suite, sous M. le Docteur Solander ! Il me semble que le petit fond de connoissances que je tâcherois de rapporter de ses instructions et des vôtres, suffiroit pour ranimer mon courage souvent prêt à succomber sous le poids de mon ignorance. Je vous annonçois du bavardage et des rêveries; en voilà beaucoup trop. Ce sont des herborisations d'hiver ; quand il n'y a plus rien sur la terre, j'herborise dans ma tête, et malheureusement je n'y trouve que de mauvaise herbe. Tout ce que j'ai de bon s'est réfugié dans mon coeur, Madame la Duchesse ; et il est plein des sentimens qui vous sont dus.

Mes chiffons de plantes sont prêts ou à-peu-prés; mais faute de savoir les occasions pour les envoyer, j'attendrai le retour de M. Granville pour le prier de vous les faire parvenir.

LETTRE III.

Wootton, le 28 Février 1767.

MADAME LA DUCHESSE,

PARDONNEZ mon importunité: je suis trop touché de la bonté que vous avez eue de me tirer de peine sur la santé de Mylord Maréchal, pour différer à vous en remercier. Je suis peu sensible à mille bons offices où ceux qui veulent me les rendre à toute force consultent plus leur goût que le mien. Mais les soins pareils à celui que vous avez bien voulu prendre en cette occasion, m'affectent véritablement et me trouveront toujours plein de reconnoissance. C'est aussi, Madame la Duchesse, un sentiment qui sera joint désormais à tous ceux que vous m'avez inspirés.

Pour dire à présent un petit mot de botanique, voici l'échantillon d'une plante que j'ai trouvée attachée à un rocher, et qui peut-etre vous est tres connue, mais que pour moi je ne connoissois point du tout. Par sa figure et par sa fructification elle paroit appartenir aux fougeres; mais par sa substance et par sa stature, elle semble être de la famille des mousses.

J'ai de trop mauvais yeux, un trop mauvais microscope et trop peu de savoir, pour rien décider là-dessus. Il faut, Madame la Duchesse, que vous acceptiez les hommages de mon ignorance et de ma bonne vólonte; c'est tout ce que je puis mettre de ma part dans notre correspondance, apres le tribut de mon profond respect.

LETTRE IV.

A Wootton, le 29 Avril 1767.

Je reçois, Madame la Duchesse, avec une nouvelle reconnoissance les nouveaux témoignages de votre souvenir et de vos bontés dans le livre que M. Granville m'a remis de votre part, et dans l'instruction que vous avez bien voulu me donner sur la petite plante qui m'etoit inconnue. Vous avez trouvé un très bon moyen de ranimer ma mémoire éteinte, et je suis très sur de n'oublier jamais ce que j'aurai le bonheur d'apprendre de vous. Ce petit *Adiantum* n'est pas rare sur nos rochers, et j'en ai même vu plusieurs pieds sur des racines d'arbres, qu'il sera facile d'en détacher pour le transplanter sur vos murs.

Vous aurez occasion, Madame, de redresser bien des erreurs dans le petit misérable débris de plantes que M. Granville veut bien se charger de vous faire tenir. J'ai hasardé de donner des noms du *Species* de Linnaeus à celles qui n'en avoient point; mais je n'ai eu

cette confiance qu'avec celle que vous voudriez bien marquer chaque faute et prendre la peine de m'en avertir. Dans cet espoir j'y ai même joint une petite plante qui me vient de vous, Madame la Duchesse, par M. Granville, et dont n'ayant pu trouver le nom par moi-même, j'ai pris le parti de le laisser en blanc. Cette plante me paroît approcher de l'*Ornitogale* (*Star of Bethlehem*) plus que d'aucune que je connoisse ; mais sa fleur étant close et sa racine n'étant pas bulbeuse, je ne puis imaginer ce que c'est. Je ne vous envoie cette plante que pour vous supplier de vouloir bien me la nommer.

De toutes les graces que vous m'avez faites, Madame la Duchesse, celle à laquelle je suis le plus sensible, et dont je suis le plus tenté d'abuser, est d'avoir bien voulu me donner plusieurs fois des nouvelles de la santé de Milord Maréchal. Ne pourrois-je point encore par votre obligeante entremise, parvenir à savoir si mes lettres lui parviennent ? Je fis partir le 16 de ce mois la quatrieme que je lui ai écrite depuis sa derniere. Je ne demande point qu'il y réponde, je desirerois seulement d'apprendre s'il les reçoit. Je prends bien toutes les précautions qui sont en mon pouvoir, pour qu'elles lui parviennent; mais les précautions qui sont en mon pouvoir, à cet égard comme à beaucoup d'autres, sont bien peu de chose dans la situation où je suis.

Je vous supplie, Madame la Duchesse, d'agréer avec bonté mon profond respect.

LETTRE V.

Ce 10 *Juillet* 1767.

PERMETTEZ, Madame la Duchesse, que quoique habitant hors de l'Angleterre, je prenne la liberté de me rappeller à votre souvenir. Celui de vos bontés m'a suivi dans mes voyages, et contribue à embellir ma retraite. J'y ai apporté le dernier livre que vous m'avez envoyé; et je m'amuse à faire la comparaison des plantes de ce canton avec celles de votre isle. Si j'osois me flatter, Madame la Duchesse, que mes observations pussent avoir pour vous le moindre intérêt, le désir de vous plaire me les rendroit plus importantes; et l'ambition de vous appartenir me fait aspirer au titre de votre herboriste, comme si j'avois les connoissances qui me rendroient digne de le porter. Accordez moi, Madame, je vous en supplie, la permission de joindre ce titre au nouveau nom que je substitue à celui sous lequel j'ai vécu si malheureux. Je dois cesser de l'être sous vos auspices, et l'herboriste de Madame la Duchesse de Portland, se consolera sans peine de la mort de J. J. Rousseau. Au reste, je tâcherai bien que ce ne soit pas là un titre purement honoraire: je souhaite qu'il m'attire aussi l'honneur de vos ordres, et je le mériterai du moins par mon zele à les remplir.

Je ne signe point ici mon nouveau nom, et je ne date point du lieu de ma re-

traite (*), n'ayant pu demander encore la permission que j'ai besoin d'obtenir pour cela. S'il vous plaît en attendant m'honorer d'une réponse, vous pourrez, Madame la Duchesse, l'adresser sous mon ancien nom à Mess...... qui me la feront parvenir. Je finis par remplir un devoir qui m'est bien précieux, en vous suppliant, Madame la Duchesse, d'agréer ma très humble reconnoissance et les assurances de mon profond respect.

LETTRE VI.

12 *Septembre* 1767.

Je suis d'autant plus touché, Madame la Duchesse, de nouveaux témoignages de bonté dont il vous a plu m'honorer, que j'avois quelque crainte que l'éloignement ne m'eût fait oublier de vous. Je tâcherai de mériter toujours par mes sentimens les mêmes graces et les mêmes souvenirs par mon assiduité à vous les rappeller. Je suis comblé de la permission que vous voulez bien m'accorder, et très fier de l'honneur de vous appartenir en quelque chose. Pour commencer, Madame, à remplir des fonctions que vous me rendez précieuses, je vous envoie ci-joints deux petits échantillons de plantes que j'ai trouvées à mon voisinage, parmi les bruyeres qui bor-

(*) Le château de Trye, où M. Rousseau étoit sous le nom de Renou.

dent un parc, dans un terrain assez humide, où croissent aussi la Camomille odorante; le *Sagina procumbens*, l'*Hieracium umbellatum* de Linnaeus, et d'autres plantes que je ne puis vous nommer exactement, n'ayant point encore ici mes livres de botanique, excepté le *Flora Britannica* qui ne m'a pas quitté un seul moment.

De ces deux plantes l'une N°. 2, me paroît être une petite Gentiane, appellée dans le Synopsis *Centaurium palustre luteum minimum nostras*. Flor. Brit. 131.

Pour l'autre N°. 1, je ne saurois dire ce que c'est, à moins que ce ne soit peut-être une *Elatine* de Linnaeus, appellee par Vaillant *Alsinastrum serpyllifolium*, etc. La phrase s'y rapporte assez bien, mais l'*Elatine* doit avoir huit étamines, et je n'en ai jamais pu découvrir que quatre. La fleur est très petite, et mes yeux déjà foibles naturellement, ont tant pleuré que je les perds avant le temps: ainsi je ne me fie plus à eux. Dites-moi de grace ce qu'il en est, Madame la Duchesse: c'est moi qui devrois en vertu de mon emploi vous instruire; et c'est vous qui m'instruisez. Ne dédaignez pas de continuer, je vous en supplie, et permettez que je vous rappelle la plante à fleur jaune que vous envoyâtes l'année derniere à M. Granville, et dont je vous ai renvoyé un exemplaire pour apprendre le nom.

Et à propos de M. Granville mon bon voisin, permettez, Madame, que je vous témoigne l'inquiétude que son silence me cause. Je lui ai écrit, et il ne m'a point répondu, lui

lui qui est si exact. Seroit-il malade? J'en suis véritablement en peine.

Mais je le suis plus encore de Mylord Maréchal, mon ami, mon protecteur, mon pere, qui m'a totalement oublié. Non, Madame, cela ne sauroit être. Quoi qu'on ait pu faire, je puis être dans sa disgrace, mais je suis sûr qu'il m'aime toujours. Ce qui m'afflige de ma position, c'est qu'elle m'ôte les moyens de lui écrire. J'espere pourtant en avoir dans peu l'occasion, et je n'ai pas besoin de vous dire avec quel empressement je la saisirai. En attendant j'implore vos bontés pour avoir de ses nouvelles, et si j'ose ajouter, pour lui faire dire un mot de moi.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MADAME LA DUCHESSE,

Votre très humble et très obéissant serviteur Herboriste.

P. S. J'avois dit au jardinier de M. Davenport que je lui montrerois les rochers où croissoit le petit *Adiantum*, pour que vous pussiez, Madame, en emporter des plantes. Je ne me pardonne point de l'avoir oublié. Ces rochers sont au midi de la maison et regardent le nord. Il est très aisé d'en détacher des plantes, parce qu'il y en a qui croissent sur des racines d'arbres.

Le long retard, Madame, du départ de cette lettre, causé par des difficultés qui tiennent à ma situation, me met à portée de recti-

fier avant qu'elle parte ma balourdise sur la plante ci-jointe N. 1. Car ayant dans l'intervalle reçu mes livres de botanique, j'y ai trouvé à l'aide des figures, que Michelins avoit fait un genre de cette plante sous le nom de *Linocarpon*, et que Linnaeus l'avoit mise parmi les especes du lin. Elle est aussi dans le Synopsis sous le nom de *Radiola*, et j'en aurois trouvé la figure dans le Flora Britannica que j'avois avec moi; mais précisément la planche 15 où est cette figure, se trouve omise dans mon exemplaire, et n'est que dans le Synopsis, que je n'avois pas. Ce long verbiage a pour but, Madame la Duchesse, de vous expliquer comment ma bévue tient à mon ignorance, à la vérité, mais non pas à ma negligence. Je n'en mettrai jamais dans la correspondance que vous me permettez d'avoir avec vous, ni dans mes efforts pour mériter un titre dont je m'honore; mais tant que dureront les incommodités de ma position présente, l'exactitude de mes lettres en souffrira, et je prends le parti de fermer celle-ci sans être sûr encore du jour où je la pourrai faire partir..

LETTRE VII.

Ce 4 Janvier 1768.

Je n'aurois pas tardé si long-temps, Madame la Duchesse, à vous faire mes très humbles remerciemens pour la peine que vous avez

prise d'écrire en ma faveur à Mylord Maréchal et à M. Granville, si je n'avois été détenu près de trois mois dans la chambre d'un ami qui est tombé malade chez moi, et dont je n'ai pas quitté le chevet durant tout ce temps, sans pouvoir donner un moment à nul autre soin. Enfin la Providence a béni mon zèle; je l'ai guéri presque malgré lui. Il est parti hier bien rétabli, et le premier moment que son départ me laisse est employé, Madame, à remplir auprès de vous un devoir que je mets au nombre de mes plus grands plaisirs.

Je n'ai reçu aucune nouvelle de Mylord Maréchal; et ne pouvant lui écrire directement d'ici, j'ai profité de l'occasion de l'ami qui vient de partir, pour lui faire passer une lettre: puisse-t-elle le trouver dans cet état de santé et de bonheur que les plus tendres voeux de mon coeur demandent au Ciel pour lui tous les jours! J'ai reçu de mon excellent voisin, M. Granville, une lettre qui m'a tout réjoui le coeur. Je compte de lui écrire dans peu de jours.

Permettrez-vous, Madame la Duchesse, que je prenne la liberté de disputer avec vous sur la plante sans nom que vous aviez envoyée à M. Granville, et dont je vous ai renvoyé un exemplaire avec les plantes de Suisse pour vous supplier de vouloir bien me la nommer. Je ne crois pas que ce soit le *Viola lutea* comme vous me le marquez; ces deux plantes n'ayant rien de commun, ce me semble, que la couleur jaune de la fleur. Celle en question me paroît être de la famille des liliacées,

à six pétales, six étamines en plumaceau; si la racine étoit bulbeuse, je la prendrois pour un Ornithogale: ne l'étant pas, elle me paroît ressembler fort à un *Antericum ossifragum* de Linnaeus, appellé par Gaspard Bauhin, *Pseudo-Asphodelus anglicus* ou *scoticus*. Je vous avoue, Madame, que je serois très aise de m'assurer du vrai nom de cette plante; car je ne peux être indifférent sur rien de ce qui me vient de vous.

Je ne croyois pas qu'on trouvât en Angleterre plusieurs des nouvelles plantes dont vous venez d'orner vos jardins de Bullstrode; mais pour trouver la nature riche par-tout, il ne faut que des yeux qui sachent voir ses richesses. Voilà, Madame la Duchesse, ce que vous avez et ce qui me manque; si j'avois vos connoissances, en herborisant dans mes environs, je suis sûr que j'en tirerois beaucoup de choses qui pourroient peut-être avoir leur place à Bullstrode. Au retour de la belle saison je prendrai note des plantes que j'observerai, à mesure que je pourrai les connoître; et s'il s'en trouvoit quelqu'une qui vous convint, je trouverois les moyens de vous les envoyer, soit en nature, soit en graines. Si, par exemple, Madame, vous vouliez faire semer le *Gentiana filiformis*, j'en recueillerois facilement de la graine l'automne prochain; car j'ai découvert un canton où elle est en abondance. De grace, Madame la Duchesse, puisque j'ai l'honneur de vous appartenir, ne laissez pas sans fonction un titre où je mets tant de gloire. Je n'en connois point, je vous proteste, qui me flatte davantage que celle

d'être toute ma vie, avec un profond respect, Madame la Duchesse, votre très humble et très obéissant serviteur Herboriste.

LETTRE VIII.

A Lyon, le 2 Juillet 1768.

S'il étoit en mon pouvoir, Madame la Duchesse, de mettre de l'exactitude dans quelque correspondance, ce seroit assurement dans celle dont vous m'honorez; mais outre l'indolence et le découragement qui me subjuguent chaque jour davantage, les tracas secrets dont on me tourmente absorbent malgré moi le peu d'activite qui me reste, et me voilà maintenant embarqué dans un grand voyage qui seul seroit une terrible affaire pour un paresseux tel que moi. Cependant comme la botanique en est le principal objet, je tâcherai de l'approprier à l'honneur que j'ai de vous appartenir, en vous rendant compte de mes herborisations, au risque de vous ennuyer, Madame, de détails triviaux qui n'ont rien de nouveau pour vous. Je pourrois vous en faire d'intéressans sur le jardin de l'Ecole vétérinaire de cette ville, dont les directeurs, naturalistes, botanistes, et de plus très aimables, sont en même temps très communicatifs: mais les richesses exotiques de ce jardin m'accablent, me troublent par leur multitude; et à force de voir à la fois trop de choses, je ne discerne et ne retiens rien du tout. J'espere

me trouver un peu plus à l'aise dans les montagnes de la grande Chartreuse où je compte aller herboriser la semaine prochaine avec deux de ces Messieurs qui veulent bien faire cette course et dont les lumieres me la rendront très utile. Si j'eusse été à portée de consulter plus souvent les vôtres, Madame la Duchesse, je serois plus avancé que je ne suis.

Quelque riche que soit le jardin de l'Ecole vétérinaire, je n'ai cependant pu y trouver le *Gentiana campestris* ni le *Swertia perennis*; et comme le *Gentiana filiformis* n'étoit pas même encore sorti de terre avant mon départ de Trye, il m'a par conséquent été impossible d'en recueillir de la graine, et il se trouve qu'avec le plus grand zèle pour faire les commissions dont vous avez bien voulu m'honorer, je n'ai pu encore en exécuter aucune. J'espere être à l'avenir moins malheureux, et pouvoir porter avec plus de succès un titre dont je me glorifie.

J'ai commencé le catalogue d'un herbier dont on m'a fait présent, et que je compte augmenter dans mes courses. J'ai pensé, Madame la Duchesse, qu'en vous envoyant ce catalogue, ou du moins celui des plantes que je puis avoir à double, si vous preniez la peine d'y marquer celles qui vous manquent, je pourrois avoir l'honneur de vous les envoyer fraiches ou séches, selon la maniere que vous le voudriez, pour l'augmentation de votre jardin ou de votre herbier. Donnez-moi vos ordres, Madame, pour les Alpes dont je vais parcourir quelques-unes; je vous demande en grace de pouvoir ajouter au plaisir que je

trouve à mes herborisations, celui d'en faire quelques-unes pour votre service. Mon adresse fixe durant mes courses, sera celle-ci.

A Monsieur Renou chez Mess......

J'ose vous supplier, Madame la Duchesse, de vouloir bien me donner des nouvelles de Mylord Maréchal toutes les fois que vous me ferez l'honneur de m'écrire. Je crains bien que tout ce qui se passe à Neufchâtel n'afflige son excellent coeur: car je sais qu'il aime toujours ce pays-là, malgré l'ingratitude de ses habitans. Je suis affligé aussi de n'avoir plus de nouvelles de M. Granville. Je lui serai toute ma vie attaché.

Je vous supplie, Madame la Duchesse, d'agréer avec bonté mon profond respect.

LETTRE IX.

A Bourgoin en Dauphiné, le 21 Août 1769.

MADAME LA DUCHESSE,

Deux voyages consécutifs immédiatement après la réception de la lettre dont vous m'avez honoré le 5 Juin dernier, m'ont empêché de vous témoigner plutôt ma joie, tant pour la conservation de votre santé que pour le rétablissement de celle du cher fils dont vous étiez en alarmes, et ma gratitude pour les

marques de souvenir qu'il vous a plu m'accorder. Le second de ces voyages a été fait à votre intention, et voyant passer la saison de l'herborisation que j'avois en vue, j'ai préféré dans cette occasion le plaisir de vous servir à l'honneur de vous répondre. Je suis donc parti avec quelques amateurs pour aller sur le mont Pila à douze ou quinze lieues d'ici, dans l'espoir, Madame la Duchesse, d'y trouver quelques plantes ou quelques graines, qui méritassent de trouver place dans votre herbier ou dans vos jardins. Je n'ai pas eu le bonheur de remplir à mon gré mon attente. Il étoit trop tard pour les fleurs et pour les graines ; la pluie et d'autres accidens nous ayant sans cesse contrariés, m'ont fait faire un voyage aussi peu utile qu'agréable, et je n'ai presque rien rapporté. Voici pourtant, Madame la Duchesse, une note des débris de ma chétive collecte. C'est une courte liste des plantes dont j'ai pu conserver quelque chose en nature, et j'ai ajouté une étoile à chacune de celles dont j'ai recueilli quelques graines, la plupart en bien petite quantité. Si parmi les plantes ou parmi les graines il se trouve quelque chose ou le tout qui puisse vous agréer, daignez, Madame, m'honorer de vos ordres, et me marquer à qui je pourrois envoyer le paquet, soit à Lyon, soit à Paris, pour vous le faire parvenir. Je tiens prêt le tout pour partir immédiatement après la réception de votre note. Mais je crains bien qu'il ne se trouve rien là digne d'y entrer, et que je ne continue d'être à votre égard un serviteur inutile malgré son zèle.

J'ai la mortification de ne pouvoir quant à présent vous envoyer, Madame la Duchesse, de la graine de *Gentiana filiformis*, la plante étant très petite, très fugitive, difficile à remarquer pour les yeux qui ne sont pas botanistes; un curé à qui j'avois compté m'adresser pour cela étant mort dans l'intervalle, et ne connoissant personne dans le pays à qui pouvoir donner ma commission.

Une foulure que je me suis faite à la main droite par une chûte, ne me permettant d'écrire qu'avec beaucoup de peine, me force à finir cette lettre plutot que je n'aurois desiré. Daignez, Madame la Duchesse, agréer avec bonte le zèle et le profond respect de votre très humble et très obéissant serviteur Herboriste.

LETTRE X.

A Monquin, le 21 Décembre 1769.

C'EST, Madame la Duchesse, avec bien de la honte et du regret que je m'acquitte si tard du petit envoi que j'avois eu l'honneur de vous annoncer, et qui ne valoit assurément pas la peine d'être attendu. Enfin, puisque mieux vaut tard que jamais, je fis partir jeudi dernier pour Lyon une boite à l'adresse de M. le Chevalier Lambert, contenant les plantes et graines dont je joins ici la note. Je desire extrêmement que le tout vous parvienne en bon état; mais comme je n'ose espérer que la

boite ne soit pas ouverte en route, et même plusieurs fois, je crains fort que ces herbes fragiles et déjà gâtées par l'humidité, ne vous arrivent absolument détruites ou méconnoissables. Les graines au moins pourroient, Madame la Duchesse, vous dédommager des plantes, si elles étoient plus abondantes; mais vous pardonnerez leur misere aux divers accidens qui ont là-dessus contrarié mes soins. Quelques-uns de ces accidens ne laissent pas d'être risibles, quoiqu'ils m'ayent donné bien du chagrin. Par exemple, les rats ont mangé sur ma table presque toute la graine de bistorte que j'y avois étendue pour la faire sécher; et ayant mis d'autres graines sur ma fenêtre pour le même effet, un coup de vent a fait voler dans la chambre tous mes papiers, et j'ai été condamné à la pénitence de Psyché; mais il a fallu la faire moi-même, et les fourmis ne sont point venues m'aider. Toutes ces contrariétés m'ont d'autant plus fâché que j'aurois bien voulu qu'il pût aller jusqu'à Callwich un peu du superflu de Bullstrode; mais je tâcherai d'être mieux fourni une autre fois: car quoique les honnêtes gens qui disposent de moi, fâchés de me voir trouver des douceurs dans la botanique, cherchent à me rebuter de cet innocent amusement en y versant le poison de leurs viles ames; ils ne me forceront jamais à y renoncer volontairement. Ainsi, Madame la Duchesse, veuillez bien m'honorer de vos ordres et me faire mériter le titre que vous m'avez permis de prendre; je tâcherai de suppléer à mon ignorance à force de zèle pour exécuter vos commissions.

Vous trouverez, Madame, une Ombellifere à laquelle j'ai pris la liberté de donner le nom de *Seseli Halleri*, faute de savoir la trouver dans le *Species*, au lieu qu'elle est bien décrite dans la derniere édition des plantes de Suisse de M. Haller N°. 762. C'est une très belle plante qui est plus belle encore en ce pays que dans les contrées plus méridionales, parce que les premieres atteintes du froid lavent son verd foncé d'un beau pourpre, et surtout la couronne des graines, car elle ne fleurit que dans l'arriere-saison, ce qui fait aussi que les graines ont peine à mûrir et qu'il est difficile d'en recueillir. J'ai cependant trouvé le moyen d'en ramasser quelques unes que vous trouverez, Madame la Duchesse, avec les autres. Vous aurez la bonté de les recommander à votre jardinier; car encore un coup, la plante est belle, et si peu commune qu'elle n'a pas même encore un nom parmi les botanistes. Malheureusement le Specimen que j'ai l'honneur de vous envoyer est mesquin et en fort mauvais état; mais les graines y suppléeront.

Je vous suis extrémement obligé, Madame, de la bonté que vous avez eue de me donner des nouvelles de mon excellent voisin M. Granville, et des témoignages du souvenir de son aimable niece Miss Dewes. J'espere qu'elle se rappelle assez les traits de son vieux berger, pour convenir qu'il ne ressemble gueres à la figure de cyclope qu'il a plu à M. Hume de faire graver sous mon nom. Son graveur a peint mon visage comme sa plume a peint mon caractere. Il n'a pas vu que la

seule chose que tout cela peint fidelement, est lui-même.

Je vous supplie, Madame la Duchesse, d'agréer avec bonté mon profond respect.

LETTRE XI.

Paris, le 17 Avril 1772.

J'AI reçu, Madame la Duchesse, avec bien de la reconnoissance, et la lettre dont vous m'avez honoré le 17 Mars, et le nombreux envoi de graines dont vous avez bien voulu enrichir ma petite collection. Cet envoi en fera de toutes manieres la plus considérable partie, et réveille déjà mon zele pour la compléter autant qu'il se peut. Je suis bien sensible aussi à la bonté qu'a M. le docteur Solander d'y vouloir contribuer pour quelque chose; mais comme je n'ai rien trouvé dans le paquet qui m'indiquât ce qui pouvoit venir de lui, je reste en doute si le petit nombre de graines ou fruits que vous me marquez qu'il m'envoie étoit joint au même paquet, ou s'il en a fait un autre à part qui, cela supposé, ne m'est pas encore parvenu.

Je vous remercie aussi, Madame la Duchesse, de la bonté que vous avez de m'apprendre l'heureux mariage de Miss Dewes et de M. Sparrow; je m'en réjouis de tout mon coeur, et pour elle si bien faite pour rendre un honnête homme heureux et pour l'être, et

pour son digne oncle que l'heureux succès de ce mariage comblera de joie dans ses vieux jours.

Je suis bien sensible au souvenir de Mylord Nuncham; j'espere qu'il ne doutera jamais de mes sentimens, comme je ne doute point de ses bontés. Je me serois flatté durant l'ambassade de Mylord Harcourt du plaisir de le voir à Paris; mais on m'assure qu'il n'y est point venu, et ce n'est pas une mortification pour moi seul.

Avez-vous pu douter un instant, Madame la Duchesse, que je n'eusse reçu avec autant d'empressement que de respect le livre des jardins Anglois que vous avez bien voulu penser à m'envoyer? Quoique son plus grand prix fût venu pour moi de la main dont je l'aurois reçu, je n'ignore pas celui qu'il a par lui-même, puisqu'il est estimé et traduit dans ce pays; et d'ailleurs j'en dois aimer le sujet, ayant été le premier en terre-ferme à célébrer et faire connoître ces mêmes jardins. Mais celui de Bullstrode, où toutes les richesses de la nature sont rassemblées et assorties avec autant de savoir que de goût, mériteroit bien un chantre particulier.

Pour faire une diversion de mon goût à mes occupations, je me suis proposé de faire des herbiers pour les naturalistes et amateurs qui voudront en acquérir. Le regne végétal, le plus riant des trois, et peut-être le plus riche, est très négligé et presque oublié dans les cabinets d'histoire naturelle, où il devroit briller par préférence. J'ai pensé que de petits herbiers bien choisis et faits avec soin

pourroient favoriser le goût de la botanique, et je vais travailler cet été à des collections que je mettrai, j'espere, en état d'être distribuées dans un an d'ici. Si par hasard il se trouvoit parmi vos connoissances quelqu'un qui voulut acquérir de pareils herbiers, je les servirois de mon mieux, et je continuerai de même, s'ils sont contens de mes essais. Mais je souhaiterois particulierement, Madame la Duchesse, que vous m'honorassiez quelquefois de vos ordres, et de mériter toujours par des actes de mon zèle l'honneur que j'ai de vous appartenir.

LETTRE XII.

A Paris, le 19 Mai 1772.

Je dois, Madame la Duchesse, le principal plaisir que m'ait fait le poëme sur les jardins Anglois que vous avez eu la bonté de m'envoyer, à la main dont il me vient. Car mon ignorance dans la langue Angloise qui m'empêche d'en entendre la poésie, ne me laisse pas partager le plaisir que l'on prend à le lire. Je croyois avoir eu l'honneur de vous marquer, Madame, que nous avons cet ouvrage traduit ici : vous avez supposé que je préférois l'original, et cela seroit très vrai si j'étois en état de le lire ; mais je n'en comprends tout au plus que les notes, qui ne sont pas à ce qu'il me semble la partie la plus intéressante de l'ouvrage. Si mon étourderie m'a fait oublier

mon incapacité, j'en suis puni par mes vains efforts pour la surmonter. Ce qui n'empêche pas que cet envoi ne me soit précieux comme un nouveau témoignage de vos bontés et une nouvelle marque de votre souvenir. Je vous supplie, Madame la Duchesse, d'agréer mon remerciement et mon respect.

Je reçois en ce moment, Madame, la lettre que vous me fites l'honneur de m'écrire l'année derniere en date du 25 Mars 1771. Celui qui me l'envoie de Genève (M. Moultou) ne me dit point les raisons de ce long retard; il me marque seulement qu'il n'y a pas de sa faute, voilà tout ce que j'en sais.

LETTRE XIII.

Paris, le 19 Juillet 1772.

C'EST, Madame la Duchesse, par un *qui pro quo* bien inexcusable, mais bien involontaire, que j'ai si tard l'honneur de vous remercier des fruits rares que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de M. le docteur Solander, et de la lettre du 24 Juin, par laquelle vous avez bien voulu me donner avis de cet envoi. Je dois aussi à ce savant Naturaliste des remercîemens qui seront accueillis bien plus favorablement, si vous daignez, Madame la Duchesse, vous en charger comme vous avez fait l'envoi, que venant directement d'un homme qui n'a point l'honneur d'être connu de lui. Pour

comble de grace, vous voulez bien encore me promettre les noms des nouveaux genres lorsqu'il leur en aura donné : ce qui suppose aussi la description du genre, car les noms dépourvus d'idées ne sont que des mots, qui servent moins à orner la mémoire qu'à la charger. A tant de bontés de votre part, je ne puis vous offrir, Madame, en signe de reconnoissance, que le plaisir que j'ai de vous être obligé.

Ce n'est point sans un vrai déplaisir que j'apprends que ce grand voyage sur lequel toute l'Europe savante avoit les yeux, n'aura pas lieu. C'est une grande perte pour la Cosmographie, pour la Navigation et pour l'Histoire naturelle en géneral; et c'est, j'en suis très sûr, un chagrin pour cet homme illustre que le zèle de l'instruction publique rendoit insensible aux périls et aux fatigues dont l'expérience l'avoit déjà si parfaitement instruit. Mais je vois chaque jour mieux, que les hommes sont par-tout les mêmes, et que le progrés de l'envie et de la jalousie fait plus de mal aux ames, que celui des lumières qui en est la cause ne peut faire de bien aux esprits.

Je n'ai certainement pas oublié, Madame la Duchesse, que vous aviez désiré de la graine du *Gentiana filiformis*; mais ce souvenir n'a fait qu'augmenter mon regret d'avoir perdu cette plante sans me fournir aucun moyen de la recouvrer. Sur le lieu même où je la trouvai, qui est à Trye, je la cherchai vainement l'année suivante; et soit que je n'eusse pas bien retenu la place ou le temps de

de sa florescence, soit qu'elle n'eût point grené et qu'elle ne se fût pas renouvellée, il me fut impossible d'en retrouver le moindre vestige. J'ai éprouvé souvent la même mortification au sujet d'autres plantes que j'ai trouvées disparues des lieux où auparavant on les rencontroit abondamment; par exemple, le *Plantago uniflora* qui jadis bordoit l'étang de Montmorency et dont j'ai fait en vain l'année dernière la recherche avec des meilleurs Botanistes et qui avoient de meilleurs yeux que moi. Je vous proteste, Madame la Duchesse, que je ferois de tout mon coeur le voyage de Trye pour y cueillir cette petite Gentiane et sa graine, et vous faire parvenir l'une et l'autre, si j'avois le moindre espoir de succès. Mais ne l'ayant pas trouvée l'année suivante, étant encore sur les lieux, quelle apparence qu'au bout de plusieurs années où tous les renseignemens qui me restoient encore se sont effacés, je puisse retrouver la trace de cette petite et fugace plante? Elle n'est point ici au jardin du Roi ni, que je sache, en aucun autre jardin, et très peu de gens même la connoissent. A l'égard du *Carthamus lanatus*, j'en joindrai de la graine aux echantillons d'herbiers que j'espere vous envoyer à la fin de l'hiver.

J'apprends, Madame la Duchesse, avec une bien douce joie le parfait rétablissement de mon ancien et bon voisin M. Granville. Je suis très touché de la peine que vous avez prise de m'en instruire, et vous avez par-là redoublé le prix d'une si bonne nouvelle.

Je vous supplie, Madame la Duchesse,

d'agréer avec mon respect mes vifs et vrais remerciemens de toutes vos bontés.

LETTRE XIV.

A Paris, le 22 Octobre 1773.

J'AI reçu dans son temps la lettre dont m'a honoré Madame la Duchesse le 7 Octobre. Quant à celle dont il y est fait mention, écrite quinze jours auparavant, je ne l'ai point reçue: la quantite de sottes lettres qui me venoient de toutes parts par la poste, me force à rebuter toutes celles dont l'écriture ne m'est pas connue, et il se peut qu'en mon absence la lettre de Madame la Duchesse n'ait pas été distinguée des autres. J'irois la réclamer à la poste, si l'expérience ne m'avoit appris que mes lettres disparoissoient aussi-tot qu'elles sont rendues, et qu'il ne m'est plus possible de les ravoir. C'est ainsi que j'en ai perdu une de M. Linnaeus, que je n'ai jamais pu ravoir, après avoir appris qu'elle étoit de lui, quoique j'aie employé pour cela le crédit d'une personne qui en a beaucoup dans les postes.

Le témoignage du souvenir de M. Granville que Madame la Duchesse a eu la bonté de me transmettre, m'a fait un plaisir auquel rien n'eût manqué, si j'eusse appris en même temps que sa santé étoit meilleure.

M. de St. Paul doit avoir fait passer à Madame la Duchesse deux échantillons d'her-

biers portatifs, qui me paroissoient plus commodes et presque aussi utiles que les grands. Si j'avois le bonheur que l'un ou l'autre ou tous les deux fussent du goût de Madame la Duchesse, je me ferois un vrai plaisir de les continuer, et cela me conserveroit pour la botanique un reste de goût presque éteint, et que je regrette. J'attends là-dessus les ordres de Madame la Duchesse, et je la supplie d'agréer mon respect.

LETTRE XV.

A Paris, le 11 *Juillet* 1776.

Le témoignage de souvenir et de bonté dont m'honore Madame la Duchesse de Portland est un cadeau bien précieux que je reçois avec autant de reconnoissance que de respect. Quant à l'autre cadeau qu'elle m'annonce, je la supplie de permettre que je ne l'accepte pas. Si la magnificence en est digne d'elle, elle n'est proportionnée ni à ma situation ni à mes besoins. Je me suis défait de tous mes livres de botanique, j'en ai quitté l'agréable amusement, devenu trop fatiguant pour mon âge. Je n'ai pas un pouce de terre pour y mettre du persil ou des oeillets, à plus forte raison des plantes d'Afrique; et dans ma plus grande passion pour la botanique, content du foin que je trouvois sous mes pas, je n'eus jamais de goût pour les plantes étrangeres, qu'on ne trouve parmi

nous qu'en exil et dénaturées, dans les jardins des curieux. Celles que veut bien m'envoyer Madame la Duchesse seroient donc perdues entre mes mains ; il en seroit de même et par la même raison de l'*herbarium amboïnense*; et cette perte seroit regrettable, à proportion du prix de ce livre et de l'envoi. Voilà la raison qui m'empêche d'accepter ce superbe cadeau ; si toutefois ce n'est pas l'accepter que d'en garder le souvenir et la reconnoissance, en desirant qu'il soit employé plus utilement.

Je supplie très-humblement Madame la Duchesse d'agréer mon profond respect.

On vient de m'envoyer la caisse, et quoique j'eusse extrêmement desiré d'en retirer la lettre de Madame la Duchesse, il m'a paru plus convenable, puisque j'avois à la rendre, de la renvoyer sans l'ouvrir.

NEUF LETTRES
RELATIVES A LA BOTANIQUE,
ADRESSÉES
A MONSIEUR
DE LA TOURETTE,
Conseiller en la Cour des Monnoies de Lyon.

LETTRE PREMIERE.

A Monquin, le 17 *Décembre* 1769.

J'AI différé, Monsieur, de quelques jours à vous accuser la réception du livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de M. Gouan, et à vous remercier, pour me débarrasser auparavant d'un envoi que j'avois à faire, et me ménager le plaisir de m'entretenir un peu plus long-temps avec vous.

Je ne suis pas surpris que vous soyez revenu d'Italie plus satisfait de la nature que des hommes; c'est ce qui arrive généralement aux bons observateurs, même dans les climats où elle est moins belle. Je sais qu'on trouve peu de penseurs dans ce pays-là; mais je ne conviendrois pas tout-à-fait qu'on n'y trouve à satisfaire que les yeux; j'y voudrois ajouter les oreilles. Au reste, quand j'appris votre voyage, je craignis, Monsieur,

que les autres parties de l'histoire naturelle ne fissent quelque tort à la botanique et que vous ne rapportassiez de ce pays-là plus de raretés pour votre cabinet, que de plantes pour votre herbier. Je presume au ton de votre lettre que je ne me suis pas beaucoup trompé. Ah Monsieur! vous feriez grand tort à la botanique de l'abandonner après lui avoir si bien montré, par le bien que vous lui avez déjà fait, celui que vous pouvez encore lui faire.

Vous me faites bien sentir et déplorer ma misere en me demandant compte de mon herborisation de Pila. J'y allai dans une mauvaise saison, par un tres mauvais temps, comme vous savez avec de très mauvais yeux, et avec des compagnons de voyage encore plus ignorans que moi, et privé par conséquent de la ressource pour y suppléer que j'avois à la grande Chartreuse. J'ajouterai qu'il n'y a point, selon moi, de comparaison à faire entre les deux herborisations, et que celle de Pila me paroit aussi pauvre que celle de la Chartreuse est abondante et riche. Je n'apperçus pas une *Astrantia*, pas un *Pirola*, pas une *Soldanelle*, pas une Ombellifere excepté le *Meum*, pas une Saxifrage, pas une Gentiane, pas une Légumineuse, pas une belle Didyname, excepté la *Melisse* à grandes fleurs. J'avoue aussi que nous errions sans guide et sans savoir où chercher les places riches; et je ne suis pas étonné qu'avec tous les avantages qui me manquoient, vous ayez trouve dans cette triste et vilaine montagne des richesses que je n'y ai pas vues. Quoi qu'il en soit, je vous envoie,

Monsieur, la courte liste de ce que j'y ai vu, plutot que de ce que j'en ai rapporté; car la pluie et ma mal-adresse ont fait, que presque tout ce que j'avois recueilli s'est trouvé gâte et pourri à mon arrivée ici. Il n'y a dans tout cela que deux ou trois plantes qui m'aient fait un grand plaisir. Je mets à leur tête le *Sonchus alpinus*, plante de cinq pieds de haut, dont le feuillage et le port sont admirables, et à qui ses grandes et bêlles fleurs bleues donnent un éclat qui la rendroit digne d'entrer dans votre jardin. J'aurois voulu pour tout au monde en avoir des graines, mais cela ne me fut pas possible, le seul pied que nous trouvâmes étant tout nouvellement en fleurs; et vu la grandeur de la plante, et qu'elle est extrêmement aqueuse, à peine en ai-je pu conserver quelque debris à demi pourri. Comme j'ai trouvé en route quelques autres plantes assez jolies, j'en ai-ajouté séparément la note pour ne pas la confondre avec ce que j'ai trouvé sur la montagne. Quant à la désignation particuliere des lieux, il m'eſt impossible de vous la donner: car outre la difficulté de la faire intelligiblement, je ne m'en ressouviens pas moi-meme; ma mauvaise vue et mon étourderie font que je ne sais presque jamais où je suis: je ne puis venir à bout de m'orienter, et je me perds à chaque instant quand je suis seul, si-tôt que je perds mon renseignement de vue.

Vous souvenez-vous, Monsieur, d'un petit *Souchet* que nous trouvâmes en assez grande abondance auprès de la grande Chartreuse, et que je crus d'abord être le *Cyperus fuscus, Lin.* Ce n'eſt point lui, et il n'en est fait aucune

mention que je sache, ni dans le *Species*, ni dans aucun auteur de botanique, hors le seul *Michelius*, dont voici la phrase. *Cyperus radice repente, odorâ, locustis unciam longis et lineam latis. Tab.* 31. *f.* 1. Si vous avez, Monsieur, quelque renseignement plus précis ou plus sûr du-dit Souchet, je vous serois très obligé de vouloir bien m'en faire part.

La botanique devient un tracas si embarrassant et si dispendieux quand on s'en occupe avec autant de passion, que pour y mettre de la réforme, je suis tenté de me défaire de mes livres de plantes. La nomenclature et la synonymie forment une étude immense et pénible; quand on ne veut qu'observer, s'instruire et s'amuser entre la nature et soi, l'on n'a pas besoin de tant de livres. Il en faut peut-être pour prendre quelque idée du systême végétal, et apprendre à observer; mais quand une fois on a les yeux ouverts, quelque ignorant d'ailleurs qu'on puisse être, on n'a plus besoin de livres pour voir et admirer sans cesse. Pour moi du moins, en qui l'opiniâtreté a mal suppléé à la mémoire, et qui n'ai fait que bien peu de progrès, je sens néanmoins qu'avec les Gramen d'une cour ou d'un pré, j'aurois de quoi m'occuper tout le reste de ma vie, sans jamais m'ennuyer un moment. Pardon, Monsieur, de tout ce long bavardage. Le sujet fera mon excuse auprès de vous. Agréez, je vous supplie, mes très humbles salutations.

LETTRE II.

Monquin le 26 Janvier 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes!
Ciel! démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes! (*)

C'EN est fait, Monsieur, pour moi de la botanique; il n'en est plus question quant à présent, et il y a peu d'apparence que je sois dans le cas d'y revenir. D'ailleurs, je vieillis, je ne suis plus ingambe pour herboriser; et des incommodités qui m'avoient laissé d'assez longs relâches, menacent de me faire payer cette trêve. C'est bien assez désormais pour mes forces des courses de nécessité; je dois renoncer à celles d'agrément, ou les borner à des promenades qui ne satisfont pas l'avidité d'un botanophile. Mais en renonçant à une étude charmante, qui pour moi s'étoit transformée en passion, je ne renonce pas aux avantages qu'elle m'a procurés, et surtout, Monsieur, à cultiver votre connoissance et vos bontés, dont j'espere aller dans peu vous remercier en personne. C'est à vous qu'il faut renvoyer toutes les ex-

(*) M. Rousseau, accablé de ses malheurs, avoit pris dans ce temps là l'habitude de commencer toutes ses lettres par ce quatrain dont il étoit l'auteur; il la continua pendant long-temps, comme on le verra dans la suite de ce Recueil, où nous ne citerons que le premier vers.

hortations que vous me faites sur l'entreprise d'un Dictionnaire de Botanique, dont il est étonnant que ceux qui cultivent cette science, sentent si peu la nécessité. Votre âge, Monsieur, vos talens, vos connoissances vous donnent les moyens de former, diriger et exécuter supérieurement cette entreprise; et les applaudissemens avec lesquels vos premiers essais ont été reçus du public, vous sont garans de ceux avec lesquels il accueilliroit un travail plus considérable. Pour moi, qui ne suis dans cette étude, ainsi que dans beaucoup d'autres, qu'un écolier radoteur, j'ai songé plutot en herborisant à me distraire et m'amuser, qu'à m'instruire, et n'ai point eu dans mes observations tardives la sotte idée d'enseigner au public ce que je ne savois pas moi-meme. Monsieur, j'ai vécu quarante ans heureux, sans faire des livres; je me suis laissé entrainer dans cette carriere tard et malgré moi: j'en suis sorti de bonne heure. Si je ne retrouve pas, après l'avoir quittée, le bonheur dont je jouissois avant d'y entrer, je retrouve au moins assez de bon sens pour sentir que je n'y étois pas propre, et pour perdre à jamais la tentation d'y rentrer.

J'avoue pourtant que les difficultés que j'ai trouvées dans l'étude des plantes, m'ont donné quelques idées sur les moyens de la faciliter, et de la rendre utile aux autres, en suivant le fil du systéme végétal par une méthode plus graduelle et moins abstraite que celle de Tournefort et de tous ses successeurs, sans en excepter Linnaeus lui-même. Peut-être mon idée est-elle impraticable. Nous en causerons,

si vous voulez, quand j'aurai l'honneur de vous voir. Si vous la trouviez digne d'être adoptée, et qu'elle vous tentât d'entreprendre, sur ce plan, des institutions botaniques, je croirois avoir beaucoup plus fait en vous excitant à ce travail, que si je l'avois entrepris moi-même.

Je vous dois des remerciemens, Monsieur, pour les plantes que vous avez eu la bonté de m'envoyer dans votre lettre, et bien plus encore pour les éclaircissemens dont vous les avez accompagnées. Le *Papyrus* m'a fait grand plaisir, et je l'ai mis bien précieusement dans mon herbier. Votre *Anthirrinum purpureum* m'a bien prouvé que le mien n'étoit pas le vrai, quoiqu'il y ressemble beaucoup; je penche à croire avec vous que c'est une variété de l'*Arvense*, et je vous avoue que j'en trouve plusieurs dans le *Species*, dont les phrases ne suffisent point pour me donner des différences spécifiques bien claires. Voilà, ce me semble, un défaut que n'auroit jamais la méthode que j'imagine, parce qu'on auroit toujours un objet fixe et réel de comparaison, sur lequel on pourroit aisément assigner les différences.

Parmi les plantes dont je vous ai précédemment envoyé la liste, j'en ai omis une dont Linnaeus n'a pas marqué la patrie, et que j'ai trouvée à Pila, c'est le *Rubia peregrina*: je ne sais si vous l'avez aussi remarquée; elle n'est pas absolument rare dans la Savoye et dans le Dauphiné.

Je suis ici dans un grand embarras pour le transport de mon bagage, consistant en grande

partie dans un attirail de botanique. J'ai surtout dans des papiers épars un grand nombre de plantes seches en assez mauvais ordre, et communes pour la plupart, mais dont cependant quelques-unes sont plus curieuses ; mais je n'ai ni le temps ni le courage de les trier, puisque ce travail me devient désormais inutile. Avant de jeter au feu tout ce fatras de paperasses, j'ai voulu prendre la liberté de vous en parler à tout hasard ; et si vous étiez tenté de parcourir ce foin, qui véritablement n'en vaut pas la peine, j'en pourrois faire une liasse qui vous parviendroit par M. Pasquet ; car pour moi je ne sais comment emporter tout cela, ni qu'en faire. Je crois me rappeller, par exemple, qu'il s'y trouve quelques Fougeres, entr'autres, le *Polypodium fragrans*, que j'ai herborisées en Angleterre, et qui ne sont pas communes par-tout. Si même la revue de mon herbier et de mes livres de botanique pouvoit vous amuser quelques momens, le tout pourroit être déposé chez vous, et vous les visiteriez à votre aise. Je ne doute pas que vous n'ayez la plupart de mes livres. Il peut cependant s'en trouver d'Anglois, comme *Parkinson* et le *Gérard émaculé*, que peut-être vous n'avez pas. Le *Valerius Cordus* est assez rare ; j'avois aussi *Tragus*, mais je l'ai donné à M. Clappier.

Je suis surpris de n'avoir aucune nouvelle de M. Gouan, à qui j'ai envoyé les *carex* (*)

(*) Je me souviens d'avoir mis par mégarde un nom pour un autre : *Carex vulpina* pour *Carex leporina*.

de ce pays, qu'il paroissoit desirer, et quelques autres petites plantes, le tout à l'adresse de M. de St. Priest qu'il m'avoit donnée. Peut-être le paquet ne lui est-il pas parvenu; c'est ce que je ne saurois vérifier, vu que jamais un seul mot de vérité ne pénetre à travers l'édifice de ténebres qu'on a pris soin d'élever autour de moi. Heureusement les ouvrages des hommes sont perissables comme eux; mais la vérité est éternelle : *post tenebras lux.*

Agréez, Monsieur, je vous supplie, mes plus sinceres salutations.

LETTRE III.

Monquin, le 22 Février 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! etc.

NE faites, Monsieur, aucune attention à la bizarrerie de ma date; c'est une formule générale qui n'a nul trait à ceux à qui j'écris, mais seulement aux honnêtes gens qui disposent de moi avec autant d'équité que de bonté. C'est pour ceux qui se laissent séduire par la puissance et tromper par l'imposture, un avis qui les rendra plus inexcusables, si, jugeant sur des choses que tout devroit leur rendre suspectes, ils s'obstinent à se refuser aux moyens que prescrit la justice pour s'assurer de la vérité.

C'est avec regret que je vois reculer par mon état et par la mauvaise saison, le mo-

ment de me rapprocher de vous. J'espere cependant ne pas tarder beaucoup encore. Si j'avois quelques graines qui valussent la peine de vous être présentées, je prendrois le parti de vous les envoyer d'avance, pour ne pas laisser passer le temps de les semer; mais j'avois fort peu de chose, et je le joignis avec des plantes de Pila, dans un envoi que je fis, il y a quelques mois, à Madame la Duchesse de Portland, et qui n'a pas été plus heureux, selon toute apparence, que celui que j'ai fait à M. Gouan, puisque je n'ai aucune nouvelle ni de l'un ni de l'autre. Comme celui de Madame de Portland étoit plus considérable, et que j'y avois mis plus de soins et de temps, je le regrette davantage; mais il faut bien que j'apprenne à me consoler de tout. J'ai pourtant encore quelques graines d'un fort beau *Seseli* de ce pays, que j'appelle *Seseli Halleri*, parce que je ne le trouve pas dans Linnaeus. J'en ai aussi d'une plante d'Amérique que j'ai fait semer dans ce pays avec d'autres graines qu'on m'avoit données, et qui seule a réussi. Elle s'appelle *Gombault* dans les Isles, et j'ai trouvé que c'étoit l'*Hibiscus esculentus*; il a bien levé, bien fleuri, et j'en ai tiré d'une capsule quelques graines bien mûres, que je vous porterai avec le Seseli, si vous ne les avez pas. Comme l'une de ces plantes est des pays chauds, et que l'autre grène fort tard dans nos campagnes, je présume que rien ne presse pour les mettre en terre: sans quoi je prendrois le parti de vous les envoyer.

Votre *Galium rotundifolium*, Monsieur, est bien lui-même à mon avis, quoiqu'il doive

avoir la fleur blanche, et que le vôtre l'ait flave; mais comme il arrive à beaucoup de fleurs blanches de jaunir en séchant, je pense que les siennes sont dans le même cas. Ce n'est point du tout mon *Rubia peregrina*, plante beaucoup plus grande, plus rigide, plus âpre, et de la consistance tout au moins de la Garance ordinaire, outre que je suis certain d'y avoir vu des baies que n'a pas votre *Galium*, et qui sont le caractere générique des *Rubia*. Cependant je suis, je vous l'avoue, hors d'état de vous en envoyer un échantillon. Voici là-dessus mon histoire.

J'avois souvent vu en Savoie et en Dauphiné la Carance sauvage, et j'en avois pris quelques échantillons. L'année derniere à Pila j'en vis encore, mais elle me parut différente des autres; et il me semble que j'en mis un *specimen* dans mon porte-feuille. Depuis mon retour, lisant par hasard dans l'article *Rubia peregrina*, que sa feuille n'avoit point de nervure en dessus, je me rappellai, ou crus me rappeller que ma *Rubia* de Pila n'en avoit point non plus; de-là je conclus que c'étoit le *Rubia peregrina*. En m'échauffant sur cette idée, je vins à conclure la même chose des autres Garances que j'avois trouvées dans ce pays, parce qu'elles n'avoient d'ordinaire que quatre feuilles; pour que cette conclusion fût raisonnable, il auroit fallu chercher les plantes et vérifier; voilà ce que ma paresse ne me permit point de faire, vu le désordre de mes paperasses, et le temps qu'il auroit fallu mettre à cette recherche. Depuis la réception, Monsieur, de votre lettre,

j'ai mis plus de huit jours à feuilleter tous mes livres et papiers l'un après l'autre, sans pouvoir retrouver ma plante de Pila, que j'ai peut-être jettée avec tout ce qui est arrivé pourri. J'en ai retrouvé quelques-unes des autres, mais j'ai eu la mortification d'y trouver la nervure bien marquée qui m'a désabusé, du moins sur celles-là. Cependant ma mémoire qui me trompe si souvent, me retrace si bien celle de Pila que j'ai peine encore à en démordre, et je ne désespere pas qu'elle ne se retrouve dans mes papiers ou dans mes livres. Quoi qu'il en soit, figurez-vous dans l'échantillon ci-joint les feuilles un peu plus larges et sans nervure ; voilà ma plante de Pila.

Quelqu'un de ma connoissance a souhaité d'acquérir mes livres de botanique en entier, et me demande même la préférence ; ainsi je ne me prévaudrai point sur cet article de vos obligeantes offres. Quant au fourage épars dans des chiffons, puisque vous ne dedaignez pas de le parcourir, je le ferai remettre à M. Pasquet ; mais il faut auparavant que je feuillette et vuide mes livres dans lesquels j'ai la mauvaise habitude de fourrer en arrivant les plantes que j'apporte, parce que cela est plutot fait. J'ai trouvé le secret de gâter de cette façon presque tous mes livres, et de perdre presque toutes mes plantes, parce qu'elles tombent et se brisent sans que j'y fasse attention, tandis que je feuillete et parcours le livre, uniquement occupé de ce que j'y cherche.

Je vous prie, Monsieur, de faire agréer mes remerciemens et salutations à Monsieur

votre frere. Persuadé de ses bontés et des vôtres, je me prévaudrai volontiers de vos offres dans l'occasion. Je finis sans façon en vous saluant, Monsieur, de tout mon coeur.

LETTRE IV.

Monquin, le 16 Mars 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! etc.

VOICI, Monsieur, mes misérables herbailles où j'ai bien peur que vous ne trouviez rien qui mérite d'être ramassé, si ce n'est des plantes que vous m'avez données vous-même, dont j'avois quelques-unes à double, et dont, après en avoir mis plusieurs dans mon herbier, je n'ai pas eu le temps de tirer le même parti que des autres. Tout l'usage que je vous conseille d'en faire est de mettre le tout au feu. Cependant si vous avez la patience de feuilleter ce fatras, vous y trouverez, je crois, quelques plantes qu'un officier obligeant a eu la bonté de m'apporter de Corse, et que je ne connois pas.

Voici aussi quelques graines du *Seseli Halleri*. Il y en a peu, et je ne l'ai recueilli qu'avec beaucoup de peine, parce qu'il grène fort tard et mûrit difficilement en ce pays: mais il y devient en revanche une très belle plante, tant par son beau port que par la teinte de pourpre que les premieres atteintes

du froid donnent à ses ombelles et à ses tiges. Je hasarde aussi d'y joindre quelques graines de *Gombault*, quoique vous ne m'en avez rien dit, et que peut-être vous l'ayez ou ne vous en souciez pas, et quelques graines de l'*Heptaphyllon* qu'on ne s'avise gueres de ramasser, et qui peut être ne leve pas dans les jardins, car je ne me souviens pas d'y en avoir jamais vu.

Pardon, Monsieur, de la hâte extrême avec laquelle je vous écris ces deux mots, et qui m'a fait presque oublier de vous remercier de l'*Asperula Taurina* qui m'a fait bien grand plaisir. Si nos chemins étoient praticables pour les voitures, je serois déjà près de vous. Je vous porterai le catalogue de mes livres : nous y marquerons ceux qui peuvent vous convenir ; et si l'acquéreur veut s'en défaire, j'aurai soin de vous les procurer. Je ne demande pas mieux, Monsieur, je vous assure, que de cultiver vos bontés ; et si jamais j'ai le bonheur d'être un peu mieux connu de vous que de Monsieur ***, qui dit si bien me connoître, j'éspere que vous ne m'en trouverez pas indigne. Je vous salue de tout mon coeur.

Avez-vous le *Dianthus superbus?* Je vous l'envoie à tout hasard. C'est réellement un bien bel oeillet, et d'une odeur bien suave quoique foible. J'ai pu recueillir de la graine bien aisément ; car il croît en abondance dans un pré qui est sous mes fenêtres. Il ne devroit être permis qu'aux chevaux du soleil de se nourrir d'un pareil foin.

LETTRE V.

A Paris, le 4 Juillet 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! &c.

Je voulois, Monsieur, vous rendre compte de mon voyage en arrivant à Paris: mais il m'a fallu quelques jours pour m'arranger et me remettre au courant avec mes anciennes connoissances. Fatigué d'un voyage de deux jours, j'en séjournai trois ou quatre à Dijon, d'où par la même raison j'allai faire un pareil séjour à Auxerre, après avoir eu le plaisir de voir en passant M. de Buffon qui me fit l'accueil le plus obligeant. Je vis aussi à Montbard M. d'Aubenton le subdélégué, lequel après une heure ou deux de promenade ensemble dans le jardin me dit que j'avois déjà des commencemens, et qu'en continuant de travailler je pourrois devenir un peu botaniste. Mais le lendemain l'étant allé voir avant mon départ, je parcourus avec lui sa pépinière malgré la pluie qui nous incommodoit fort; et n'y connoissant presque rien, je démentis si bien la bonne opinion qu'il avoit eue de moi la veille, qu'il rétracta son éloge et ne me dit plus rien du tout. Malgré ce mauvais succès je n'ai pas laissé d'herboriser un peu durant ma route, et de me trouver en pays de connoissance dans la campagne et dans les bois. Dans presque toute la Bourgogne j'ai vu la terre couverte à droite et à gauche de cette même grande Gentiane jaune

que je n'avois pu trouver à Pila. Les champs entre Montbard et Chably sont pleins de *Bulbocastanum*; mais la bulbe en est beaucoup plus âcre qu'en Angleterre, et presque immangeable: l'*Oenanthe fistulosa* et la Coquelourde (Pulsatilla) y sont aussi en quantité: mais n'ayant traversé la forêt de Fontainebleau que très à la hâte, je n'y ai rien vu du tout de remarquable, que le *Geranium grandiflorum* que je trouvai sous mes pieds par hasard une seule fois.

J'allai hier voir M. d'Aubenton au jardin du Roi; j'y rencontrai en me promenant M. Richard, jardinier de Trianon, avec lequel je m'empressai, comme vous jugez bien, de faire connoissance. Il me promit de me faire voir son jardin qui est beaucoup plus riche que celui du Roi à Paris; ainsi me voilà à portée de faire dans l'un et dans l'autre quelque connoissance avec les plantes exotiques, sur lesquelles, comme vous avez pu voir, je suis parfaitement ignorant. Je prendrai pour voir Trianon plus à mon aise, quelque moment où la Cour ne sera pas à Versailles, et je tâcherai de me fournir à double de tout ce qu'on me permettra de prendre, afin de pouvoir vous envoyer ce que vous pourriez ne pas avoir. J'ai aussi vu le jardin de M. Cochin, qui m'a paru fort beau; mais en l'absence du maître je n'ai osé toucher à rien. Je suis depuis mon arrivée, tellement accablé de visites et de dinés, que si ceci dure, il est impossible que j'y tienne, et malheureusement je manque de force pour me défendre. Cependant si je ne prends bien vite un autre train de vie, mon

estomac et ma botanique sont en grand péril. Tout ceci n'est pas le moyen de reprendre la copie de musique d'une façon bien lucrative, et j'ai peur qu'à force de dîner en ville, je ne finisse par mourir de faim chez moi. Mon ame navree avoit besoin de quelque dissipation, je le sens: mais je crains de n'en pouvoir ici régler la mesure, et j'aimerois encore mieux être tout en moi que tout hors de moi. Je n'ai point trouvé, Monsieur, de société mieux tempérée et qui me convînt mieux que la vôtre, point d'accueil plus selon mon coeur que celui que sous vos auspices j'ai reçu de l'adorable Mélanie. S'il m'étoit donné de me choisir une vie égale et douce, je voudrois tous les jours de la mienne passer la matinée au travail, soit à ma copie, soit sur mon herbier; dîner avec vous et Mélanie; nourrir ensuite une heure ou deux, mon oreille et mon cœur des sons de sa voix et de ceux de sa harpe, puis me promener tête-à-tête avec vous le reste de la journée en herborisant et philosophant selon notre fantaisie. Lyon m'a laissé des regrets qui m'en rapprocheront quelque jour peut-être. Si cela m'arrive, vous ne serez pas oublié, Monsieur, dans mes projets; puissiez-vous concourir à leur exécution! Je suis fâché de ne savoir pas ici l'adresse de Monsieur votre frere. S'il y est encore je n'aurois pas tardé si long-temps à l'aller voir, me rappeller à son souvenir, et le prier de vouloir bien me rappeller quelquefois au votre et à celui de M***.

Si mon papier ne finissoit pas, si la poste n'alloit pas partir, je ne saurois pas finir moi-

même. Mon bavardage n'est pas mieux ordonné sur le papier que dans la conversation. Veuillez supporter l'un, comme vous avez supporté l'autre. *Vale et me ama.*

LETTRE VI.

A Paris, le 28 *Septembre* 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! etc.

Je ne voulois, Monsieur, m'accuser de mes torts qu'après les avoir réparés; mais le mauvais temps qu'il fait et la saison qui se gâte me punissent d'avoir négligé le jardin du Roi tandis qu'il faisoit beau, et me mettent hors d'état de vous rendre compte quant à présent du *Plantago uniflora*, et des autres plantes curieuses dont j'aurois pu vous parler, si j'avois su mieux profiter des bontés de M. de Jussieu. Je ne désespere pas pourtant de profiter encore de quelque beau jour d'automne pour faire ce pélérinage, et aller recevoir pour cette année, les adieux de la syngenesie: mais en attendant ce moment, permettez, Monsieur, que je prenne celui-ci pour vous remercier, quoique tard, de la continuation des vos bontés et de vos lettres, qui me feront toujours le plus vrai plaisir, quoique je sois peu exact à y répondre. J'ai encore à m'accuser de beaucoup d'autres omissions pour lesquelles je n'ai pas moins besoin de pardon. Je voulois aller

remercier Monsieur votre frere de l'honneur de son souvenir, et lui rendre sa visite; j'ai tardé d'abord et puis j'ai oublié son adresse. Je le revis une fois à la comédie Italienne; mais nous étions dans des loges éloignées, je ne pus l'aborder, et maintenant j'ignore même s'il est encore à Paris. Autre tort inexcusable; je me suis rappellé de ne vous avoir point remercié de la connoissance de M. Robinet, et de l'accueil obligeant que vous m'avez attiré de lui. Si vous comptez avec votre serviteur, il restera trop insolvable; mais puisque nous sommes en usage, moi de faillir, vous de pardonner, couvrez encore cette fois mes fautes de votre indulgence, et je tâcherai d'en avoir moins besoin dans la suite; pourvu toutefois que vous n'exigiez pas de l'exactitude dans mes réponses; car ce devoir est absolument au-dessus de mes forces, surtout dans ma position actuelle. Adieu, Monsieur, souvenez-vous quelquefois, je vous supplie, d'un homme qui vous est bien sincerement attaché, et qui ne se rappelle jamais sans plaisir et sans regret, les promenades charmantes qu'il a eu le bonheur de faire avec vous.

On a représenté Pygmalion à Montigny; je n'y étois pas, ainsi je n'en puis parler. Jamais le souvenir de ma premiere Galathée ne me laissera le desir d'en voir une autre.

LETTRE VII.

A Paris, le 26 Novembre 1770.

Je ne sais presque plus, Monsieur, comment oser vous écrire, après avoir tardé si long-temps à vous remercier du trésor de plantes sèches que vous avez eu la bonté de m'envoyer en dernier lieu. N'ayant pas encore eu le temps de les placer, je ne les ai pas extrêmement examinées; mais je vois à vue de pays qu'elles sont belles et bonnes. Je ne doute pas qu'elles ne soient bien dénommées, et que toutes les observations que vous me demandez ne se réduisent à des approbations. Cet envoi me remettra, je l'espère, un peu dans le train de la botanique que d'autres soins m'ont fait extrêmement négliger depuis mon arrivée ici; et le desir de vous témoigner ma bien impuissante mais bien sincère reconnoissance, me fournira peut être avec le temps quelque chose à vous envoyer. Quant à présent je me présente, tout-à-fait à vide, n'ayant des semences dont vous m'envoyez la note que le seul *Doronicum pardulianches*, que je crois vous avoir déjà donné, et dont je vous envoie mon misérable reste. Si j'eusse été prévenu quand j'allai à Pila l'année dernière, j'aurois pu vous apporter aisément un litron des semences du *Prenanthes purpurea*; et il y en a quelques autres comme le *Tamus*, et la *Gentiane perfoliée* que vous devez trouver aisément autour de vous. Je n'ai pas oublié le *Plantago monanthos*,

thos, mais on n'a pu me le donner au jardin du Roi où il n'y en avoit qu'un seul pied sans fleur et sans fruit; j'en ai depuis recouvré un petit vilain échantillon que je vous enverrai avec autre chose, si je ne trouve pas mieux; mais comme il croit en abondance autour de l'étang de Montmorency, j'y compte aller herboriser le printemps prochain, et vous envoyer, s'il se peut, plantes et graines. Depuis que je suis à Paris je n'ai été encore que trois ou quatre fois au jardin du Roi; et quoiqu'on m'y accueille avec la plus grande honnêteté et qu'on m'y donne volontiers des échantillons de plantes, je vous avoue que je n'ai pu m'enhardir encore à demander des graines. Si j'en viens là, c'est pour vous servir que j'en aurai le courage; mais cela ne peut venir tout d'un coup. J'ai parlé à M. de Jussieu du *Papyrus* que vous avez rapporté de Naples; il doute que ce soit le vrai papier *Nilotica*. Si vous pouviez lui envoyer soit plante, soit graines, soit par moi, soit par d'autres, j'ai vu que cela lui feroit grand plaisir, et ce seroit peut être un excellent moyen d'obtenir de lui beaucoup de choses qu'alors nous aurions bonne grace à demander, quoique je sache bien par expérience qu'il est charmé d'obliger gratuitement; mais j'ai besoin de quelque chose pour m'enhardir, quand il faut demander.

Je remets avec cette lettre à Messieurs Boy de la Tour qui s'en retournent, une boite contenant une araignée de mer qui vient de bien loin; car on me l'a envoyée du golfe du Mexique. Comme cependant ce n'est pas une pièce bien rare, et qu'elle a été fort endommagée

dans le trajet, j'hésitois à vous l'envoyer; mais on me dit qu'elle peut se raccommoder et trouver place encore dans un cabinet; cela supposé, je vous prie de lui en donner une dans le vôtre, en considération d'un homme qui vous sera toute sa vie bien sincerement attaché. J'ai mis dans la même boite les deux ou trois semences de *Doronic* et autres que j'avois sous la main. Je compte l'été prochain me remettre au courant de la botanique pour tâcher de mettre un peu du mien dans une correspondance qui m'est précieuse, et dont j'ai eu jusqu'ici seul tout le profit. Je crains d'avoir poussé l'étourderie au point de ne vous avoir pas remercié de la complaisance de M. Robinet, et des honnêtetés dont il m'a comblé. J'ai aussi laissé repartir d'ici M. de Fleurieu sans aller lui rendre mes devoirs, comme je le devois et voulois faire. Ma volonté, Monsieur, n'aura jamais de tort auprès de vous ni des vôtres; mais ma négligence m'en donne souvent de bien inexcusables, que je vous prie toutefois d'excuser dans votre miséricorde. Ma femme a été très sensible à l'honneur de votre souvenir, et nous vous prions l'un et l'autre d'agréer nos très humbles salutations.

LETTRE VIII.

A Paris, le 25 Janvier 1772.

J'AI reçu, Monsieur, avec grand plaisir de vos nouvelles, des témoignages de votre souvenir, et des détails de vos intéressantes occupations. Mais vous me parlez d'un envoi de plantes par M. l'abbé Rosier que je n'ai point reçu. Je me souviens bien d'en avoir reçu un de votre part, et de vous en avoir remercié, quoiqu'un peu tard, avant votre voyage de Paris; mais depuis votre retour à Lyon, votre lettre a été pour moi votre premier signe de vie, et j'en ai été d'autant plus charmé que j'avois presque cessé de m'y attendre.

En apprenant les changemens survenus à Lyon, j'avois si bien préjugé que vous vous regarderiez comme affranchi d'un dur esclavage, et que dégagé de devoirs, respectables assurément, mais qu'un homme de goût mettra difficilement au nombre de ses plaisirs, vous en goûteriez un très-vif à vous livrer tout entier à l'etude de la nature, que j'avois résolu de vous en féliciter. Je suis fort aise de pouvoir du moins exécuter après coup et sur votre propre témoignage, une résolution que ma paresse ne m'a pas permis d'exécuter d'avance, quoique très sûr que cette félicitation ne viendroit pas mal à propos.

Les détails de vos herborisations et de vos découvertes m'ont fait battre le cœur d'aise. Il me sembloit que j'étois à votre suite, et que

je partageois vos plaisirs; ces plaisirs si purs, si doux, que si peu d'hommes savent goûter, et dont parmi ce peu-là moins encore sont dignes, puisque je vois avec autant de surprise que de chagrin, que la botanique elle-même n'est pas exempte de ces jalousies, de ces haines couvertes et cruelles qui empoisonnent et déshonorent tous les autres genres d'études. Ne me soupçonnez point, Monsieur, d'avoir abandonné ce goût délicieux; il jette un charme toujours nouveau sur ma vie solitaire. Je m'y livre pour moi seul, sans succès, sans progrès, presque sans communication, mais chaque jour plus convaincu que les loisirs livrés à la contemplation de la nature, sont les momens de la vie où l'on jouit le plus délicieusement de soi. J'avoue pourtant que depuis votre départ, j'ai joint un petit objet d'amour-propre, à celui d'amuser innocemment et agréablement mon oisiveté. Quelques fruits étrangers, quelques graines qui me sont par hasard tombées entre les mains, m'ont inspiré la fantaisie de commencer une très petite collection en ce genre. Je dis commencer, car je serois bien fâché de tenter de l'achever quand la chose me seroit possible, n'ignorant pas que tandis qu'on est pauvre, on ne sent que le plaisir d'acquérir, et que quand on est riche au contraire, on ne sent que la privation de ce qui nous manque et l'inquiétude inséparable du désir de completer ce qu'on a. Vous devez depuis long-temps en être à cette inquiétude, vous, Monsieur, dont la riche collection rassemble en petit presque toutes les productions de la nature, et prouve par son bel assortiment com-

bien M. l'Abbé Rosier a eu raison de dire qu'elle est l'ouvrage du choix et non du hasard. Pour moi qui ne vais que tâtonnant dans un petit coin de cet immense labyrinthe, je rassemble fortuitement et précieusement tout ce qui me tombe sous la main : et non-seulement j'accepte avec ardeur et reconnoissance les plantes que vous voulez bien m'offrir, mais si vous vous trouviez avec cela quelques fruits ou graines surnuméraires et de rebut, dont vous voulussiez bien m'enrichir, j'en ferois la gloire de ma petite collection naissante. Je suis confus de ne pouvoir dans ma misere rien vous offrir en échange, au moins pour le moment ; car quoique j'eusse rassemblé quelques plantes depuis mon arrivée à Paris, ma négligence et l'humidité de la chambre que j'ai d'abord habitee, ont tout laissé pourrir. Peut-etre serai-je plus heureux cette année, ayant résolu d'employer plus de soin dans la dessiccation de mes plantes, et surtout de les coller à mesure qu'elles sont séches ; moyen qui m'a paru le meilleur pour les conserver. J'aurai mauvaise grace, ayant fait une recherche vaine, de vous faire valoir une herborisation que j'ai faite à Montmorency l'été dernier avec la Caterve du jardin du Roi ; mais il est certain qu'elle ne fut entreprise de ma part que pour trouver le *Plantago monanthos* que j'eus le chagrin d'y chercher inutilement. M. de Jussieu le jeune, qui vous a vu sans doute à Lyon, aura pu vous dire avec quelle ardeur je priai tous ces Messieurs, si-tot que nous approchâmes de la queue de l'étang, de m'ai-

der à la recherche de cette plante, ce qu'ils firent, et entr'autres M. Touin, avec une complaisance et un soin qui méritoient un meilleur succès. Nous ne trouvâmes rien, et apres deux heures d'une recherche inutile, au fort de la chaleur, et le jour le plus chaud de l'année, nous fûmes respirer et faire la halte sous des arbres qui n'etoient pas loin, concluant unanimement que le *Plantago uniflora* indiqué par Tournefort et M. de Jussieu aux environs de l'étang de Montmorency, en avoit absolument disparu. L'herborisation, au surplus, fut assez riche en plantes communes; mais tout ce qui vaut la peine d'être mentionné se réduit à l'*Osmonde royale*, le *Lythrum hyssopifolia*, le *Lysimachia tenella*, le *Peplis portula*, le *Drosera rotundifolia*, le *Cyperus fuscus*, le *Schaenus nigricans*, et *l'Hydrocotyle*, naissante avec quelques feuilles petites et rares, sans aucune fleur.

Le papier me manque pour prolonger ma lettre. Je ne vous parle point de moi, parce que je n'ai plus rien de nouveau à vous en dire, et que je ne prends plus aucun intérêt à ce que disent, publient, impriment, inventent, assurent et prouvent, à ce qu'ils prétendent, mes contemporains, de l'être imaginaire et fantastique auquel il leur a plû de donner mon nom. Je finis donc mon bavardage avec ma feuille, vous priant d'excuser le désordre et le griffonnage d'un homme qui a perdu toute habitude d'écrire, et qui ne la reprend presque que pour vous. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur, et vous prie de ne pas m'oublier auprès de Monsieur et Madame de Fleurieu.

LETTRE IX.

Paris, le 7 Janvier 1773.

VOTRE seconde lettre, Monsieur, m'a fait sentir bien vivement le tort d'avoir tardé si long-temps à répondre à la précédente, et à vous remercier des plantes qui l'accompagnoient. Ce n'est pas que je n'aie été bien sensible à votre souvenir et à votre envoi; mais la nécessité d'une vie trop sédentaire, et l'inhabitude d'écrire des lettres, en augmentent journellement la difficulté; et je sens qu'il faudra renoncer bientôt à tout commerce épistolaire, même avec les personnes qui, comme vous, Monsieur, me l'ont toujours rendu instructif et agréable.

Mon occupation principale et la diminution de mes forces ont ralenti mon goût pour la botanique, au point de craindre de le perdre tout-à-fait. Vos lettres et vos envois sont bien propres à le ranimer. Le retour de la belle saison y contribuera peut-être; mais je doute qu'en aucun temps ma paresse s'accommode long-temps de la fantaisie des collections. Celle de graines, qu'a faite M. Touin, avoit excité mon émulation, et j'avois tenté de rassembler en petit autant de diverses semences et de fruits, soit indigenes, soit exotiques, qu'il en pourroit tomber sous ma main: j'ai fait bien des courses dans cette intention. J'en suis revenu avec des moissons assez raisonnables; et beaucoup de personnes obligeantes ayant

contribué à les augmenter, je me suis bientôt senti, dans ma pauvreté, l'embarras des richesses : car quoique je n'aie pas en tout un millier d'especes, l'effroi m'a pris en tentant de ranger tout cela ; et la place d'ailleurs me manquant pour y mettre une espece d'ordre, j'ai presque renoncé à cette entreprise, et j'ai des paquets de graines qui m'ont été envoyés d'Angleterre et d'ailleurs, depuis assez longtemps, sans que j'aie encore été tenté de les ouvrir. Ainsi, à moins que cette fantaisie ne se ranime, elle est, quant à présent, à-peu-près éteinte.

Ce qui pourra contribuer, avec le goût de la promenade qui ne me quittera jamais, à me conserver celui d'un peu d'herborisation, c'est l'entreprise des petits herbiers en miniature que je me suis chargé de faire pour quelques personnes, et qui, quoiqu'uniquement composés de plantes des environs de Paris, me tiendront toujours un peu en haleine pour les ramasser et les dessécher.

Quoi qu'il arrive de ce goût attiédi, il me laissera toujours des souvenirs agréables des promenades champêtres dans lesquelles j'ai eu l'honneur de vous suivre, et dont la botanique a été le sujet ; et s'il me reste de tout cela quelque part dans votre bienveillance, je ne croirai pas avoir cultivé sans fruit la botanique, même quand elle aura perdu pour moi ses attraits. Quant à l'admiration dont vous me parlez, méritée ou non, je ne vous en remercie pas, parce que c'est un sentiment qui n'a jamais flatté mon cœur. J'ai promis à M. de Châteaubourg que je vous remercierois de

de m'avoir procuré le plaisir d'apprendre par lui de vos nouvelles, et je m'acquitte avec plaisir de ma promesse. Ma femme est très sensible à l'honneur de votre souvenir, et nous vous prions, Monsieur, l'un et l'autre, d'agréer nos remerciemens et nos salutations.

FRAGMENS

De divers Ouvrages et Lettres de J. J. Rousseau, écrits pendant son séjour en Savoye. Les originaux, écrits de la propre main de l'Auteur, nous ont été communiqués par M. le Professeur de S...... qui en est en possession.

LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR ET TRÈS CHER PERE,

SOUFFREZ que je vous demande pardon de la longueur de mon silence. Je sens bien que rien ne peut raisonnablement le justifier, et je n'ai recours qu'à votre bonté pour me relever de ma faute. On les pardonne, ces sortes de fautes, quand elles ne viennent ni d'oubli ni de manque de respect; et je crois que vous me rendez bien assez de justice pour être persuadé que la mienne est de ce nombre. Voyez à votre tour, mon cher pere, si vous n'avez point de reproche à vous faire. Je ne dis pas par rapport à moi, mais à l'égard de Madame de Warens, qui a pris la peine de vous écrire d'une maniere à vous ôter toute matiere d'excuse pour avoir manqué à lui répondre. Faisons abstraction, mon très cher pere, de tout

ce qu'il y a de dur et d'offensant pour moi dans le silence que vous avez gardé dans cette conjoncture; mais considérez comment Madame de Warens doit juger de votre procédé. N'est-il pas bien surprenant, bien bizarre? pardonnez-moi ce terme. Depuis six mois, que vous ai-je demandé autre chose que de marquer un peu de sensibilité à Madame de Warens pour tant de graces, de bienfaits dont sa bonté m'accable continuellement? Qu'avez-vous fait? Au lieu de cela, vous avez négligé auprès d'elle jusqu'aux premiers devoirs de politesse et de bienséance. Le faisiez-vous donc uniquement pour m'affliger? Vous vous êtes en cela fait un tort infini; vous aviez affaire à une Dame aimable par mille endroits, et respectable par mille vertus, joint à ce qu'elle n'est ni d'un rang ni d'une passe à mépriser; et j'ai toujours vu que toutes les fois qu'elle a eu l'honneur d'écrire aux plus grands Seigneurs de la Cour, et même au Roi, ses lettres ont été répondues avec la derniere exactitude. De quelles raisons pouvez-vous donc autoriser votre silence? Rien n'est plus éloigné de votre goût que la prude bigotterie; vous méprisez souverainement, et avec grande raison, ce tas de fanatiques et de pédans, chez qui un faux zèle de religion étouffe tous sentimens d'honneur et d'équité, et qui placent honnêtement avec les Cartouchiens tous ceux qui ont le malheur de n'être pas de leur sentiment dans la maniere de servir Dieu.

Pardon, mon cher pere, si ma vivacité m'emporte un peu trop; c'est mon devoir d'un côté qui me fait excéder d'autre part les bornes

de mon devoir : mon zèle ne se démentira jamais pour toutes les personnes à qui je dois de l'attachement et du respect, et vous devez tirer de-là une conclusion bien naturelle sur mes sentimens à votre égard.

Je suis très impatient, mon cher pere, d'apprendre l'état de votre santé et celle de ma chere mere. Pour la mienne, je ne sais s'il vaut la peine de vous dire que je suis tombé depuis le commencement de l'année dans une langueur extraordinaire; ma poitrine est affectée, et il y a apparence que cela dégénérera bientôt en phthisie : ce sont les soins et les bontés de Madame de Warens qui me soutiennent et qui peuvent prolonger mes jours; j'ai tout à espérer de sa charité et de sa compassion, et bien m'en prend.

LETTRE II.

Du 26 Juin 1735.

PLUS les fautes sont courtes, et plus elles sont pardonnables. Si cet axiome a lieu, jamais homme ne fut plus digne de pardon que moi : il est vrai que je suis entierement redevable aux bontés de Madame de Warens de mon retour au bon sens et à la raison; c'est encore sa sagesse et sa générosité qui m'ont ramené de cet égarement-ci. J'espere que par ce nouveau bienfait l'augmentation de ma reconnoissance et mon attachement respectueux

pour cette Dame lui seront de forts garants de la sagesse de ma conduite à l'avenir ; je vous prie, mon cher pere, de vouloir bien y compter aussi; et quoique je comprenne bien que vous n'avez pas lieu de faire grand fond sur la solidité de mes réflexions après ma nouvelle démarche, il est juste pourtant que vous sachiez que je n'avois point pris mon parti si étourdiment, que je n'eusse eu soin d'observer quelques-unes des bienséances nécessaires en pareilles occasions. J'écrivis à Madame de Warens, dès le jour de mon départ, pour prévenir toute inquiétude de sa part ; je réitérai peu de jours après : j'étois aussi dans les dispositions de vous écrire ; mais mon voyage a été de courte durée ; et j'aime mieux pour mon honneur et pour mon avantage que ma lettre soit datée d'ici que de nulle part ailleurs.

Je vous fais mes sinceres remerciemens, mon cher pere, de l'intérêt que vous paroissez prendre encore en moi : j'ai été infiniment sensible à la maniere tendre dont vous vous êtes exprimé sur mon compte dans la lettre que vous avez écrite à Madame de Warens ; il est certain que si tous les sentimens les plus vifs d'attachement et de respect d'un fils peuvent mériter quelque retour de la part d'un pere, vous m'avez toujours été redevable à cet égard.

Madame de Warens vous fait bien des complimens, et vous remercie de la peine que vous avez prise de lui répondre ; il est vrai, mon cher pere, que cela ne vous est pas ordinaire. Je ne devrois pas être obligé de vous

supplier de ne donner plus lieu à cette Dame de vous faire de pareils remerciemens, dans le sens de celui-ci; j'ai vu que toutes les fois qu'elle a eu l'honneur d'écrire au Roi et aux plus grands Seigneurs de la Cour, ses lettres ont été répondues avec la derniere exactitude. S'il est vrai que vous m'aimiez, et que vous ayiez toujours pour le vrai mérite l'estime et l'attention qui lui sont dûs, il est de votre devoir, si j'ose parler ainsi, de ne vous pas laisser prévenir.

Je suis inquiet sur l'état de ma chere mere; j'ai lieu de juger par votre lettre que sa santé se trouve altérée; je vous prie de lui en témoigner ma sensibilité; Dieu veuille prendre soin de la vôtre, et la conserver pour ma satisfaction, long-temps au delà de ma propre vie. J'ai etc.

LETTRE III.

MONSIEUR ET TRÈS CHER PERE,

Dans la derniere lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire, le cinq courant, vous m'exhortez à vous communiquer mes vues au sujet d'un établissement. Je vous prie de m'excuser, si j'ai tardé de vous répondre: la matiere est importante; il m'a fallu quelques jours pour faire mes réflexions et pour les rédiger clairement afin de vous en faire part.

Je conviens avec vous, mon très cher pere, de la nécessité de faire de bonne heure le choix d'un établissement, et de s'occuper à suivre utilement ce choix; j'avois déjà compris cela: mais je me suis toujours vu jusqu'ici hors de la supposition absolument necessaire en pareil cas, et sans laquelle l'homme ne peut agir, qui est la possibilité.

Supposons, par exemple, que mon génie eût tourné naturellement du coté de l'étude, soit pour l'église, soit pour le barreau; il est clair qu'il m'eût fallu des secours d'argent, soit pour ma nourriture, soit pour mon habillement, soit encore pour fournir aux frais de l'étude. Mettons le cas aussi que le commerce eût été mon but; outre mon entretien, il eût fallu payer un apprentissage, et enfin trouver un fonds convenable pour m'établir honnêtement: les frais n'eussent pas été beaucoup moindres pour le choix d'un métier. Il est vrai que je savois déjà quelque chose de celui de graveur; mais outre qu'il n'a jamais été de mon goût, il est certain que je n'en savois pas, à beaucoup près, assez pour pouvoir me soutenir, et qu'aucun maître ne m'eût reçu, sans payer les frais d'un assujettissement.

Voilà, suivant mon sentiment, les cas de tous les différens établissemens dont je pourrois raisonnablement faire choix; je vous laisse juger à vous-même, mon cher pere, s'il a dépendu de moi d'en remplir les conditions.

Ce que je viens de dire ne peut regarder que le passé. A l'âge où je suis, il est trop tard pour penser à tout cela; et telle est ma

misérable condition, que quand j'aurois pu prendre un parti solide, tous les secours nécessaires m'ont manqué; et quand j'ai lieu d'espérer de me voir quelque avance, le temps de l'enfance, ce temps précieux d'apprendre, se trouve écoulé sans retour.

Voyons donc à présent ce qu'il conviendroit de faire dans la situation où je me trouve: en premier lieu, je puis pratiquer la musique que je sais assez passablement pour cela; secondement, un peu de talent que j'ai pour l'écriture (je parle du style), pourroit m'aider à trouver un emploi de secrétaire chez quelque grand Seigneur; enfin, je pourrois, dans quelques années, et avec un peu plus d'expérience, servir de gouverneur à des jeunes gens de qualité.

Quant au premier article, je me suis toujours assez applaudi du bonheur que j'ai eu de faire quelque progrès dans la musique, pour laquelle on me flatte d'un goût assez délicat; et voici, mon cher pere, comme j'ai raisonné.

La musique est un art de peu de difficulté dans la pratique, c'est-à-dire, que par tout pays on trouve facilement à l'exercer; les hommes sont faits de maniere, qu'ils préferent assez souvent l'agréable à l'utile; il faut les prendre par leur foible, et en profiter, quand on peut le faire sans injustice: or, qu'y a-t-il de plus juste que de tirer une contribution honnête de son travail? La musique est donc de tous les talens que je puis avoir, non pas peut-être à la vérité celui qui me fait le plus d'honneur, mais au moins le plus sûr, quant à la facilité: car vous conviendrez qu'on

ne s'ouvre pas toujours aisément l'entrée des maisons considérables ; pendant qu'on cherche et qu'on se donne des mouvemens, il faut vivre, et la musique peut toujours servir d'expectative.

Voilà la maniere dont j'ai considéré que la musique pourroit m'être utile : voici pour le second article, qui regarde le poste de secrétaire.

Comme je me suis déjà trouvé dans le cas, je connois à-peu près les divers talens qui sont nécessaires dans cet emploi : un style clair et bien intelligible, beaucoup d'exactitude et de fidélité ; de la prudence à manier les affaires qui peuvent être de notre ressort, et par-dessus tout un secret inviolable ; avec ces qualités on peut faire un bon secrétaire. Je puis me flatter d'en posséder quelques-unes ; je travaille chaque jour à l'acquisition des autres, et je n'épargnerai rien pour y réussir.

Enfin, quant au poste de gouverneur d'un jeune Seigneur, je vous avoue naturellement que c'est l'état pour lequel je me sens un peu de prédilection : vous allez d'abord être surpris ; différez, s'il vous plaît, un instant de décider.

Il ne faut pas que vous pensiez, mon cher pere, que je me sois donné si parfaitement à la musique, que j'aie négligé toute autre espece de travail ; la bonté qu'a eue Madame de Warens de m'accorder chez elle un asyle, m'a procuré l'avantage de pouvoir employer mon temps utilement, et c'est ce que j'ai fait avec assez de soin jusqu'ici.

D'abord, je me suis fait un systême d'étude

que j'ai divisé en deux chefs principaux : le premier comprend tout ce qui sert à éclairer l'esprit et l'orner de connoissances utiles et agréables ; l'autre renferme les moyens de former le coeur à la sagesse et à la vertu. Madame de Warens a la bonté de me fournir des livres, et j'ai tâché de faire le plus de progrès qu'il étoit possible, et de diviser mon temps de maniere que rien n'en restât inutile.

De plus, tout le monde peut me rendre justice sur ma conduite : je chéris les bonnes moeurs, et je ne crois pas que personne ait rien à me reprocher de considérable contre leur pureté ; j'ai de la religion et je crains Dieu ; d'ailleurs, sujet à d'extrêmes foiblesses, et rempli de défauts plus qu'aucun autre homme au monde, je sais combien il y a de vices à corriger chez moi. Mais enfin les jeunes gens seroient heureux, s'ils tomboient toujours entre les mains de personnes qui eussent autant que moi de haine pour le vice et d'amour pour la vertu.

Ainsi, pour ce qui regarde les sciences et les belles lettres, je crois d'en savoir autant qu'il en faut pour l'instruction d'un jeune gentilhomme, outre que ce n'est point précisément l'office d'un gouverneur de donner des leçons, mais seulement d'avoir attention qu'elles se prennent avec fruit ; et effectivement il est nécessaire qu'il sache sur toutes les matieres plus que son éleve ne doit apprendre.

Je n'ai rien à répondre à l'objection qu'on me peut faire sur l'irrégularité de ma conduite passée ; comme elle n'est pas excusable, je ne prétends pas l'excuser : aussi, mon cher pere,

je vous ai dit d'abord que ce ne seroit que dans quelques années et avec plus d'expérience, que j'oserois entreprendre de me charger de la conduite de quelqu'un. C'est que j'ai dessein de me corriger entierement, et que j'espere d'y réussir.

Sur tout ce que je viens de dire, vous pourrez encore m'opposer que ce ne sont point des établissemens solides, principalement quant au premier et troisieme article; là-dessus je vous prie de considérer que je ne vous les propose point comme tels, mais seulement comme les uniques ressources où je puisse recourir dans la situation où je me treuve, en cas que les secours présens vinssent à me manquer : mais il est temps de vous développer mes véritables idées, et d'en venir a la conclusion.

Vous n'ignorez pas, mon cher pere, les obligations infinies que j'ai à Madame de Warens; c'est sa charité qui m'a tiré plusieurs fois de la misere, et qui s'est constamment attachée depuis huit ans à pourvoir à tous mes besoins, et même bien au-dela du nécessaire. La bonté qu'elle a eue de me retirer dans sa maison, de me fournir des livres, de me payer des maîtres, et pardessus tout ses excellentes instructions et son exemple édifiant, m'ont procuré les moyens d'une heureuse éducation, et de tourner au bien mes mœurs alors encore indécises. Il n'est pas besoin que je releve ici la grandeur de tous ces bienfaits; la simple exposition qne j'en fais à vos yeux suffit pour vous en faire sentir tout le prix au premier coup d'œil: jugez, mon cher pere, de tout ce

qui doit se passer dans un cœur bien fait, en reconnoissance de tout cela; la mienne est sans borne; voyez jusqu'où s'étend mon bonheur, je n'ai de moyen pour la manifester que le seul qui peut me rendre parfaitement heureux.

J'ai donc dessein de supplier Madame de Warens de vouloir bien agréer que je passe le reste de mes jours auprès d'elle, et que je lui rende jusqu'à la fin de ma vie tous les services qui seront en mon pouvoir; je veux lui faire goûter autant qu'il dépendra de moi, par mon attachement à elle et par la sagesse et la régularité de ma conduite, les fruits des soins et des peines qu'elle s'est donnés pour moi: ce n'est point une maniere frivole de lui témoigner ma reconnoissance; cette sage et aimable Dame a des sentimens assez beaux pour trouver de quoi se payer de ses bienfaits par ses bienfaits même, et par l'hommage continuel d'un cœur plein de zèle, d'estime, d'attachement et de respect pour elle.

J'ai lieu d'espérer, mon cher pere, que vous approuverez ma résolution, et que vous la seconderez de tout votre pouvoir. Par-là toutes difficultés sont levées; l'établissement est tout fait, et assurément le plus solide et le plus heureux qui puisse être au monde, puisqu'outre les avantages qui en résultent en ma faveur, il est fondé de part et d'autre sur la bonté du cœur et sur la vertu.

Au reste, je ne prétends pas trouver par-là un prétexte honnête de vivre dans la fainéantise et dans l'oisiveté: il est vrai que le vuide de mes occupations journalieres est grand; mais je l'ai entierement consacré à l'étude, et Ma-

dame de Warens pourra me rendre la justice que j'ai suivi assez régulièrement ce plan, et jusqu'à présent elle ne s'est plaint que de l'excès. Il n'est pas à craindre que mon goût change : l'étude a un charme qui fait que quand on l'a une fois goûtée, on ne peut plus s'en détacher ; et d'autre part l'objet en est si beau, qu'il n'y a personne qui puisse blâmer ceux qui sont assez heureux pour y trouver du goût et pour s'en occuper.

Voilà, mon cher pere, l'exposition de mes vues ; je vous supplie très humblement d'y donner votre approbation, d'écrire à Madame de Warens, et de vous employer auprès d'elle pour les faire réussir : j'ai lieu d'espérer que vos démarches ne seront pas infructueuses, et qu'elles tourneront à notre commune satisfaction. Je suis, etc.

LETTRE IV.

MON CHER PERE,

MALGRÉ les tristes assurances que vous m'avez données que vous ne me regardiez plus pour votre fils, j'ose encore recourir à vous, comme au meilleur de tous les peres ; et quels que soient les justes sujets de haine que vous devez avoir contre moi, le titre de fils malheureux et repentant les efface dans votre cœur ; et la douleur vive et sincere que je ressens d'avoir si mal usé de votre tendresse paternelle, me remet dans les droits que le sang me donne

auprès de vous: vous êtes toujours mon cher pere, et quand je ne ressentirois que le seul poids de mes fautes, je suis assez puni dès que je suis criminel. Mais hélas! il est bien encore d'autres motifs qui feroient changer votre colere en une compassion légitime, si vous en étiez pleinement instruit: les infortunes qui m'accablent depuis long-temps n'expient que trop les fautes dont je me sens coupable; et s'il est vrai qu'elles sont énormes, la pénitence les surpasse encore. Triste sort que celui d'avoir le cœur plein d'amertume, et de n'oser même exhaler sa douleur par quelques soupirs! Triste sort, d'être abandonné d'un pere dont on auroit pu faire les délices et la consolation! mais plus triste sort de se voir forcé d'être à jamais ingrat et malheureux en même temps, et d'etre obligé de trainer par toute la terre sa misere et ses remords! vos yeux se chargeroient de larmes, si vous connoissiez à fond ma véritable situation; l'indignation feroit bientôt place à la pitié, et vous ne pourriez vous empêcher de ressentir quelque peine des malheurs dont je me vois accablé. Je n'aurois osé me donner la liberté de vous écrire si je n'y avois été forcé par une nécessité indispensable. J'ai long-temps balancé dans la crainte de vous offenser encore davantage; mais enfin j'ai cru que dans la triste situation où je me trouve, j'aurois été doublement coupable si je n'avois fait tous mes efforts pour obtenir de vous des secours qui me sont absolument nécessaires. Quoique j'aye à craindre un refus, je ne m'en flatte pas moins de quelque espérance; je n'ai point oublié que vous

êtes bon pere, et je sais que vous êtes assez généreux pour faire du bien aux malheureux indépendamment des loix du sang et de la nature, qui ne s'effacent jamais dans les grandes ames. Enfin, mon cher pere, il faut vous l'avouer, je suis à Neufchâtel dans une misere à laquelle mon imprudence a donné lieu. Comme je n'avois d'autre talent que la musique, qui pût me tirer d'affaire, je crus que je ferois bien de le mettre en usage si je le pouvois; et voyant bien que je n'en savois pas encore assez pour l'exercer dans des pays catholiques, je m'arrêtai à Lausanne, où j'ai enseigné pendant quelques mois; d'où étant venu à Neufchâtel je me vis dans peu de temps par des gains assez considérables joints à une conduite fort réglée, en état d'acquitter quelques dettes que j'avois à Lausanne: mais étant sorti d'ici inconsidérément après une longue suite d'aventures que je me réserve l'honneur de vous détailler de bouche, si vous voulez bien le permettre, je suis revenu. Mais le chagrin que je puis dire sans vanité que mes écolieres conçurent de mon départ, a bien été payé à mon retour par les témoignages que j'en reçois qu'elles ne veulent plus recommencer; de façon que privé des secours nécessaires, j'ai contracté ici quelques dettes qui m'empêchent d'en sortir avec honneur et qui m'obligent de recourir à vous.

Que ferois-je si vous me refusiez? de quelle confusion ne serois-je pas couvert? faudra-t-il, après avoir si long-temps vécu sans reproche malgré les vicissitudes d'une fortune inconstante, que je déshonore aujourd'hui mon

nom par une indignité? Non, mon cher pere, j'en suis sûr, vous ne le permettrez pas. Ne craignez pas que je vous fasse jamais une semblable priere; je puis enfin par le moyen d'une science que je cultive incessamment, vivre sans le secours d'autrui. Je sens combien il pese d'avoir obligation aux étrangers, et je me vois enfin en état, après des soucis continuels, de subsister par moi-même; je ne ramperai plus, ce métier est indigne de moi. Si j'ai refusé plusieurs fois une fortune éclatante, c'est que j'estime mieux une obscure liberté, qu'un esclavage brillant; mes souhaits vont être accomplis, et j'espere que je vais bientôt jouir d'un sort doux et tranquille, sans dépendre que de moi-même et d'un pere dont je veux toujours respecter et suivre les ordres.

Pour me voir en cet état, il ne me manque que d'être hors d'ici où je me suis témérairement engagé; j'attends ce dernier bienfait de votre main avec une entiere confiance.

Honorez-moi, mon cher pere, d'une réponse de votre main; ce sera la premiere lettre que j'aurai reçue de vous dès ma sortie de Genève: accordez-moi le plaisir de baiser au moins ces chers caracteres; faites-moi la grace de vous hâter, car je suis dans une crise très pressante. Mon adresse est ici jointe; vous devinerez aisément les raisons qui m'ont fait prendre un nom supposé; votre prudente discrétion ne vous permettra pas de rendre publique cette lettre, ni de la montrer à personne qu'à ma chere mere que j'assure de mes très humbles respects, et que je supplie les larmes aux yeux, de vouloir bien me pardonner mes

fautes et me rendre sa chere tendresse. Pour vous, mon cher pere, je n'aurai jamais de repos que je n'aye mérité le retour de la vôtre; et je me flatte que ce jour viendra encore où vous vous ferez un vrai plaisir de m'avouer pour

MON CHER PERE,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et fils.

LETTRE V.

de J. J. Rousseau à sa Tante.

J'AI reçu avant-hier la visite de Mlle. F... F... dont le triste sort me surprit d'autant plus que je n'avois rien su jusques-ici de tout ce qui la regardoit. Quoique je n'aye appris son histoire que de sa bouche, je ne doute pas, ma chere tante, que sa mauvaise conduite ne l'ait plongée dans l'état déplorable où elle se trouve. Cependant il convient d'empêcher, si l'on le peut, qu'elle n'acheve de déshonorer sa famille et son nom; et c'est un soin qui vous regarde aussi en qualité de belle-mere. J'ai écrit à M. Jean F... son frere, pour l'engager à venir ici, et tâcher de la retirer des horreurs où la misere ne manquera pas de la jeter. Je crois, ma chere tante, que vous ferez bien et conformément aux sentimens que la charité,

l'honneur et la religion doivent vous inspirer, de joindre vos sollicitations aux miennes; et même sans vouloir m'aviser de vous donner des leçons, je vous prie de le faire pour l'amour de moi; je crois que Dieu ne peut manquer de jeter un œil de faveur et de bonté sur de pareilles actions. Pour moi, dans l'état où je suis moi-même, je n'ai pu rien faire que la soutenir par les consolations et les conseils d'un honnête homme; et je l'ai présentée à Mad. de Warens qui s'est intéressée pour elle à ma considération, et qui a approuvé que je vous en écrivisse.

J'ai appris avec un vrai regret la mort de mon oncle Bernard. Dieu veuille lui donner dans l'autre monde les biens qu'il n'a pu trouver en celui-ci, et lui pardonner le peu de soin qu'il a eu de ses pupilles! Je vous prie d'en faire mes condoléances à ma tante Bernard, à qui j'en écrirois volontiers; mais en vérité je suis pardonnable dans l'abattement et la langueur où je suis, de ne pas remplir tous mes devoirs. S'il lui reste quelques manuscrits de feu mon oncle Bernard, qu'elle ne se soucie pas de conserver, elle peut me les envoyer ou me les garder; je tâcherai de trouver de quoi les payer ce qu'ils vaudront. Donnez-moi, s'il vous plaît des nouvelles de mon pauvre pere; j'en suis dans une véritable peine; il y a long-temps qu'il ne m'a écrit. Je vous prie de l'assurer dans l'occasion que le plus grand de mes regrets, est de n'avoir pu jouir d'une santé qui m'eût permis de mettre à profit le peu de talens que je puis avoir; assurément il auroit connu

que je suis un bon et tendre fils: Dieu m'est témoin que je le dis du fond de mon cœur. Je suis redevable à Madame de Warens d'avoir toujours cultivé en moi avec soin les sentimens d'attachement et de respect qu'elle m'a toujours trouvés pour mon pere, et pour toute ma vie. Je serois bien aise que vous eussiez pour cette dame les sentimens dus à ses hautes vertus et à son caractere excellent, et que vous lui sussiez quelque gré d'avoir été dans tous les temps ma bienfaitrice et ma mere.

Je vous prie aussi, ma chere tante, de vouloir assurer de mes respects et de mon sincere attachement ma tante Gonceut, quand vous serez à portée de la voir; mes salutations aussi à mon oncle David. Ayez la bonté de me donner de vos nouvelles, et de m'instruire de l'état de votre santé, et du succès de vos démarches auprès de M. F...

LETTRE VI.

A MADEMOISELLE....

Je suis très sensible à la bonté que veut bien avoir Madame de W*** de se ressouvenir encore de moi. Cette nouvelle m'a donné une consolation que je ne saurois vous exprimer; et je vous proteste que jamais rien ne m'a plus violemment affligé que d'avoir encouru sa disgrace. J'ai eu déja l'hon-

neur de vous dire, Mademoiselle, que j'ignorois les fautes qui avoient pu me rendre coupable à ses yeux; mais jusqu'ici la crainte de lui déplaire m'a empêché de prendre la liberté de lui écrire pour me justifier, ou du moins pour obtenir par mes soumissions un pardon qui seroit dû à ma profonde douleur, quand même j'aurois commis les plus grands crimes. Aujourd'hui, Mademoiselle, si vous voulez vous employer pour moi, l'occasion est favorable, et à votre sollicitation elle m'accordera sans doute la permission de lui écrire; car c'est une hardiesse que je n'oserois prendre de moi-même. C'étoit me faire injure que demander si je voulois qu'elle sût mon adresse; puis-je avoir rien de caché pour une personne à qui je dois tout ? Je ne mange pas un morceau de pain que je ne reçoive d'elle; sans les soins de cette charitable dame, je serois peut-etre déjà mort de faim; et si j'ai vécu jusqu'à présent, c'est aux dépens d'une science qu'elle m'a procurée. Hâtez-vous donc, Mademoiselle, je vous en supplie; intercédez pour moi, et tâchez de m'obtenir la permission de me justifier.

J'ai bien reçu votre lettre datée du 21 Novembre, adressée à Lausanne. J'avois donné de bons ordres, et elle me fut envoyee sur le champ. L'aimable Demoiselle de G*** est toujours dans mon coeur, et je brûle d'impatience de recevoir de ses nouvelles; faites-moi le plaisir de lui demander, au cas qu'elle soit encore à Annecy, si elle agréeroit une lettre de ma main. Comme j'ai ordre de m'informer de M. Venture, je se-

rois fort aise d'apprendre où il est actuellement; il a eu grand tort de ne point écrire à M. son pere qui est fort en peine de lui. J'ai promis de donner de ses nouvelles dès que j'en saurois moi-même. Si cela ne vous fait pas de la peine, accordez-moi la grace de me dire s'il est toujours à Annecy et son adresse à peu-près. Comme j'ai beaucoup travaillé depuis mon départ d'auprès de vous, si vous agréez pour vous désennuyer que je vous envoie quelques-unes de mes pieces, je le ferai avec joie; toutefois sous le sceau du secret, car je n'ai pas encore assez de vanité pour vouloir porter le nom d'auteur: il faut auparavant que je sois parvenu à un degré qui puisse me faire soutenir ce titre avec honneur. Ce que je vous offre, c'est pour vous dédommager en quelque sorte de la compote qui n'est pas encore mangeable. Passons à votre dernier article qui est le plus important. Je commencerai par vous dire, qu'il n'étoit point nécessaire de préambule pour me faire agréer vos sages avis; je les recevrai toujours de bonne part et avec beaucoup de respect, et je tâcherai d'en profiter. Quant à celui que vous me donnez, soyez persuadée, Mademoiselle, que ma religion est profondément gravée dans mon ame, et que rien n'est capable de l'en effacer. Je ne veux pas ici me donner beaucoup de gloire de la constance avec laquelle j'ai refusé de retourner chez moi. Je n'aime pas prôner des dehors de piété qui souvent trompent les yeux, et ont de tout autres motifs que ceux qui se montrent en apparence. Enfin,

Mademoiselle, ce n'est pas par divertissement que j'ai changé de nom et de patrie, et que je risque à chaque instant d'être regardé comme un fourbe et peut-être un espion. Finissons une trop longue lettre ; c'est assez vous ennuyer. Je vous prie de vouloir bien m'honorer d'une prompte réponse, parce que je ne ferai peut-être pas long sejour ici. Mes affaires y sont dans une fort mauvaise crise. Je suis déjà fort endetté, et je n'ai qu'une seule ecoliere. Tout est en campagne ; je ne sais comment sortir, je ne sais comment rester, parce que je ne sais point faire de bassesses. Gardez vous de rien dire de ceci à Madame de W***. J'aimerois mieux la mort, que ce qu'elle crût que je suis dans la moindre indigence ; et vous-meme tâchez de l'oublier, car je me repens de vous l'avoir dit. Adieu, Mademoiselle, je suis toujours avec autant d'estime que de reconnoissance, etc.

LETTRE VII.

A M.....

MADAME de Warens m'a fait l'honneur de me communiquer la réponse que vous avez pris la peine de lui faire, et celle que vous avez reçue de M. de Mably à mon sujet. J'ai admiré avec une vive reconnoissance les marques de cet empressement de votre part à faire du bien, qui caractérise les coeurs vraiment

généreux : ma sensibilité n'a pas sans doute de quoi mériter beaucoup votre attention ; mais vous voudrez du moins bien permettre à mon zèle de vous assurer que vous ne sauriez, Monsieur, porter vos bontés à mon égard au-delà de ma reconnoissance. Je vous en dois beaucoup, Monsieur, pour le bien que l'excès de votre indulgence vous a fait avancer en ma faveur. Il est vrai que j'ai tâché de répondre aux soins que Madame de Warens, ma très chere maman, a bien voulu prendre pour me pousser dans les belles connoissances ; mais les principes dont je fais profession m'ont souvent fait négliger la culture des talens de l'esprit en faveur de celle des sentimens du coeur, et j'ai bien plus ambitionné de penser juste que de savoir beaucoup. Je ferois cependant, Monsieur, même à cet égard, les plus puissans efforts pour soutenir l'opinion avantageuse que vous avez voulu donner de moi ; et c'est en ce sens que je regarde tout le bien que vous avez dit, comme une exhortation polie de remplir de mon mieux l'engagement honorable que vous avez daigné contracter en mon nom. M. de Mably demande les conditions sous lesquelles je pourrai me charger de l'éducation de ses fils.

Permettez-moi, Monsieur, de vous rappeller à cet égard ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de vive voix. Je suis peu sensible à l'intérêt, mais je le suis beaucoup aux attentions : un honnête homme maltraité de la fortune et qui se fait un amour de ses devoirs, peut raisonnablement l'espérer ; et je me tiendrai toujours dédommagé, selon mon goût,

quand on voudra suppléer par des égards à la médiocrité des appointemens. Cependant, Monsieur, comme le désinteressement ne doit pas être imprudent, vous sentez qu'un homme qui veut s'appliquer à l'éducation des jeunes gens avec tout le goût et toute l'attention nécessaires pour avoir lieu d'espérer un heureux succès, ne doit pas être distrait par l'inquiétude des besoins. Généralement il seroit ridicule de penser qu'un homme dont le cœur est fletri par la misere ou par des traitemens très durs, puisse inspirer à ses éleves des sentimens de noblesse et de générosité. C'est l'intérêt des peres, que les précepteurs ou les gouverneurs de leurs enfans ne soient pas dans une pareille situation; et de leur part les enfans n'auroient garde de respecter un maître que son mauvais équipage ou une vile sujétion rendroient méprisable à leurs yeux. Pardon, Monsieur, les longueurs de mes détails vont jusqu'à l'indiscrétion. Mais comme je me propose de remplir mes devoirs avec toute l'attention, tout le zèle et toute la probité dont je suis capable, j'ai droit d'espérer aussi qu'on ne me refusera pas un peu de considération et une honnête liberté, comme je souhaite aussi qu'on m'en accorde les privileges. Quant à l'appointement, je vous supplie, Monsieur, de vouloir régler cela vous-même, et je vous proteste d'avance que je m'en tiendrai avec joie à tout ce que vous aurez conclu. Si vous ne le voulez point, je m'en rapporterai volontiers à M. de Mably lui-même, et je n'ai point de répugnance à lui laisser éprouver pendant quelque temps. M. de Mably pourra même

même, s'il le juge à propos, renvoyer le discours de cet article jusqu'à ce que j'aie l'honneur d'être assez connu de lui, pour être assuré que ses bontés ne seront pas mal employées; ce qui me fait quelque peine, c'est que le nombre des éleves pourroit nuire. Il seroit à souhaiter que je ne fusse pas contraint de partager mes soins entre un si grand nombre d'éleves: l'homme le plus attentif a peine à en suivre un seul dans tous les détails où il importe d'entrer pour s'assurer d'une belle éducation; j'admire l'heureuse facilité de ceux qui peuvent en former beaucoup plus à la fois, sans oser m'en promettre autant de ma part. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'épargnerai rien pour y réussir. A l'égard de l'aîné, puisqu'on lui connoît déjà de si favorables dispositions, j'ose me flatter d'avance qu'il ne sortira point de mes mains sans m'égaler en sentimens et me surpasser en lumieres. Ce n'est pas beaucoup promettre: mais je ne puis mesurer mes engagemens qu'à mes forces. Le surplus dépendra de lui.

Il est temps de cesser de vous fatiguer. Daignez, Monsieur, continuer de m'honorer de vos bontés et agréer le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être; etc.

LETTRE VIII.

Vous voilà donc, Monsieur, déserteur du monde et de ses plaisirs; c'est à votre âge et dans notre situation une métamorphose bien étonnante. Quand un homme de vingt-deux ans, galant, aimable, poli, spirituel comme vous l'êtes, et d'ailleurs point rebuté de la fortune, se détermine à la retraite par simple goût et sans y être excité par quelque mauvais succès dans ses affaires ou dans ses plaisirs, on peut s'assurer qu'un fruit si précieux du bon sens et de la réflexion n'amenera point après lui de dégoût ni de repentir. Fondé sur cette assurance, j'ose vous faire sur votre retraite un compliment qui ne vous sera pas répété par bien des gens; je vous en félicite. Sans vouloir trop relever ce qu'il y a de grand et peut-être d'héroïque dans votre résolution, je vous dirai franchement que j'ai souvent regretté qu'un esprit aussi juste et une ame aussi belle que la vôtre, ne fussent faits que pour la galanterie, les cartes et le vin de Champagne; vous étiez né, mon très cher Monsieur, pour une meilleure occupation: le goût passionné mais délicat qui vous entraîne vers les plaisirs, vous a bientot fait démêler la fadeur des plus brillans; vous éprouverez avec étonnement que les plus simples et les plus modestes n'en ont ni moins d'attraits ni moins de vivacité. Vous connoissez désormais les hommes; vous n'avez plus besoin de les tant voir pour apprendre à les mépriser; il sera

bon maintenant que vous vous consultiez un peu pour savoir à votre tour quelle opinion vous devez avoir de vous-même. Ainsi, en même temps que vous essayerez d'un autre genre de vie, vous ferez en même temps sur votre intérieur un petit examen dont le fruit ne sera pas inutile à votre tranquillité.

Monsieur, que vous donnassiez dans l'excès, c'est ce que je ne voudrois pas sans ménagement. Vous n'avez pas sans doute absolument renoncé à la société, ni au commerce des hommes; comme vous vous êtes déterminé de pur choix et sans qu'aucun fâcheux revers vous y ait contraint, vous n'aurez garde d'épouser les fureurs atrabilaires des misanthropes ennemis mortels du genre-humain: permis à vous de le mépriser, à la bonne heure, vous ne serez pas le seul; mais vous devez l'aimer toujours. Les hommes, quoi qu'on dise, sont nos freres en dépit de nous et d'eux; freres fort durs à la vérité, mais nous n'en sommes pas moins obligés de remplir à leur égard tous les devoirs qui nous sont imposés. A cela près, il faut avouer qu'on ne peut se dispenser de porter la lanterne dans la quantité pour s'établir un commerce et des liaisons; et quand malheureusement la lanterne ne montre rien, c'est bien une nécessité de traiter avec soi-même et de se prendre, faute d'autre, pour ami et pour confident. Mais ce confident et cet ami, il faut aussi un peu le connoître et savoir comment et jusqu'à quel point on peut se fier à lui; car souvent l'apparence nous trompe, même jusques sur nous-mêmes; or le tumulte des villes

et le fracas du grand monde ne sont gueres propres à cet examen. Les distractions des objets extérieurs y sont trop longues et trop fréquentes; on ne peut y jouir d'un peu de solitude et de tranquillité. Sauvons-nous à la campagne; allons y chercher un repos et un contentement que nous n'avons pu trouver au milieu des assemblées et des divertissemens; essayons de ce nouveau genre de vie; goûtons un peu de ces plaisirs paisibles, douceur dont Horace, fin connoisseur, s'il en fut, faisoit un si grand cas. Voilà, Monsieur, comment je soupçonne que vous avez raisonné.

LETTRE IX.

MONSIEUR,

DAIGNEREZ-vous bien encore me recevoir en grace après une aussi indigne négligence que la mienne? J'en sens toute la turpitude, et je vous en demande pardon de tout mon cœur. A le bien prendre cependant, quand je vous offense par mes retards déplaces, je vous trouve encore le plus heureux des deux. Vous exercez à mon égard la plus douce de toutes les vertus de l'amitié, l'indulgence; et vous goûtez le plaisir de remplir les devoirs d'un parfait ami, tandis que je n'ai que de la honte et des reproches à me faire sur l'irrégularité de mes procédés envers vous. Vous

devez du moins comprendre par-là que je ne cherche point de détour pour me disculper. J'aime mieux devoir uniquement mon pardon à votre bonté, que de chercher à m'excuser par de mauvais subterfuges. Ordonnez ce que le coeur vous dictera, du coupable et du châtiment; vous serez obéi. Je n'excepte qu'un seul genre de peine qu'il me seroit impossible de supporter; c'est le refroidissement de votre amitié. Conservez-la moi toute entiere, je vous en prie, et souvenez-vous que je serai toujours votre tendre ami, quand même je me rendrois indigne que vous fussiez le mien. Vous trouverez ici incluse la lettre de remerciement que vous fait la très chere Maman. Si elle a tardé trop à vous répondre, comptez qu'elle ne vous en dit pas la véritable raison. Je sais qu'elle avoit des vues dont sa situation présente la contraint de renvoyer l'effet à un meilleur temps; ce que je ne vous dirois pas, si je n'avois lieu de craindre que vous n'attribuassiez à l'impolitesse un retardement qui, de sa part, avoit assurément bien une autre source.

Il faut maintenant vous parler de votre charmante piece. Si vous faites de pareils essais, que devons-nous attendre de vos ouvrages? Continuez, mon cher ami, la carriere brillante que vous venez d'ouvrir; cultivez toujours l'élégance de votre goût par la connoissance des bonnes regles: vous ne sauriez manquer d'aller loin avec de pareilles dispositions. Vous voulez, moi, que je vous corrige! croyez-moi, il me conviendroit mieux de faire encore sous vous quelques thêmes

que de vous donner des leçons. Non que je veuille vous assurer que votre cantate soit entierement sans défauts ; mon amitié abhorre une basse flatterie, jusqu'à tel point que j'aime mieux donner dans l'excès opposé que d'affoiblir le moins du monde la rigueur de la sincérité ; quoique peut-être j'aye aussi de ma part quelque chose à vous pardonner à cet egard. Nous avons le regret de ne pouvoir mettre cette cantate en exécution faute de violoncelle, et maman a même eu celui de ne pouvoir chanter autant qu'elle auroit souhaité à cause de ses incommodités continuelles : actuellement elle a une fievre habituelle, des vomissemens fréquens, et une enflure dans les jambes qui s'opiniâtre à ne nous rien présager de bon.

Maman m'a engagé de copier la mienne pour vous l'envoyer, puisque vous avez paru en avoir quelque envie ; mais ayant égaré l'adresse que vous m'aviez envoyée pour les paquets à envoyer, je suis contraint d'attendre que vous me l'ayez indiquée une seconde fois ; ce que je vous prie de faire au plutôt. La cantate étant prête à partir, j'y joindrai volontiers deux ou trois exemplaires du Verger, qui me restent encore, si vous êtes à portée d'en faire cadeau à quelque ami.

Je vous prie de vouloir faire mes complimens à M. l'abbé Borlin. Vous pourrez aussi le faire ressouvenir, si vous le jugez bon, qu'il a une cantate et un autre chiffon de musique à moi. L'aventure de la Châronne me fait craindre que le bon Monsieur ne soit sujet à égarer ce qu'on lui remet. S'il vous les rend,

je vous prie de ne me les renvoyer qu'après en avoir fait usage aussi long-temps qu'il vous plaira.

Vous savez sans doute que les affaires vont très mal en Hongrie, mais vous ignorez peut-être que M. Bouvier le fils y a été tué; nous ne le savons que d'hier.

LETTRE X.

A MADEMOISELLE....

Je me suis exposé au danger de vous revoir, et votre vue a trop justifié mes craintes en rouvrant toutes les plaies de mon coeur. J'ai achevé de perdre auprès de vous le peu de raison qui me restoit, et je sens que dans l'état où vous m'avez réduit, je ne suis plus bon à rien qu'à vous adorer. Mon mal est d'autant plus triste que je n'ai ni l'espérance ni la volonté d'en guérir, et qu'au risque de tout ce qu'il en peut arriver il faut vous aimer éternellement. Je comprends, Mademoiselle, qu'il n'y a de votre part à espérer aucun retour: je suis un jeune homme sans fortune; je n'ai qu'un coeur à vous offrir, et ce coeur tout plein de feu, de sentimens et de délicatesse qu'il puisse être, n'est pas sans doute un présent digne d'être reçu de vous. Je sens cependant, dans un fond inépuisable de tendresse, dans un caractere toujours vif et toujours constant, des ressources pour le bonheur

qui devroient, auprès d'une maitresse un peu sensible, être comptés pour quelque chose en dédommagement des biens et de la figure qui me manquent. Mais quoi! vous m'avez traité avec une dureté incroyable; et s'il vous est arrivé d'avoir pour moi quelque espece de complaisance, vous me l'avez ensuite fait acheter si cher, que je jurerois bien que vous n'avez eu d'autres vues que de me tourmenter. Tout cela me désespere sans m'étonner, et je trouve assez dans tous mes défauts de quoi justifier votre insensibilité pour moi: mais ne croyez pas que je vous taxe d'être insensible en effet. Non, votre coeur n'est pas moins fait pour l'amour que votre visage. Mon désespoir est que ce n'est pas moi qui devois le toucher. Je sais de science certaine que vous avez eu des liaisons; je sais même le nom de cet heureux mortel qui trouva l'art de se faire écouter; et pour vous donner une idée de ma façon de penser, c'est que l'ayant appris par hasard, sans le rechercher, mon respect pour vous ne me permettra jamais de vouloir savoir autre chose de votre conduite que ce qu'il vous plaira de m'en apprendre vous-même. En un mot, si je vous ai dit que vous ne seriez jamais religieuse, c'est que je connoissois que vous n'étiez en aucun sens faite pour l'être; et si comme amant passionné, je regarde avec horreur cette pernicieuse résolution, comme ami sincere et comme honnête homme je ne vous conseillerai jamais de prêter votre consentement aux vues qu'on a sur vous à cet égard; parce qu'ayant certainement une vocation toute opposée, vous ne

feriez que vous préparer des regrets superflus et de longs repentirs. Je vous le dis, comme je le pense au fond de mon ame et sans écouter mes propres intérêts. Si je pensois autrement, je vous le dirois de même ; et voyant que je ne puis être heureux personnellement, je trouverois du moins mon bonheur dans le vôtre. J'ose vous assurer que vous me trouverez en tout la même droiture et la même délicatesse ; et quelque tendre et quelque passionné que je sois, j'ose vous assurer que je fais profession d'être encore plus honnête homme. Hélas ! si vous vouliez m'écouter, j'ose dire que je vous ferois connoître la véritable félicité ; personne ne sauroit mieux la sentir que moi, et j'ose croire que personne ne la sauroit mieux faire éprouver. Dieux ! si j'avois pu parvenir à cette charmante possession, j'en serois mort assurément : et comment trouver assez de ressources dans l'âme pour résister à ce torrent de plaisirs ? Mais si l'amour avoit fait un miracle et qu'il m'eût conservé la vie, quelque ardeur qui soit dans mon coeur, je sens qu'il l'auroit encore redoublée ! et pour m'empêcher d'expirer au milieu de mon bonheur, il auroit à chaque instant porté de nouveaux feux dans mon sang : cette seule pensée le fait bouillonner ; je ne puis resister aux piéges d'une chimere séduisante ; votre charmante image me suit partout ; je ne puis m'en défaire même en m'y livrant ; elle me poursuit jusques pendant mon sommeil ; elle agite mon coeur et mes esprits ; elle consume mon tempérament, et je sens en un mot que vous me tuez malgré

vous même, et que quelque cruauté que vous ayez pour moi, mon sort est de mourir d'amour pour vous. Soit cruauté réelle, soit bonté imaginaire, le sort de mon amour est toujours de me faire mourir. Mais hélas! en me plaignant de mes tourmens je m'en prépare de nouveaux; je ne puis penser à mon amour sans que mon coeur et mon imagination s'échauffent; et quelque résolution que je fasse de vous obéir en commençant mes lettres, je me sens ensuite emporté au-delà de ce que vous exigez de moi. Auriez-vous la dureté de m'en punir? le ciel pardonne les fautes involontaires; ne soyez pas plus sévere que lui, et comptez pour quelque chose l'excès d'un penchant invincible qui me conduit malgré moi, bien plus loin que je ne veux, si loin même, que s'il étoit en mon pouvoir de posséder une minute mon adorable reine, sous la condition d'être pendu un quart-d'heure après, j'accepterois cette offre avec plus de joie que celle du trône de l'univers. Après cela je n'ai plus rien à vous dire; il faudroit que vous fussiez un monstre de barbarie, pour me refuser un peu de pitié.

L'ambition ni la fumée ne touchent point un cœur comme le mien. J'avois résolu de passer le reste de mes jours en philosophe dans une retraite qui s'offroit à moi; vous avez détruit tous ces beaux projets: j'ai senti qu'il m'étoit impossible de vivre éloigné de vous; et pour me procurer les moyens de m'en rapprocher, je tente un voyage et des projets que mon malheur ordinaire empêchera sans doute de réussir. Mais puisque je suis desti-

né à me bercer de chimeres, il faut du moins me livrer aux plus agréables, c'est-à-dire, à celles qui vous ont pour objet; daignez, Mademoiselle, donner quelque marque de bonté à un amant passionné, qui n'a commis d'autre crime envers vous, que de vous trouver trop aimable; donnez-moi une adresse et permettez que je vous en donne une pour les lettres que j'aurai l'honneur de vous écrire, et pour les réponses que vous voudrez bien me faire: en un mot, laissez-moi par pitié quelque rayon d'espérance, quand ce ne seroit que pour calmer les folies dont je suis capable.

Ne me condamnez plus, pendant mon séjour ici, à vous voir si rarement; je n'y saurois tenir: accordez-moi du moins, dans les intervalles, la consolation de vous écrire et de recevoir de vos nouvelles; autrement je viendrai plus souvent, au risque de tout ce qui en pourra arriver. Je suis logé chez la veuve Petit, en rue Genti à l'épée royale.

RÉPONSE

Au Mémoire anonyme, intitulé: Si le Monde que nous habitons est une Sphere, etc. *inséré dans le Mercure de Juillet, pag.* 1514.

MONSIEUR,

ATTIRÉ par le titre de votre mémoire, je l'ai lu avec toute l'avidité d'un homme qui depuis plusieurs années attendoit impatiemment, avec toute l'Europe, le résultat de ces fameux voyages entrepris par plusieurs Membres de l'Académie Royale des sciences, sous les auspices du plus magnifique de tous les Rois. J'avouerai franchement, Monsieur, que j'ai eu quelque regret de voir que ce que j'avois pris pour le précis des observations de ces grands hommes, n'étoit effectivement qu'une conjecture hazardée, peut-être un peu hors de propos. Je ne prétends pas pour cela avilir ce que votre mémoire contient d'ingénieux: mais vous permettrez, Monsieur, que je me prévale du même privilege que vous vous êtes accordé, et dont, selon vous, tout homme doit être en possession, qui est de dire librement sa pensée sur le sujet dont il s'agit.

D'abord, il me paroît que vous avez choisi le temps le moins convenable pour faire

part au public de votre sentiment. Vous nous assurez, Monsieur, que vous n'avez point eu en vue de ternir la gloire de Messieurs les Académiciens observateurs, ni diminuer le prix de la générosité du Roi. Je suis assurément très porté à justifier votre cœur sur cet article, et il paroît aussi, par la lecture de votre mémoire, qu'en effet des sentimens si bas sont très éloignés de votre pensée: cependant, vous conviendrez, Monsieur, que si vous aviez en effet tranché la difficulté, et que vous eussiez fait voir que la figure de la terre n'est point cause de la variation qu'on a trouvée dans la mesure de différens dégrés de latitude, tout le prix des soins et des fatigues de ces Messieurs, des frais qu'il en a coûté, et de la gloire qui en doit être le fruit, seroient bien près d'être anéantis dans l'opinion publique. Je ne prétends pas pour cela, Monsieur, que vous ayez dû deguiser ou cacher aux hommes la vérité, quand vous avez cru la trouver, par des considérations particulieres; je parlerois contre mes principes les plus chers. La vérité est si précieuse à mon cœur, que je ne fais entrer nul autre avantage en comparaison avec elle. Mais, Monsieur, il n'étoit ici question que de retarder votre mémoire de quelques mois, ou plutôt de l'avancer de quelques années. Alors, vous auriez pu avec bienséance user de la liberté qu'ont tous les hommes, de dire ce qu'ils pensent sur certaines matieres; et il eût sans doute été bien doux pour vous, si vous eussiez rencontré juste, d'avoir évité au Roi la dépense de deux si longs voyages, et à ces Messieurs

les peines qu'ils ont souffertes et les dangers qu'ils ont essuyés. Mais aujourd'hui que les voici de retour, avant qu'être au fait des observations qu'ils ont faites, des conséquences qu'ils en ont tirées; en un mot, avant que d'avoir vu leurs relations et leurs découvertes, il paroit, Monsieur, que vous deviez moins vous hâter de proposer vos objections, qui plus elles auroient de force, plus aussi seroient propres à ralentir l'empressement et la reconnoissance du public, et à priver ces Messieurs de la gloire légitimement due à leurs travaux.

Il est question de savoir si la terre est sphérique ou non? Fondé sur quelques argumens, vous vous décidez pour l'affirmative. Autant que je suis capable de porter mon jugement sur ces matieres, vos raisonnemens ont de la solidité. La conséquence cependant ne m'en paroit pas invinciblement nécessaire.

En premier lieu, l'autorité dont vous fortifiez votre cause, en vous associant avec les anciens, est bien foible, à mon avis. Je crois que la prééminence qu'ils ont très justement conservée sur les modernes, en fait de poésie et d'éloquence, ne s'étend pas jusqu'à la physique et à l'astronomie, et je doute qu'on osât mettre Aristote et Ptolémée en comparaison avec le Chevalier Newton et M. Cassini. Ainsi, Monsieur, ne vous flattez pas de tirer un grand avantage de leur appui. On peut croire, sans offenser la mémoire de ces grands hommes, qu'il a échappé quelque chose à leurs lumieres. Destitués, comme ils ont été, des expériences et des instrumens nécessaires,

ils n'ont pas dû prétendre à la gloire d'avoir tout connu ; et si l'on met leur disette en comparaison avec les secours dont nous jouissons aujourd'hui, on verra que leur opinion ne doit pas être d'un grand poids contre le sentiment des modernes : je dis des modernes, en général, parce qu'en effet vous les rassemblez tous contre vous, en vous déclarant contre les deux nations qui tiennent sans contredit le premier rang dans les sciences dont il s'agit ; car vous avez en tête les François d'une part et les Anglois de l'autre ; lesquels, à la vérité, ne s'accordent pas entr'eux sur la figure de la terre, mais qui se réunissent en ce point, de nier sa sphéricité. En vérité, Monsieur, si la gloire de vaincre augmente à proportion du nombre et de la valeur des adversaires, votre victoire, si vous la remportez, sera accompagnée d'un triomphe bien flatteur.

Votre premiere preuve tirée de la tendance égale des eaux vers leur centre de gravité, me paroît avoir beaucoup de force, et j'avoue que je n'y sais pas de réponse satisfaisante. En effet, s'il est vrai que la superficie de la mer soit sphérique, il faudra nécessairement ou que le globe entier suive la même figure, ou bien que les terres des rivages soient horriblement escarpées dans les lieux de leurs allongemens. D'ailleurs (et je m'étonne que ceci vous ait échappé), on ne sauroit concevoir que le cours des rivieres pût tendre de l'équateur vers les pôles, suivant l'hypothese de M. Cassini : celle de M. Newton seroit aussi sujette aux mêmes inconvéniens, mais dans un sens contraire ; c'est-à-dire, des lieux bas vers les par-

ties plus élevées, principalement aux environs des cercles polaires et dans les régions froides, où l'élévation deviendroit plus sensible : cependant l'expérience nous apprend qu'il y a quantité de rivieres qui suivent cette direction.

Que pourroit-on répondre à de si fortes instances? Je n'en sais rien du tout. Remarquez cependant, Monsieur, que votre démonstration, ou celle du P. Tacquet, est fondée sur ce principe, que toutes les parties de la masse terraquée tendent par leur pesanteur vers un centre commun qui n'est qu'un point, et n'a par conséquent aucune longueur ; et sans doute il n'étoit pas probable qu'un axiome si évident, et qui fait le fondement de deux parties considérables des mathématiques, pût devenir sujet à être contesté ; mais quand il s'agira de concilier des démonstrations contradictoires avec des faits assurés, que ne pourra-t-on point contester? J'ai vu dans la préface des Elémens d'Astronomie de M. Fizes, professeur en mathématiques de Montpellier, un raisonnement qui tend à montrer que dans l'hypothese de Copernic, et suivant les principes de la pesanteur établis par Descartes, il s'ensuivroit que le centre de gravité de chaque partie de la terre, devroit être, non pas le centre commun du globe, mais la portion de l'axe qui répondroit perpendiculairement à cette partie, et que par conséquent la figure de la terre se trouveroit cylindrique. Je n'ai garde assurément de vouloir soutenir un si étonnant paradoxe, lequel, pris à la rigueur, est très évidemment faux : mais qui nous ré-

pondra

pondra que, la terre une fois démontrée oblongue par de constantes observations, quelque physicien plus subtil et plus hardi que moi, n'adopteroit pas quelque hypothese approchante? Car enfin, diroit-il, c'est une nécessité en physique, que ce qui doit être se trouve d'accord avec ce qui est.

Mais ne chicanons point; je veux accorder votre premier argument. Vous avez démontré que la superficie de la mer et par conséquent celle de la terre doit être sphérique; si par l'expérience je démontrois qu'elle ne l'est point, tout votre raisonnement pourroit-il détruire la force de ma conséquence? Supposons pour un moment que cent épreuves exactes et réitérées vinssent à nous convaincre qu'un degré de latitude a constamment plus de longueur à mesure qu'on approche de l'équateur, serai-je moins en droit d'en conclure à mon tour: donc la terre est effectivement plus courbée vers les pôles que vers l'équateur; donc elle s'allonge en ce sens-là; donc c'est une sphéroïde? Ma démonstration fondée sur les opérations les plus fidelles de la Géométrie, seroit-elle moins évidente que la vôtre établie sur un principe universellement accordé? Où les faits parlent, n'est-ce pas au raisonnement à se taire? Or, c'est pour constater le fait en question, que plusieurs membres de l'Académie ont entrepris les voyages du Nord et du Pérou: c'est donc à l'Académie à en décider, et votre argument n'aura point de force contre sa décision.

Pour éluder d'avance une conclusion dont vous sentez la nécessité, vous tâchez de jeter

de l'incertitude sur les opérations faites en divers lieux et à plusieurs reprises par Messieurs Picart, de la Hire et Cassini, pour tracer la fameuse méridienne qui traverse la France, lesquelles donnerent lieu à M. Cassini de soupçonner le premier de l'irrégularité dans la rondeur du globe, quand il se fut a suré que les degrés mesurés vers le septentrion avoient quelque longueur de moins que ceux qui s'avançoient vers le midi.

Vous distinguez deux manieres de considérer la surface de la terre. Vue de loin, comme par exemple, depuis la lune, vous l'établissez sphérique : mais regardée de près, elle ne vous paroit plus telle, à cause de ses inégalités; car, dites-vous, les rayons tirés du centre au sommet des plus hautes montagnes, ne seront pas égaux à ceux qui seront bornés à la superficie de la mer : ainsi les arcs de cercle, quoique proportionnels ent'reux, étant inégaux suivant l'inégalité des rayons, il se peut tres bien que les différences qu'on a trouvées entre les degrés mesurés, quoiqu'avec toute l'exactitude et la précision dont l'attention humaine est capable, viennent des différentes élévations sur lesquelles ils ont été pris, lesquelles ont dû donner des arcs inégaux en grandeur, quoiqu'égales portions de leurs cercles respectifs.

J'ai deux choses à répondre à cela. En premier lieu, Monsieur, je ne crois point que la seule inégalité des hauteurs sur lesquelles on a fait les observations, ait suffi pour donner des différences bien sensibles dans la mesure des degrés. Pour s'en convaincre, il faut con-

sidérer que, suivant le sentiment commun des géographes, les plus hautes montagnes ne sont non plus capables d'altérer la figure de la terre, sphérique ou autre, que quelques grains de sable ou de gravier sur une boule de deux ou trois pieds de diametre. En effet, on convient généralement aujourd'hui qu'il n'y a point de montagne qui ait une lieue perpendiculaire sur la surface de la terre; une lieue cependant ne seroit pas grand chose en comparaison d'un circuit de huit ou neuf mille. Quant à la hauteur de la surface de la terre même par-dessus celle de la mer, et derechef de la mer par-dessus certaines terres, comme par exemple du Zuiderzée au-dessus de la Nordhollande, on sait qu'elles sont peu considerables. Le cours modéré de la plupart des fleuves et des rivieres ne peut être que l'effet d'une pente extrememment douce. J'avouerai cependant que ces différences prises à la rigueur, seroient bien capables d'en apporter dans les mesures: mais de bonne foi, seroit-il raisonnable de tirer avantage de toute la différence qui se peut trouver entre la cime de la plus haute montagne et les terres inférieures à la mer; les observations qui ont donné lieu aux nouvelles conjectures sur la figure de la terre, ont-elles été prises à des distances si énormes?

Vous n'ignorez pas sans doute, Monsieur, qu'on eut soin dans la constraction de la grande méridienne d'établir des stations sur les hauteurs les plus égales qu'il fût possible: ce fût même une occasion qui contribua beaucoup à la perfection des niveaux.

Ee 2

Ainsi, Monsieur, en supposant avec vous que la terre est sphérique; il me reste maintenant à faire voir que cette supposition, de la maniere que vous la prenez, est une pure pétition de principe. Un moment d'attention, et je m'explique.

Tout votre raisonnement roule sur ce théorème démontré en géometrie, *que deux cercles étant concentriques, si l'on mene des rayons jusqu'à la circonférence du grand, les arcs coupés par ces rayons seront inégaux et plus grands à proportion qu'ils seront portions de plus grands cercles.* Jusqu'ici tout est bien; votre principe est incontestable: mais vous me paroissez moins heureux dans l'application que vous en faites aux degrés de latitude. Qu'on divise un méridien terrestre en 360 parties égales, par des rayons menés du centre, ces parties égales selon vous seront des degrés par lesquels on mesurera l'élévation du pole. J'ose, Monsieur, m'inscrire en faux contre un pareil sentiment, et je soutiens que ce n'est point là l'idée qu'on doit se faire des degrés de latitude.

Pour vous en convaincre d'une maniere invincible, voyons ce qui résulteroit de-là en supposant pour un moment que la terre fût un sphéroïde oblong. Pour faire la division des degrés, j'inscris un cercle dans une ellipse représentant la figure de la terre. Le petit axe sera l'équateur, et le grand sera l'axe même de la terre; je divise le cercle en trois cent soixante degrés, de sorte que les deux axes passent par quatre de ces divisions. Par toutes les autres divisions, je mene

des rayons que je prolonge jusqu'à la circonférence de l'élipse; les arcs de cette courbe compris entre les extrémités des rayons donneront l'étendue des degrés, lesquels seront évidemment inégaux (une figure rendroit tout ceci plus intelligible, je l'omets pour ne pas effrayer les yeux des dames qui lisent ce journal), mais dans un sens contraire à ce qui doit être : car les degrés seront plus longs vers les pôles et plus courts vers l'équateur, comme il est manifeste à quiconque a quelque teinture de la géométrie. Cependant il est demontré que si la terre est oblongue, les degrés doivent avoir plus de longeur vers l'équateur que vers les poles. C'est à vous, Monsieur, à sauver la contradiction.

Quelle est donc l'idée qu'on se doit former des degrés de latitude? Le terme même d'élévation du pôle vous l'apprend. Des différens degrés de cette élévation tirez de part et d'autre des tangentes à la superficie de la terre; les intervalles compris entre les points d'attouchement donneront les degrés de latitude: or, il est bien vrai que si la terre étoit sphérique, tous ces points correspondroient aux divisions qui marqueroient les degrés de la circonférence de la terre considérée comme circulaire; mais si elle ne l'est point, ce ne sera plus la même chose. Tout au contraire de votre systéme, les poles étant plus élevés, les degrés y devroient être plus grands: ici la terre étant plus courbée vers les poles, les degrés sont plus petits. C'est le plus ou moins de courbure, et non l'éloignement du centre, qui influe sur la longueur des degrés d'éléva-

tion du pôle. Puis donc que votre raisonnement n'a de justesse qu'autant que vous supposez que la terre est sphérique, j'ai été en droit de dire que vous vous fondez sur une pétition de principe; et puisque ce n'est pas du plus grand ou moindre éloignement du centre que resultera la longueur des degrés de latitude, je conclurai derechef que votre argument n'a de solidite en aucune de ses parties.

Il se peut que le terme de *degré*, équivoque dans le cas dont il s'agit, vous ait induit en erreur: autre chose est un degré de la terre considere comme la 360me. partie d'une circonférence circulaire, et autre chose un degré de latitude considéré comme la mesure de l'élévation du pole par-dessus l'horison; et quoiqu'on puisse prendre l'un pour l'autre dans le cas que la terre soit sphérique, il s'en faut beaucoup qu'on en puisse faire de même si sa figure est irréguliere.

Prenez garde, Monsieur, que quand j'ai dit que la terre n'a pas de pente considérable, je l'ai entendu, non par rapport à la figure sphérique, mais par rapport à sa figure naturelle, oblongue ou autre; figure que je regarde comme déterminée dès le commencement par les loix de la pesanteur et du mouvement, et à laquelle l'equilibre ou le niveau des fluides peut très bien être assujetti: mais sur ces matieres, on ne peut hasarder aucun raisonnement que le fait même ne nous soit mieux connu.

Pour ce qui est de l'inspection de la lune, il est bien vrai qu'elle nous paroît sphérique, et elle l'est probablement: mais il ne s'ensuit

point du tout que la terre le soit aussi. Par quelle regle sa figure seroit-elle assujettie à celle de la Lune, plutôt par exemple qu'à celle de Jupiter, planete d'une tout autre importance, et qui pourtant n'est pas sphérique. La raison que vous tirez de l'ombre de la terre n'est gueres plus forte. Si le cércle se montroit tout entier, elle seroit sans replique; mais vous savez, Monsieur, qu'il est difficile de distinguer une petite portion de courbe d'avec l'arc d'un cercle plus ou moins grand. D'ailleurs, on ne croit point que la terre s'éloigne si fort de la figure sphérique, que cela doive occasionner sur la surface de la lune une ombre sensiblement irréguliere, d'autant plus que la terre étant considérablement plus grande que la lune, il ne paroît jamais sur celle-ci qu'une bien petite partie de son circuit.

Je suis, etc.

ROUSSEAU.

Chambery 20 Septembre 1738.

LETTRE (*)

DE M. CHARLES BONNET,

Au sujet du Discours de M. J. J. Rousseau de Genève, sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes.

Je viens, Monsieur, de lire le Discours de M. J. J. Rousseau de Genève *sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes.* J'ai admiré le coloris de cet étrange tableau ; mais je n'ai pu admirer de même le dessin et la représentation. Je fais grand cas du mérite et des talens de M. Rousseau, et je félicite *Genève* qui est aussi ma patrie, de le compter parmi les hommes célèbres auxquels elle a donné le jour : mais je regrette qu'il ait adopté des idées qui me paroissent si opposées au vrai, et si peu propres à faire des heureux.

On écrira, sans doute, beaucoup contre ce nouveau Discours, comme on a beaucoup écrit contre celui qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon ; et parce qu'on a beaucoup écrit et qu'on écrira beaucoup encore contre M. Rousseau, on lui rendra plus cher un paradoxe qu'il n'a que trop caressé. Pour moi qui n'ai nulle envie de faire un livre contre M. Rousseau, et qui suis très convaincu que

(*) Cette lettre a été imprimée dans le *Mercure de France* au mois d'Octobre 1755.

que la dispute est de tous les moyens celui qui peut le moins sur ce génie hardi et indépendant, je me borne à lui proposer d'approfondir un raisonnement tout simple, et qui me semble renfermer ce qu'il y a de plus essentiel dans la question.

Voici ce raisonnement.

Tout ce qui résulte immédiatement des *facultés* de l'homme, ne doit-il pas être dit résulter de sa *nature?* Or, je crois que l'on démontre fort bien que l'*état de société* résulte immédiatement des facultés de l'homme: je n'en veux point alléguer d'autres preuves à notre savant Auteur que ses propres idées sur l'établissement des societés; idées ingénieuses et qu'il a si élégamment exprimées dans la seconde partie de son Discours. Si donc l'*état de société* découle des facultés de l'homme, il est *naturel* à l'homme. Il seroit donc aussi déraisonnable de se plaindre de ce que ces facultés en se développant ont donné naissance à cet état, qu'il le seroit de se plaindre de ce que Dieu a donné à l'homme de telles facultés.

L'homme est tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'Univers. Il y falloit apparemment des hommes qui bâtissent des villes, comme il y falloit des castors qui construisissent des cabanes. Cette *perfectibilité* dans laquelle M. Rousseau fait consister le caractere qui distingue essentiellement l'homme de la brute, devoit, du propre aveu de l'Auteur, conduire l'homme au point où nous le voyons aujourd'hui. Vouloir que cela ne fût point, ce seroit vouloir que l'homme ne fût point

homme; l'aigle qui se perd dans la nue, rampe-t-il dans la poussiere comme le serpent ?

L'homme sauvage de M. Rousseau, cet homme qu'il chérit avec tant de complaisance, n'est point du tout *l'homme* que DIEU a voulu faire : mais Dieu a fait des *orang-outangs* et des *singes* qui ne sont pas hommes.

Quand donc M. Rousseau déclame avec tant de véhémence et d'obstination contre l'*état de société*, il s'éleve *sans y penser*, contre la VOLONTÉ de CELUI qui a fait l'homme et qui a ordonné cet état. *Les faits* sont-ils autre chose que l'expression de sa VOLONTÉ ADORABLE ?

Lors qu'avec le pinceau d'un le Brun, l'Auteur trace à nos yeux l'effroyable peinture des maux que l'état civil a enfantés, il oublie que la planete où l'on voit ces choses, fait partie d'un Tout immense que nous ne connoissons point, mais que nous savons être l'ouvrage d'une SAGESSE PARFAITE.

Ainsi, renonçons pour toujours à la chimérique entreprise de prouver que l'homme seroit mieux s'il étoit autrement : l'abeille qui construit des cellules si régulieres, voudra-t-elle juger de la façade du Louvre? Au nom du bon sens et de la raison, prenons l'homme tel qu'il est, avec toutes ses dépendances ; laissons aller le monde comme il va, et soyons sûrs qu'il va aussi bien qu'il pouvoit aller.

S'il s'agissoit de justifier la *Providence* aux yeux des hommes, Leibnitz et Pope l'ont fait, et les ouvrages immortels de ces génies sublimes, ont des monumens élevés à la gloire de la raison. Le *Discours* de M. Rousseau est un

monument élevé à l'esprit, mais à l'esprit chagrin et mécontent de lui-même et des autres.

Lorsque notre Philosophe voudra consacrer ses lumieres et ses talens à nous découvrir les origines des choses; à nous montrer les développemens plus ou moins lents des biens et des maux; en un mot, à suivre l'humanité dans la courbe tortueuse qu'elle décrit: les tentatives de ce Génie original et fécond, pourront nous valoir des connoissances précieuses sur ces objets intéressans. Nous nous empresserons alors à recueillir ces connoissances, et à offrir à l'Auteur le tribut de reconnoissance et d'éloges qu'elles lui auront mérité, et qui n'aura pas été, je m'assure, la principale fin de ses recherches.

Il y a lieu, Monsieur, de s'étonner, et je m'en étonnerois d'avantage, si j'avois moins été appellé à réfléchir sur les sources de la diversité des opinions des hommes; il y a, dis-je, lieu de s'étonner qu'un Ecrivain qui a si bien connu les avantages d'un bon gouvernement, et qui les a si bien peints dans sa belle dédicace à notre République, où il a cru voir tous ces avantages réunis, les ait si-tot et si parfaitement perdus de vue dans son discours. On fait des efforts inutiles pour se persuader qu'un Ecrivain qui seroit sans doute fâché que l'on ne le crût pas judicieux, préférât sérieusement d'aller passer sa vie dans les bois, si sa santé le lui permettoit, à vivre au milieu de concitoyens chéris et dignes de l'être. Eût-on jamais présumé qu'un Ecrivain qui pense, avanceroit, dans un siecle tel que le nôtre, cet étrange

ces réflexions. L'amour seul de la vérité me les a dictées. Si pourtant en les faisant il m'étoit échappé quelque chose qui pût déplaire à M. Rousseau, je le prie de me pardonner et d'être persuadé de la pureté de mes intentions.

Je ne dis plus qu'un mot ; c'est sur la *pitié*, cette vertu si célébrée par notre Auteur, et qui fut, selon lui, le plus bel appanage de l'homme dans l'enfance du monde. Je prie M. Rousseau de vouloir bien réfléchir sur les questions suivantes.

Un homme ou tout être *sensible* qui n'auroit jamais connu la douleur, auroit-il de la *pitié*, et seroit-il ému à la vue d'un enfant qu'on égorgeroit ?

Pourquoi la populace, à qui M. Rousseau accorde une si grande dose de *pitié*, se repait-elle avec tant d'activité du spectacle d'un malheureux expirant sur la roue ?

L'*affection* que les femelles des animaux témoignent pour leurs petits, a-t-elle ces petits pour objet, ou la mere ? Si par hasard c'étoit celle-ci, le bien-être des petits n'en auroit été que mieux assuré.

J'ai l'honneur d'être, etc.

PHILOPOLIS, citoyen de Genève.

A Genève le 25 d'août 1755.

Fin du cinquieme Volume.



TABLE
DES DIFFÉRENTES PIECES
contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

